



Le trou du cul du monde

Charline88

Le jardin
d'Aphrodite 

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Charline88

Le trou du cul du monde



Sommaire

L'arrivée	3
Les temps neufs	35
Les heures heureuses	67

L'arrivée

Derrière les vitres grillagées, le soleil est moins beau. Dans ce fourgon qui file tout droit vers un endroit inconnu, nous sommes trois. Je suis seule dans une sorte de box aménagé, et les deux personnes qui m'accompagnent sont des hommes. Eux sont dans une cage analogue à celle que j'occupe. Personne ne parle, n'a même sûrement envie d'ouvrir la bouche. J'ai les tripes nouées, et j'ai beau me dire que je ne sais toujours pas pourquoi je suis là, je suis impuissante; et malgré ma peur et ma colère, je n'ai d'autre choix que celui de me laisser conduire vers cet enfer dont je ne sais rien.

Un coup de freins, puis nous roulons de nouveau, assez rapidement. Je ne sais pas quelle heure il est, ni non plus quel jour nous sommes. Mon cerveau se refuse pour l'instant à analyser une situation qui le dépasse largement. Un autre coup de freins me projette presque le visage dans le grillage de la porte de mon box. Alors une sirène se met en branle. Combien me faut-il de temps pour saisir que celle-ci provient du véhicule même ou je suis enfermée? Mes deux compagnons d'infortune, eux aussi gardent un air hébété soudain.

Le vacarme que fait ce deux-tons qui nous ouvre la route peut être – est – oui de l'intérieur. Effrayant! Je sens que nous venons de ralentir après un long, trop long trajet. Le silence qui suit l'arrêt du klaxon ne me rassure pas vraiment. Une halte, et puis la voiture avance très lentement. Me voici entourée d'une grisaille de béton. Les voix des gens en uniforme, et en marche lente nous entrons de nouveau dans une sorte de tunnel. Cette fois le moteur se tait pour de bon, et un type en bleu monte, ouvre ma cage et me fait sortir.

Il me prend par le bras, menottes obligeant. Je suis guidée vers un couloir sombre et une enfilade de petites cabines dont les portes sont des grilles.

– Assieds-toi là!

Je vois devant moi passer ensuite un des deux types qui vient de faire le voyage dans le bahut. Puis le second lui aussi est installé dans un de ces clapiers à lapins. Et enfin une attente aussi pesante qu'un jour sans pain avant que le premier type soit extirpé de son réduit. Je ne sais pas ce qu'il advient de lui. Le deuxième gus est lui aussi appelé, et plus de nouvelles d'eux deux. Après une éternité, une femme vient d'ouvrir ma cabane.

– Venez, s'il vous plait!

— ...

— Allons! N'ayez donc pas peur, avancez. Là...

Elle me désigne le fond du couloir. Il y a un peu de lumière dans l'espèce de cave où je suis. Et me voici près d'une sorte de bureau. La femme, sur un grand livre, note un à un les effets qui m'appartiennent et qu'on m'a retirés au tribunal. Puis alors que je ne m'y attends absolument pas, elle se tourne vers moi.

— Tout ceci est bien à vous ?

— ... Ou... oui.

— Bien! Vous avez encore des bijoux sur vous ou des choses de valeur ?

— ... ?

— Pas de bagues, pas de boucles d'oreilles, pas de chaînes au cou ?

— Non.

— Déshabillez-vous. Vous allez prendre une douche.

— Une douche ?

— Ben oui, une douche! Vous savez ce que c'est, non ?

— Oui...

— Alors retirez tous vos vêtements. Voici une serviette, du savon, et après la fouille vous aurez votre douche.

— La fouille, mais... j'ai déjà été...

— Ici c'est la taule! Ce qui s'est passé là-bas au palais de justice ne me concerne pas. Je tiens à ce que tout soit en règle. Alors à poil, et vite! Je n'ai pas que cela à faire moi, compris? Ne me fais pas perdre mon temps.

— ...

Je retire ma robe et la lui tends. Ensuite ma chemise. J'attends. Le ton de la garde change d'un coup.

— Le soutien-gorge et le slip aussi. Il va falloir t'y faire, ma petite. Chaque fois que tu vas sortir de ta cellule, tu vas être fouillée à corps.

— À corps ?

— À poil, si tu préfères. C'est du pareil au même.

— ... ?

Je fais donc glisser ma culotte que j'hésite à lui tendre. La femme en bleu a des gants de latex; elle me l'arrache presque des mains. Je suis rouge de honte. Cette culotte, je la porte depuis... que l'on m'a embarquée chez les flics, et puis au tribunal. Ça fait... je ne sais plus combien de temps. De jours, sans doute? Deux ou trois? Je suis crevée et je tremble de rage et de honte. Mais la nana s'en fiche. Elle me réclame mon soutif. Alors, de guerre lasse, je le lui file. Je suis archi nue devant cette bonne femme qui me scrute le corps.

Elle me fait lever les bras, scrute mes aisselles. Puis elle me demande d'ouvrir la bouche et l'inspecte, sans fort heureusement y mettre ses doigts. Le pire reste à venir.

— Retourne-toi et baisse-toi.

— Quoi ?

— Mets-toi accroupie devant moi et tousse.
— ...
Je m'exécute une fois de plus. Par chance je lui tourne le dos : elle ne peut donc pas voir les larmes qui coulent de mes yeux.
— Avance par-là !
— ...
— Là, vers le tabouret. Monte un pied sur son assise.
— ... ?
— Ne t'inquiète pas. C'est mon job, alors je ne fais pas ça pour t'emmerder.
La main gantée s'approche de ma foufoune et je sens un doigt qui se glisse à l'intérieur.
— Mais... vous avez le droit de me violer ?
— C'est la fouille réglementaire ; juste le jour de l'entrée. Je n'y peux rien. Mais si tu veux te plaindre, tu peux écrire à ton juge.
— ...
Cette fois ce sont de vrais sanglots qui m'inondent le visage.
— Ne le prends pas comme ça. C'est juste un moment difficile. Et puis dis-toi que toutes celles qui arrivent ici subissent le même sort. Alors...
C'est censé me rassurer ? Pas certaine que ce soit bien le cas. Me voici sous un jet d'eau tiède dans une cabine de douche dont l'hygiène ne me paraît pas exemplaire. Enfin, c'est un simple aller-retour parce que déjà la nana me presse.
— Bon, on a encore une tonne de trucs à faire, alors magne-toi le train !
— ...
Je ne réplique pas, plus. Pour quoi faire ? Tout me semble vain et inutile dans ce monde où je viens de mettre les pieds à mon corps défendant. Je ne suis plus une personne.
— Allez, applique ! On va passer au greffe pour ton écrou.
— ...
Deux secondes plus tard je saisis que ce type qui me fait face s'appelle un greffier. Il me redemande des trucs auxquels j'ai déjà répondu chez les flics et au tribunal. Les mêmes questions, et puis il me tire le portrait. Sous ma caboche, un numéro à rallonge avec une lettre. C'est ça, l'écrou ? Un peu comme une entrée à l'hôpital quoi... Me voici à l'issue de tout cela dirigée avec un paquet sur les bras vers un autre bâtiment. Le soleil qui est là au-dessus de moi, je le regarde avidement. Quand le reverrai-je sans contraintes ?

★

Je suis écrasée par le poids de ce qui me tombe dessus. Une autre femme, vêtue celle-là d'une jupe bleue et d'un chemisier bleu clair avec des barrettes blanches sur les épaulettes me fait avancer dans un corridor aux portes bariolées. Des cellules de chaque côté de cette coursive. Je vois entre deux larmes des étiquettes sur chacune des portes. Deux sur chacune d'elles, et lorsqu'elle me demande de

stopper, sur l'huis qu'elle ouvre il n'y a qu'un seul nom associé à un numéro. Le mien va donc s'ajouter à celui déjà présent ?

— Voilà. Vous allez être avec une dame calme. Plus très jeune, certes, mais au moins elle ne vous fera pas de misères. Je suppose que vous avez besoin de dormir. Vous ne faites pas de bêtises, n'est-ce pas ?

— De bêtises ?

— Jeanne ! Jeanne, je te confie l'arrivante. C'est la première fois qu'elle tombe. Tu lui expliques comment ça fonctionne ici, et surtout tu me la bichonnes. Pas question qu'elle me fasse une connerie. Si tu as un souci quelconque, tu mets le drapeau.

— D'accord, Cheffe ! Vous pouvez compter sur moi. Allez, viens ma jolie. Viens ici, nous allons un peu discuter toutes les deux. Bonne soirée, Cheffe.

— Mesdames, bonsoir !

La porte vient de se refermer sur mes illusions, et surtout sur cette liberté qui me manque tellement depuis... quelques heures. La femme devant moi est petite, une cinquantaine d'années sans doute, des cheveux gris pas très bien peignés, mais elle ne semble pas méchante. Elle me regarde comme une bête curieuse, ou c'est seulement l'impression que j'ai de son regard ? Sa voix rauque me ramène à la vraie réalité de choses.

— Tu veux boire un café ?

— Un café ?

— Ouais... enfin, un truc qu'on achète ici et qui ressemble à du café : du Ricoré. C'est loin d'être aussi bon, mais faute de grives on mange des merles, hein !

— ...

— Goûte, et après tu sauras.

— Merci.

— Comme ça, c'est toi qui as trucidé ton mâle ?

— Quoi... ?

— Ben, ici tout le monde suit les informations à la télé. Tout le monde sait déjà que tu es là.

— Mais non ! Je n'ai jamais rien fait de tel. Je ne sais pas ce qui s'est passé... personne ne m'écoute depuis... le soir où...

— Ce ne sont pas mes oignons, de toute façon ! Ici, la première chose à savoir : tu ne te mêles pas des affaires des autres et tu t'en portes mieux. D'accord ?

— Oui... oui, bien sûr ! Je ne sais pas vraiment comment me sortir de ce foutoir.

— T'as pas d'avocat ? Ils t'en ont collé un d'office ? Ça rassure les flics et les juges, et puis comme ils sont mal payés les commis d'office, ils s'en foutent de savoir si t'es coupable ou pas. Une fois dans ce trou, je te jure que c'est difficile d'en ressortir. Si en plus ton mec c'était un notable, tu risques bien d'en baver. La société va te faire payer le prix du sang. Bon, on va discuter d'autre chose.

— ... ! Je...

— Oui! Écoute-moi, et ensuite si tu as des questions, je suis là pour te répondre. Ne compte pas trop sur les matonnes. Elles ont déjà un boulot fou; alors, nous écouter c'est juste pas possible. Et tu vas vite t'apercevoir qu'ici, c'est pas un couvent. Dans la cour de promenade, tu fais gaffe aux « tox ».

— Aux tox? Je ne comprends pas...

— Mais tu sors de quel monde, toi? Les tox, c'est toute cette faune qui bricole la drogue. Fumette égal trafic, et tu vas vite voir que nous sommes dans un grand supermarché pour tout ce qui est interdit. Tu veux un téléphone? Si t'as du fric, pas de problème. Tu veux des clopes, du shit? Plus costaud? L'argent, c'est le nerf de la guerre. Le seul dieu que toutes ont ici s'appelle « euro ». T'en as pas, tu crèves ou tu te traînes la misère. Mais tu vas vite découvrir les bas-fonds de ce trou.

— ... Vous croyez que je vais rester longtemps ici?

— Ici? Tu veux dire avec moi, ou en zonon? Parce qu'avec ce qu'ils t'ont collé aux basques, tu risques perpète, ma petite.

— ... Perpète? Ça veut dire quoi?

— Ben... ne plus jamais sortir de ce cul-de-basse-fosse, tout bêtement. Alors, ce n'est qu'un conseil : prends vite le meilleur des avocats pour qu'il te sorte de ce merdier. Tu as du monde dehors pour te soutenir?

— Non... apparemment toute la famille de Pierre s'est liguée contre moi. Et pourtant... je n'ai jamais rien fait.

— T'as pas une vague idée de qui a trucidé ton mec? Pourquoi les flics te sont tombés sur le paletot, si tu es clean?

— Personne ne m'a laissé m'expliquer. J'étais avec un ami... et je ne veux pas le dénoncer. Sa femme...

— Un amant! Eh bien, il y a fort à parier que ce gazier va te planter pour sauver sa peau. Ou son mariage, ce qui revient au même. Tu es mal barrée, ma petite! Et puis une chose encore : ici, le « vous » c'est juste pour les gardiennes; entre nous on se tutoie. Tu as intérêt à retenir ça si tu ne veux pas passer pour une bêcheuse. Je te jure que dans les cours de promenade certaines sont de vraies pestes; il en va de ta sécurité.

— Mais... je...

— Chut! Bien. Maintenant, tu me laisses te parler et te briffer sur le mécanisme de la baraque. Pour le courrier, pour les promenades, le sport et tout le toutim. Tu retiens bien parce que les gardiennes ne sont pas non plus des anges, et si tu ne fais pas comme elles le demandent, tu vas au devant de gros ennuis.

Jeanne se met à me parler; ça dure de longues minutes. Il me faut retenir une foule d'informations pour les usages et les coutumes en cours dans cette détention. J'apprends vite les rondes qui vont me réveiller toutes les heures de la nuit, l'ouverture des portes et les appels. Ceux du matin à six heures quarante-cinq où les matonnes vont me réveiller pour être certaines que je suis là, et surtout bien en vie. Puis celui de douze heures quarante-cinq, quand les gardes se

relèvent. Et enfin celui de dix-neuf heures, lorsque cette fois les portes se ferment complètement pour la nuit.

La vieille détenue m'apprend aussi les cantines, ces produits ordinaires qui s'achètent en prison. Une sorte de marché dont les prisonnières qui ont de l'argent peuvent bénéficier une fois par semaine. Des douceurs qui rendent la vie moins triste entre ces murs. Reste les parloirs, et là encore je suis abreuvée d'une montagne de consignes dont je ne capte pas vraiment tout. Jeanne m'aide aussi à faire mon lit et me montre la partie de l'armoire murale qui m'est dévolue pour y ranger mes maigres effets personnels. Et voilà dépeinte en quelques mots cette maison dans laquelle je vais devoir passer je ne sais combien de temps.

*

Chaque bruit est une agonie. Mais c'est surtout cette première nuit où les fantômes qui errent dans ce que Jeanne appelle « coursive » qui me rendent anxieuse. Puis il y a les cris. Ceux sortis de nulle part, inconnus, à demi sauvages. Alliés aux sons, craquements, raclements dont les provenances sont indéterminées, tous concourent à me rendre folle. Une peur irraisonnée qui me prend à la gorge. Épouvantables heures sombres d'une nuit où aucun repos n'est possible! Pourtant, dans la partie basse du lit superposé que nous occupons, cette vieille dame et moi, elle dort vraiment.

Je finis par plonger dans une sorte de coma duquel j'émerge fréquemment. Puis un boucan effrayant, choc métallique à la tête de mon plumard. Je fais un bond qui me colle le front presque au plafond.

— Ça va? Il faut répondre lorsque je vous appelle!

— ...

— Ça va! Laissez-la tranquille! Elle est arrivée hier soir et ne sait pas encore ce que sont les appels.

— Il faut lui expliquer, Jeanne. Nous ne pouvons pas nous permettre à sept heures du matin de perdre un temps précieux.

— Le temps? Il ne doit pas être le même pour vous que pour nous, Cheffe!

— J'imagine bien. Bon! Vous serez vue par le directeur, les services de l'infirmerie et sociaux dans la matinée. Alors préparez-vous. Le café va arriver, et le ramassage du courrier aussi va se faire dans dix minutes.

— Je vais lui dire comment ça marche, Cheffe. Merci!

— D'accord. Je compte sur vous, Jeanne.

La nana en uniforme qui vient de me ramener dans le monde diabolique de la prison file vers la porte restée ouverte. Une de ses collègues est demeurée dans l'encadrement de celle-ci. La lourde se referme avec un bruit monstrueux. C'est là que je prends conscience de ce qu'est l'enfermement. Dans le rectangle de la fenêtre de notre cellule, le soleil vient lécher les barreaux verticaux qui entravent la vue. Vue sur une espèce de cour en terre battue ou recouverte de sable sale; ce que pompeusement Jeanne nomme « promenade ». Ce bout de terrain est délimité

par de très hauts grillages. Et au-delà de ceux-là, une véritable muraille de béton. L'enceinte de cette taule!

Ma compagne de cellule m'abreuve de nouveau de conseils. Je n'en retiens rien, bien sûr! Comment pourrais-je, dans l'état de stress permanent où je me trouve, saisir toutes les informations qu'elle me ressasse? Par contre j'ai bien compris que pour l'ouverture matinale des portes, l'appel du matin, il faut bouger pour que les matonnes n'entrent pas dans notre piaule. Un bras, un mot, enfin quelque chose qui leur dit que nous sommes là et... vivantes. C'est le prix à payer pour être tranquilles. Pour qu'elles ne viennent pas frapper de leur trousseau de clés sur l'armature de métal de notre couche. Ça, je dois l'inscrire dans ma mémoire de suite : c'est primordial pour ma codétenue et sa quiétude.

Jeanne s'est levée dès que les gardiennes sont parties. Elle s'est débarbouillée devant le lavabo puis s'est vêtue en silence.

— Je vais à l'atelier. Je bosse ici pour me faire un peu de fric; je n'ai plus de famille dehors qui pourrait m'envoyer des mandats. Tu vas être seule un moment, mais tiens-toi prête. Les surveillantes vont venir te chercher. Les services de la prison vont te recevoir. Oh, ne t'attends pas à un miracle : ils ne veulent que nous garder en bonne forme et n'en ont rien à foutre de savoir si on est bien ou mal dans ce foutoir. Enfin... les toubibs sont parfois sympas. Et certains sont plutôt beaux gosses...

— Tu vas travailler? C'est ça?

— Oui. Un salaire de misère, mais je peux m'offrir le café et quelquefois un paquet de gâteaux. Pas le Pérou, mais c'est mieux que rien. T'as réussi à dormir un peu?

— Je venais sans doute de m'endormir quand cette femme a fait un de ces vacarmes...

— Là, du coup, je peux comprendre. Celle d'hier soir et celle de ce matin, elles sont assez cool. Mais tu vas vite te rendre compte que beaucoup sont plutôt dures. Leur boulot les rend presque méchantes, et souvent agressives verbalement.

— ...?

— Bon, tu verras cela à l'usage. Sois prête lorsque l'une d'elles viendra te chercher pour faire le tour des services. Avec un peu de chance, tu vas rencontrer le dirlo. Celui-là, c'est un petit jeune. Tu es encore assez jeune et belle pour lui faire un peu de gringue. Il est du style sportif, et ma foi... tu pourrais lui taper dans l'œil.

— Quoi? Mais...

— C'est de l'humour, ma vieille. Ne tente rien de ce genre. Mais c'est vrai qu'il est plutôt musclé et beau mec. Il n'y a pas longtemps qu'il est à la tête de cette baraque.

— Ça... ça fait longtemps que tu es ici, toi, Jeanne?

— Chut ! Je t'ai dit qu'on ne s'occupait jamais des affaires des autres. Si d'aventure tu as un truc à planquer, fais gaffe où tu le colles : les matonnes font des fouilles de cellule en douce, et il peut t'en coûter de dissimuler des objets interdits.

— C'est quoi, des objets interdits ? Je n'ai rien, moi...

— Oui, c'est vrai, tu n'as pas grand-chose... Mais si un jour tu as un truc que tu ne veux pas que les surveillantes découvrent... je te brifferai sur les planques qu'elles ne dénichent jamais.

— ... ?

— Ah, elles viennent me chercher pour l'atelier. Je ne te dis pas « bonne journée » : dans ce trou à rats, nous n'en avons guère de plaisantes. Normalement, je reviens pour la bouffe, vers onze heures trente. À tout à l'heure ; et surtout, gamine, te bile pas. Tout passe, même le plus difficile, et les jours deviennent des mois, des années... on s'habitue à tout, je le sais bien.

Elle ne peut m'en dire plus que déjà la porte de bois massif vient de s'ouvrir. Une caboche blonde s'avance dans l'ouverture.

— Jeanne ! Atelier !

Puis me voyant, la femme qui tient les clés me jette simplement quelques mots :

— C'est toi, la nouvelle ? Tu vas aller à l'infirmerie dans un quart d'heure. Alors sois prête.

Ma codétenue sort dans la coursive, et la porte est lourdée sur le cube où je suis désormais seule. Par réflexe, je vais à la fenêtre dont mes doigts encerclent les barreaux. Froids, ils me transmettent un frissonnement bizarre. La cour... jonchée de détritrus en tout genre ; je la regarde avec une sorte de nœud dans le ventre. Mon Dieu ! Je suis bel et bien dans l'antichambre de l'enfer ! Qu'est-ce que je fiche ici ? Je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive. J'ai peur d'un coup. Oui, une trouille immonde qui me serre la gorge et fait monter à mes yeux des larmes. Des sanglots que je ne peux réprimer.

Là, sur ce décor de fin du monde, pourtant le soleil se lève lentement à l'Est, mais il ne parvient pas à effacer la laideur environnante et ne fait que renforcer mon sentiment de perte. Pourquoi suis-je là ? Qu'ai-je fait pour mériter d'être mise en cage comme un animal ? Mince alors ! Que s'est-il passé dans ma chienne de vie pour que je me retrouve dans ce sinistre endroit ? En plus, je n'arrive pas à croire que toi... toi, Pierre, mon mari, tu sois... oui, que tu sois mort. Assassiné de surcroît. Et que l'on m'accuse d'avoir fomenté cette tragédie me dépasse largement.

★

— Hé ! C'est toi qui chiales ?

— ... quoi ?

— Oui toi, là, à la fenêtre de Jeanne, c'est toi qui pleures ?

— Pardon ! Je ne voulais pas vous déranger...

— Pas de « vous » ici. Je suis comme toi, en taule. C'est quoi ton prénom ?

— Laurence. Mais qui es-tu ?

– Je suis dans la cellule à côté. Jeanne a une glace ; prends-la, et tu la tiens de l'autre côté des barreaux. Comme ça on se verra.

– ... ? Je... je crois qu'elle ne veut pas que je touche à ses affaires.

– Comme tu veux. C'est bien de respecter les autres. T'es arrivée quand ?

– Hier soir. Vous savez... tu sais quel jour nous sommes ?

– Mardi. Tu es perdue ? T'en fais pas, c'est toujours comme ça les premiers temps. Après on s'y fait. Bon, je te laisse parce que la chiourme s'amène. Ne pleure pas. De toute façon, tout le monde s'en fiche dans la rate !

– ... ?

Mon interlocutrice s'éclipse rapidement. Et quelques secondes plus tard la porte de ma chambre s'ouvre sur celle qui m'a brutalement tirée de mon début de sommeil.

– Toi là ! Viens là ! Il est interdit de faire des parloirs sauvages !

– Sauvages ? Je...

– Ouais, tu es seulement arrivée et déjà tu enfrens le règlement ! C'est bon pour cette fois, mais on ne discute pas à la fenêtre, compris ?

– Oui... je ne savais pas.

– Une femme avertie en vaut deux. Tu ne peux plus dire que tu ne sais pas. Allez, viens. Je t'emmène à l'infirmerie. Le médecin de l'établissement va te recevoir.

– ...

Et me voici marchant un mètre devant la gardienne qui me guide dans des couloirs interminables. Puis quelques marches d'escalier et une salle d'attente où sont déjà entassées quelques autres femmes, qui comme moi sont sans doute détenues. Une attente pesante commence dans ce lieu où personne ne parle. Nous sommes toutes assises sur des bancs directement scellés dans les murs. Une dame en blouse blanche vient de temps à autre, jette un nom, et une des occupantes de l'endroit se lève et suit celle qui vient de l'appeler. Combien de temps dure mon immobilisme ? Je n'en sais rien. Vient tout de même mon tour, et je suis presque contente d'entendre quelqu'un citer mon nom.

Le type qui me fait face est grand, barbu, et porte des lunettes. Une fois de plus, j'ai droit à un questionnaire détaillé. Tout y passe : nom et prénom, âge, puis il me demande mes antécédents médicaux. Perturbée comme jamais, il m'est impossible de remettre de l'ordre dans mes idées. Je bafouille des réponses incohérentes dont il se moque éperdument. Le gars note sur une sorte de dossier, ne se préoccupant nullement de vérifier si je lui dis bien la vérité. Puis il me demande de retrousser ma manche. Il me prend le pouls, consulte ma tension et gribouille ses notes sur une feuille prévue à cet effet. J'ai droit également à la consultation de mon cœur. Il ne se prive pas pour me faire me dénuder la poitrine...

Il tâte aussi mes seins. Visiblement, il est médecin, et c'est dans une intention parfaitement médicale et honnête qu'il s'attarde un peu sur mes nichons ? Une autre série de requêtes entrecoupe son examen. La date de mes dernières règles par exemple. Il me demande aussi si j'ai besoin de quoi que ce soit... précisant

seulement que sa question n'est que d'un point de vue de santé. Comme si j'allais lui demander ce que je fous là! Il me fait ensuite me coucher sur une sorte de table gynécologique. Je n'ai donc pas mon mot à dire?

— Retirez votre culotte.

— Quoi?

— Déshabillez-vous, je vais vous examiner.

— C'est obligatoire?

— Non, mais fortement conseillé. Si vous avez un problème, mieux vaut qu'il soit détecté rapidement.

— Je ne veux pas. Je peux refuser?

— C'est votre droit, bien sûr. Mais dans ce cas vous devez me signer une décharge qui va dégager l'administration pénitentiaire de tout problème ultérieur.

— Je signe de suite! Où dois-je le faire?

— Vous êtes certaine que ça va?

— Oui. C'est mon corps, et j'en garde la maîtrise.

— Bien sûr. Je ne fais que mon travail; votre refus est légitime.

Je lui paraphe son papelard et je suis reconduite dans ce qui me sert de chambre. De nouveau je suis seule, face à ces murs lépreux aux couleurs pisseuses. D'autres bruits, plus étouffés, me parviennent de partout. Ils me font moins peur, puisque le jour me protège quelque part. L'un d'entre eux me fait tourner la caboche vers la porte. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que quelque chose a bougé du côté de cette foutue lourde qui reste obstinément close? À hauteur des yeux, je remarque soudain ce cercle de verre qui troue le bois. Un œilleton obturé sur l'autre face du panneau qui me sépare du couloir.

C'est donc ce judas qui a été tripoté? Qui est venu voir ce que je faisais? Une surveillante? Une autre femme d'une cellule environnante? Je ne le saurai jamais. Donc pas besoin de me creuser la cervelle. Il n'y a rien à faire dans cette cellule, et c'est vite effrayant. Je passe de longues minutes assise sur le lit de Jeanne. Pour accéder au mien, il me faut grimper sur une échelle métallique; c'est sportif, pour ne pas dire « casse-gueule ». Des larmes d'impuissance, de rage aussi, refont surface et m'inondent le visage. Mais des mouvements attirent aussi mon attention.

Dans ce que Jeanne a dénommé « cour de promenade », une vingtaine de femmes tournent. Elles forment un cercle et marchent par petits paquets, discutant en allant dans le sens des aiguilles d'une montre. Bon! Je crois que je sais de quoi il s'agit : elles se dégourdissent les jambes et se rassemblent par affinités, peut-être? Oui. Ces heures où elles circulent dans cet espace clos, mais à l'air « libre »... un ersatz de liberté? Curieuse, je m'approche de la fenêtre, et soudain tous les visages se dirigent vers la croisée derrière laquelle je me tiens. Je suis hélée par certaines d'entre elles; les plus jeunes, me semble-t-il.

C'est le son de la serrure que l'on ouvre qui me fait refluer vers le centre de mon cube. La surveillante entre de nouveau dans mon champ de vision. Elle ne fait aucune réflexion. J'avance vers elle.

— Le directeur de la prison va te recevoir. Viens!

Je suis dans le couloir; elle me demande de rester près de la porte. Une fois refermée, elle s'approche de moi. Elle enfle des gants de latex et me demande de mettre mes bras à l'horizontale. Je m'exécute. Je suis palpée par cette nana en bleu. Sans trop de zèle, je dois dire. Elle me fait me retourner et recommence sur le côté pile ce qu'elle vient de finir sur le face. Mais ses mains montent entre mes jambes, sous ma robe. Elles ne s'arrêtent que sur ma culotte, s'assurant par là même que mon sous-vêtement ne recèle rien de dangereux? Comme elle voit mon incompréhension, elle se doit de rajouter à l'humiliation :

— Ce sera comme ça à chaque sortie de ta cellule, quel que soit le mouvement ou le lieu où tu dois te rendre. La fouille par palpation est obligatoire.

— ...

— Bon, avance! Le « dirlo » t'attend dans son bureau.

Et je suis drivée vers une autre porte, vitrée celle-ci. Un vrai bureau où un jeune type ne lève pas les quinquets du dossier qui est étalé sur le tablier du burlingue. Il me jette un laconique :

— Bonjour! Asseyez-vous. Vous vous appelez... votre prénom, c'est bien Laurence?

— Oui Monsieur.

Le son de ma voix... j'arrive à peine à le reconnaître tant elle tremble. Il lève d'un coup les yeux. Il est... comme me l'a décrit ma compagne de cellule : jeune, pas mal foutu, et cette fois il me scrute avec une sorte d'attention déplacée. C'est moi qui vois tout en noir? Une vue déformée de la réalité des choses? Peut-être, mais j'ai pourtant l'impression que ce type me reluque plus que nécessaire. Qu'est-ce qu'il se passe encore? Et c'est reparti. Un questionnaire analogue à tous les précédents. Comme si les informations que j'ai fournies un peu partout depuis mon arrivée dans cette baraque pouvaient changer d'un service à l'autre!

Il me demande aussi ma situation matrimoniale. Je ne sais pas déceintement quoi répondre. Alors – trait d'humour ou malveillance – il le fait pour moi :

— Je mets « veuve », puisque vous avez assassiné votre mari.

— ... je n'ai rien fait!

— Je sais. Ma prison est entièrement remplie d'innocentes. Une de plus ou de moins... mais trêve de plaisanteries. Vous avez été bien traitée depuis que vous êtes chez nous?

— Oui.

— Vous avez été reçue par le médecin?

— Oui.

— Avez-vous eu des contacts avec le service social?

— Non.

— Ça va venir, donc. Ils sont là pour vous aider dans les démarches de première urgence, par exemple récupérer pour vous des vêtements dans votre famille, tant que votre juge n'a pas délivré de permis de visite. Vous savez aussi que votre

courrier passe par le magistrat instructeur, et que de ce fait c'est beaucoup plus long. Une censure administrative est obligatoire sur les lettres que vous écrivez, ou celles reçues de personnes extérieures. Une exception cependant est faite pour votre avocat.

— ...

— Vous avez un conseil ? À moins que vous ne préférerez celui désigné d'office par le parquet ?

— Comment puis-je faire pour en contacter un de plus... ?

— Je vais demander au personnel de surveillance de vous faire parvenir la liste officielle établie par l'Ordre des avocats. Bien ! Vous avez des questions ?

— Je vais rester longtemps ici ?

— Ici ? Vous voulez dire en prison ? Ou dans celle-ci en particulier ?

— Oui, en prison.

— Je n'en sais rien. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous êtes placée sous mandat de dépôt criminel, et que celui qu'a délivré votre juge a une durée de validité de douze mois.

— Un an ? Mais... je n'ai rien fait ! Ils ne peuvent pas me garder tout ce temps... Je ne vais pas tenir le coup.

— Ben... c'est alors une question de jours, si vous n'avez rien fait ; la justice dans notre pays fait plutôt bien son travail, et je plaisantais tout à l'heure. Mais très peu de personnes sont placées en détention pour rien. Vous devriez donc prendre attache avec un avocat et voir ce qu'il vous conseille. Je compte sur vous pour ne pas faire de bêtises en attendant votre sortie, n'est-ce pas ?

— Des bêtises ? Mais quel genre de bêtise peut-on faire entre ces murs ?

— De celles qui sont définitives. Mais je vous sens motivée à faire éclater la vérité. Alors... tant mieux, ça aide aussi d'y croire.

— ...

— Vous avez des questions concernant votre séjour chez nous ?

— J'ai le droit de lire ? Ma compagne de cellule travaille ; j'ai moi aussi le droit de le faire ?

— Il est trop tôt pour les ateliers : les arrivantes telles que vous sont suivies quelques jours avant d'entrer dans le circuit des ateliers. Et d'autre part, il vous faut demander par écrit à votre magistrat instructeur l'autorisation pour toute démarche de cet ordre. Vous dépendez uniquement de son bon vouloir.

— ... c'est le juge qui m'a mise en prison qui décide donc de tout pour moi ? Même pour un bouquin ?

— Non. Je vais donner des ordres pour que vous alliez en choisir quelques-uns à la bibliothèque. Vous ne pouvez pas vous y rendre en même temps que les autres détenues de votre étage ; mais accompagnée d'un membre du personnel, ça ne devrait pas poser de souci.

— Merci...

— Si vous avez le moindre problème, vous pouvez m'écrire pour demander une audience. Je suis tous les mardis matin au quartier femmes pour recevoir celles qui en font la demande. Je vous souhaite que tout aille pour le mieux. Et prenez vite attache avec un bon conseil : c'est indispensable dans votre cas ! La gardienne vous remettra la liste.

— Merci... merci, Monsieur le directeur.

J'esquisse un mouvement vers lui, comme je le ferais à l'extérieur pour remercier quiconque me rendrait service. Lui, là, fait un bond en arrière. Peur que je l'agresse, sans doute ? Après coup, je me dis que c'est idiot. Je suis dans un milieu hostile, et surtout inconnu pour moi. Ce système a des règles et des usages qui me sont totalement étrangers, d'où sa réaction bizarre à ce qui me paraît, à moi, juste « normal ». Derrière les carreaux de la porte, la surveillante aussi a eu un geste, déjà prête à intervenir pour défendre son patron. Mince alors, quel monde de dingues !

Jeanne est assise à la table sur laquelle deux plateaux sont servis. Quelle heure peut-il donc bien être ? Aucun moyen de le savoir, si ce n'est le fait qu'elle m'a dit rentrer vers les onze heures trente. Le repas est déjà dans les cellules ? Donc c'est la pause déjeuner ? Ce qui m'attend là n'a rien de ragoûtant. Pas que ce soit franchement mauvais, mais il faut une solide envie de manger pour avaler une bouchée dans ce « palais ». Ma codétenue est gentille ; elle me sourit. Un vrai sourire, voilà qui humanise ce trou dans lequel je suis plongée pour un temps indéterminé. Comment vais-je vraiment supporter ces contraintes affolantes ?

— Ça va ? Tu reprends du poil de la bête ? Tu as fait le tour des services ?

— Je suis allée à l'infirmerie, puis j'ai été reçue pas un jeune type en costume...

— Un petit brun, jeune et beau comme un camion ? C'est le directeur, le nouveau venu. Tu l'as trouvé comment ?

— ... ? Ben, à vrai dire, je l'ai à peine regardé. Il a un humour spécial aussi, non ?

— Je n'en sais rien. Je ne demande jamais rien, moi, et je n'ai pas encore discuté avec lui. Et puis, à mon âge, je ne suis plus regardable... pas comme toi, qui avec juste un peu de chance peut encore être aimée.

— Mais... je n'y tiens pas du tout ! Je m'en fiche, moi, de ce mec : ma seule perspective, c'est bien de sortir de là. Je veux écrire à un avocat pour qu'il fasse le nécessaire. Je te jure vraiment que je n'ai pas tué mon mari.

— C'est ta vie, ma belle ! Tes histoires, ton affaire. Moi, moins j'en sais, mieux je me porte, et c'est parfait comme ça. Tu peux bien être la reine d'Angleterre que tu ne sortiras pas plus vite. S'ils t'ont collée dans cette ratière, c'est que les juges ont du biscuit contre toi... ou que les apparences sont contre toi, et c'est tout ce dont ils ont besoin pour te garder au frais. Tout ce que je sais, c'est qu'il vaut mieux que tu te fasses à l'idée que nous allons cohabiter un bon moment. Ça t'aidera, je te jure !

— Mais... non ! Bon sang... j'étais avec un homme quand c'est arrivé. Alors il va bien aller voir les flics pour tout leur raconter.

- Tu avais donc un amant ?
 - Oui...
 - Mais pourquoi tu n'as rien dit aux keufs pendant ta garde à vue ?
 - Il est marié, et je ne voulais pas que sa femme et Pierre – mon mari – soient au courant. Notre couple n'allait pas très bien, depuis longtemps.
 - Qu'est-ce qu'ils ont contre toi, alors ? De solide, j'entends.
 - Le couteau... ils m'ont montré un couteau de cuisine qui portait mes empreintes. Mais il venait de ma cuisine... alors je l'ai sans doute eu entre les mains. Mais je n'ai pas frappé Pierre avec ce truc ! Quand je suis rentrée, il était déjà par terre dans le salon, et le sang sur mes mains, c'est parce que j'ai voulu le secourir...
 - ... ouais ? Donc l'arme avec tes traces de doigts, du sang sur tes paluches, ils en avaient assez pour te coller au ballon pour toute une vie. Mais ton pote, là, ton ami – enfin, celui avec qui tu couches – il ne s'est pas manifesté pendant que les flics te questionnaient ?
 - Je ne sais pas. Ils ne cherchaient pas vraiment à m'écouter. J'ai tenté de leur dire que je venais de rentrer, mais personne n'a pris en compte mes dires.
 - Eh ben ! Ma cocotte, bienvenue dans le monde des bisounours. Tu vas vite déchanter et comprendre qu'ici, c'est encore pire que ce que l'on en dit dehors. Ça fait vingt-cinq piges que je fréquente des endroits analogues, alors je t'en parle en connaissance de cause.
 - Mais... Éric va sûrement parler. Ils l'écouteront, lui ! Il est des leurs... ou presque, lui.
 - Comment ça ? Qu'est-ce que tu racontes là ? Crache un peu le morceau ! Ça veut dire quoi « des leurs » ? C'est un poulet ?
 - Non... c'est le mari d'une juge du tribunal.
 - Merde alors ! Dans ce milieu-là, ils se serrent tous les coudes. S'il la boucle, tu risques de payer l'addition. Et crois-moi, elle va sacrément être salée. Mais ton bonhomme, le macchabée, il avait des ennemis ?
 - J'en sais fichtrement rien. Tu sais, depuis deux ans nous ne nous parlions presque plus. Nous faisons notre vie chacun de notre côté. Et j'allais lui annoncer que je voulais divorcer quand c'est arrivé. Depuis, je suis dans la tourmente. Je me sens prise au piège sans savoir comment m'en sortir.
 - Tu...
- Jeanne et moi sommes interrompues par l'entrée tonitruante de la surveillante. Celle qui a fait l'appel de sept heures. Elle avance dans notre cellule.
- Tiens, la nouvelle ; le patron m'a dit de te faire passer la liste des avocats. Tu choisis celui que tu veux. Jeanne va t'expliquer comment tu peux joindre le baveux de ton choix. Allez, bon appétit, les filles !
 - Merci, Cheffe.
- C'est ma codétenue qui vient de répondre obséquieusement à la matonne. L'autre tourne les talons après avoir déposé sur le coin de la table le papier qu'elle

vient d'apporter. Le bruit de la serrure est épouvantable. Alors la femme assise près de moi me dit simplement :

— Celle-là, c'est la pire des vaches. Une vraie méchante. Pour un oui ou un non elle te colle un rapport qui t'envoie au mitard pour une semaine. Méfie-toi d'elle comme de la peste! Je trouve même bizarre son attitude à ton égard. Trop polie pour être tout à fait honnête. Enfin... je vais te donner du papier à lettre et de quoi écrire. Les avocats sont les seuls à qui tu peux écrire sans passer par la case censure et juge. Tu connais un baveux de cette liste? Ça aide parfois de prendre un bon conseil.

— Baveux... ça veut dire avocat?

— Qu'est-ce que tu peux être nunuche, toi! Tu sors de quelle planète, bon sang? Ça ne m'étonne qu'à demi qu'ils te soient tombés dessus : t'es une proie facile pour un système judiciaire qui broie le faible et encense les forts. Un monde de fauves, ma petite; c'est dans un monde de loups que tu viens de mettre les pattes!

Nous passons tout le temps de la pause déjeuner à parler de comment je peux faire pour écrire à un avocat. Elle m'en désigne un aussi, qui à son avis est très bon. Une femme, à qui je décide donc d'envoyer un courrier. Puisqu'elle m'a donné papier, enveloppe et stylo, dès qu'elle reprend le chemin de l'atelier je m'attelle de suite à ma bafouille.

L'après-midi me voit encore me balader dans un autre bureau pour y rencontrer cette fois le service social, en l'occurrence une éducatrice de l'administration. Elle se propose de contacter par téléphone maître Ducard, que j'ai choisie, ma lettre ne servant en fait qu'à la désigner par écrit pour le dossier du magistrat. Comme quoi on peut toujours en apprendre davantage.

Puis je retrouve Jeanne en début de soirée. Évidemment, nous ne sortirons pas ce soir, décrète-t-elle, pour des raisons d'ordre privé : nous avons perdu les clés de notre piaule. Humour de détenue, censé me dérider. C'est plus pour lui faire plaisir que j'esquisse un rictus pouvant passer pour une risette. Et le cauchemar d'une seconde nuit d'enfermement débute par l'appel du soir. À intervalles irréguliers, mais sans que la durée excède plus d'une heure, la ronde de la coursive est faite par une surveillante qui vient soulever l'œilleton de notre cellule.

Je pose des questions à celle qui me materne dans cette taule, et elle y répond sans ambiguïté avec une franchise qui parfois me désarme.

— Est-ce que c'est comme ça toutes les nuits?

— Ben oui : tu as droit à un traitement de faveur, et moi aussi par la même occasion!

— Comment ça? Je ne pige pas trop...

— C'est simple : tu viens d'arriver, alors l'administration te couve comme le lait sur le feu. Les matonnes ont sûrement des consignes très strictes te concernant. Elles vont peut-être même doubler leurs passages à notre porte.

— Mais... pourquoi?

– Elles ont sans doute peur que tu te suicides. Ça arrive souvent lors des primo-incarcérations.

– Je n’ai rien dans cette turne! Avec quoi pensent-elles que je pourrais faire ce genre de truc?

– Oh, ne sois pas naïve : tu as des vêtements, ou mieux, des draps. C’est souvent comme ça que certaines... s’évadent.

– ... ah! Je comprends... D’accord. Mais moi, je n’ai rien à me reprocher, alors je ne vais pas leur faire ce plaisir.

– Tant mieux. Ce serait dommage; tu as l’air sympa et on te donnerait le Bon Dieu sans confession.

– Tu ne me crois pas?

– Je ne suis pas là pour te croire. Et puis, si je me réfère à mon cas, je l’ai bel et bien zigouillé, moi, mon bonhomme. Il faut dire qu’il me cognait tous les soirs après s’être pinté la ruche. Un soir, j’en ai eu plus que marre. Alors... une balle pour les sangliers, et adieu le gros porc! L’affaire était réglée, et mon sort aussi : perpète. Tu vois, ma belle, dans ce genre de truc, il faut se raisonner et subir. De mon temps, c’était comme ça. Peut-être que maintenant les femmes sont un peu plus entendues. Encore que si j’en juge par ton cas... et si ce que tu me racontes est bien la vérité... tu fais exception à la nouvelle règle établie.

– ...?

– Ouais, tu réponds plus? T’as raison; je crois que c’est l’heure d’aller me pieuter. Je bosse, et surtout je n’ai plus vingt ans depuis belle lurette, moi. Allez, gamine! J’ai ta parole que tu ne vas rien faire pour perturber mon sommeil, hein?

– Oui... oui, c’est promis.

– Parfait! bonne nuit... Laurence! C’est bien ça?

– Oui... oui, Jeanne!

★

Une semaine déjà que je vis au rythme des portes qui s’ouvrent et se ferment sans que j’aie aucun accès à leurs serrures! Mais ce matin, je vais traîner mes gambettes pour la première fois dans la cour de promenade. J’ai un petit pincement au cœur au moment de franchir le seuil de ce minuscule espace un peu plus vaste qui doit offrir de quoi se dégourdir les guitares. Il y a dans les rangs de celles qui sortent une quinzaine de filles. Je suis lâchée dans ce rectangle sans trop savoir comment les autres, toutes inconnues, vont m’appréhender. De suite, une nuée de jeunes femmes s’agglutine autour de cette nouvelle que je représente.

Une nana me tend une cibiche. Je décline la clope puisque je suis et j’ai toujours été non-fumeuse. Puis c’est l’avalanche de questions. Tout y passe : d’où je viens, qui je suis, et une – plus précise, émanant d’une brune très jeune, une gamine – qui me somme de répondre afin de savoir si c’est bien moi dont les journaux font les gros titres. Comment répondre, puisque de toute façon je n’ai plus accès à un quotidien ni à un journal quelconque depuis que je suis dans ce merdier. Mais

dans les yeux de la femme, je lis presque de la haine. Pourquoi ? C'est un grand mystère. Les autres la prénommèrent « Josette », et apparemment, elle fait la pluie et le beau temps sur l'étage.

Devant mon mutisme, elle devient plus vindicative, et je sens monter une sorte de tension. D'autres jeunettes sont revenues pour entourer celle qui me fait face. Je ne suis sans doute pas de taille à tenir tête à cette Josette, et encore moins si les autres se mettent en meute. Je fais profil bas. Mais elle insiste et je sens poindre l'incident. C'est une ancienne qui vole à mon secours :

— Bon, les jeunes, laissez-la tranquille. Elle va passer des années à l'ombre. Vous aurez mon âge quand elle pourra espérer sortir. Alors foutez-lui la paix. Et puis... c'est chacun ses affaires ; la sienne ne vous regarde pas. Vous savez bien le dire, non ? Chacun sa merde ! Elle ne fume pas et vous n'aurez pas de shit avec celle-là. En plus la matonne du mirador nous observe attentivement, et tu sais que les surveillantes t'ont dans le collimateur, Josette. Chaque rapport qui monte au prétoire te retire des réductions de peine. Comment pouvez-vous être aussi bêtes ? Enfin, faites comme vous le sentez ; mais à votre place je me tiendrais à carreau. Un jour de réduction de peine en moins, c'est un jour de taule de plus à se taper.

— Ouais... Mylène a raison, les filles. J'ai pas envie de me taper huit ou dix jours de plus dans cette ratière. Fais comme tu veux, Josette ; moi, je ne te suis pas sur ce coup-là. En plus, ça se voit que cette mémère n'a pas une thune.

— C'est bon. Vous êtes toutes des lâcheuses ! Mais toi, la nouvelle, tu ne perds rien pour attendre.

— ... ? Je ne sais pas de quoi tu parles. Je ne pige pas ce que tu me veux. Je ne t'ai rien fait.

— Ouais, c'est bon, on se reverra.

Ouf ! La tension retombe, et c'est l'instant précis où la porte d'accès à la cour livre le passage à l'une des gardiennes. Elle fait du regard le tour de la cour, puis ses yeux s'arrêtent sur ma petite personne.

— Laurence Morin... parloir avocat !

— ...

— Eh ben, vas-y, ma grande ! Ton baveux veut te causer. Sors de cette fichue cour. Tu viens d'échapper à la troupe des toxicos. Vas-y ! Et fais gaffe à toi.

— Merci... Mylène, c'est bien ça ?

— Ça va ! Passe le bonjour à ma copine Jeanne.

Je suis la surveillante, et avant d'entrer dans une cabine aménagée en bureau, j'ai droit à une fouille à corps. Comme le jour de mon arrivée, je dois me mettre à poil devant une femme. Celle-ci aussi, gantée, si elle ne me doigte pas, tripote minutieusement mes fringues. Comme si j'allais prendre en otage l'avocate qui vient pour me défendre ! Je deviens rouge de honte et subis sans dire un mot, mais les dents serrées. Et après un rhabillage hâtif, me voilà en présence d'une femme d'une quarantaine d'années. En tailleur chic, elle m'observe alors que j'avance dans sa direction.

- Madame Morin Laurence ?
- Oui.
- Je suis maître Ducard, Célia Ducard.
- Heureuse de faire votre connaissance, Maître, bien que les circonstances...
- Oui ; une éducatrice m'a transmis votre demande d'assistance. Alors je suis passée au palais pour obtenir les éléments de votre dossier. Je ne vous cache pas que c'est... mal parti.
- Mal parti ? Mais je n'ai rien fait de ce dont on m'accuse. Je vous assure.
- Asseyez-vous et bavardons, vous voulez bien ?
- Oui... oui ! Je vais tout vous raconter. Après vous vous ferez une idée de ce qui peut m'arriver. Mais je n'ai absolument pas tué Pierre.
- Bien ! Je vous écoute donc ; et n'omettez aucun détail. Le plus insignifiant peut avoir une importance capitale. Dites-moi avec exactitude le déroulé des faits comme vous l'avez, vous, vécu. La version de la police ne vous concerne que pour vous mettre en accusation.

Je ne garde de l'entretien aucune notion de temps. Ma longue diatribe n'est pas du tout interrompue par cette avocate qui prend des notes. Elle revient parfois sur un mot, une phrase. Lorsqu'enfin je pense en avoir terminé avec mon récit, elle me reprend pour quelques précisions dont je ne pige pas toujours la subtilité. Elle me demande aussi des renseignements sur mon amant. Je me refuse toujours à lui fournir le nom de cet homme. Pourquoi donc cette Célia insiste aussi lourdement ? Mais, lentement, je la sens plus encline à me croire. Quelque part, mes assertions ont fait mouche.

Lorsque notre entretien se termine, elle semble contente. Mais pas totalement satisfaite puisque je n'ai rien dévoilé de celui avec qui j'ai passé la nuit. Je lui réitère ma confiance en cet homme et lui redis que je suis certaine qu'il ira voir la police. Que le malentendu qui m'a conduite entre ces murs va se dissiper rapidement. Par contre, elle ne semble pas aussi persuadée que je le suis de la probité d'un type qui a dû lire les journaux et sait donc depuis un bout de temps que l'on me met tout sur le dos. Elle se doute bien que j'ai une bonne raison de ne pas le mettre sur la sellette. Laquelle ? C'est ce qu'elle ne réussit pas à me faire cracher.

La gardienne qui me récupère lors de ma sortie du parloir n'est pas la même, et celle-là se moque bien du règlement : j'ai droit à une simple fouille par palpation. Comme quoi dans les pires des situations les gens n'interprètent pas tous d'une manière identique les circulaires de mise en application. De toute façon, je ne vais pas me plaindre de ne pas être encore mise à nu. Je rentre dans ma cellule. Jeanne est elle aussi revenue du travail. Elle m'accueille avec un air interrogateur. Bien entendu, fidèle à ses principes, pas de questions, pas de demandes.

Elle ne s'occupe pas de mes affaires. Mais je suis trop heureuse de ma visite pour garder très longtemps pour moi ce qui s'est raconté dans le box des avocats.

— Tu sais, Jeanne, l'avocate que tu m'as conseillée, c'est une pointure. Elle semble confiante pour ma défense.

— C'est bien. Mais je tiens à modérer ton enthousiasme : avec ces salauds du tribunal, mieux vaut rester prudente. Elle sait qui est ton amant ?

— Non! C'est à lui de décider de ce qu'il doit faire. Je ne veux pas le mettre dans l'embarras.

— Tu tiens donc à courir le risque d'être condamnée toute une vie pour un type qui ne se soucie même pas de ton confort? Il n'a pas bougé le petit doigt pour te venir en aide. Tu sais cela? Et tu continues à l'aimer comme s'il était Dieu le père?

— Il a ses raisons! J'ai les miennes. Et puis je suis innocente de ce dont on m'accuse et je veux garder la foi en notre justice.

— Tu en as de bonnes, toi! Tu crois qu'ils vont se priver de tout te mettre sur le paletot? Plus le temps passe et moins tu vas pouvoir te défendre. Si ton gaillard avait eu l'intention de te dédouaner, il serait déjà allé déposer au commissariat. À moins que ça l'arrange que tu sois au fond du trou... tu y as songé à cela? Tu es certaine que ton mari ne le gênait pas plus que cela? Et si c'était lui qui l'avait trucidé? Tu imagines dans quelle merde tu vas te retrouver?

— Oh, mais non! Ce n'est pas possible! Il n'est pas comme ça... Non, il m'aime, j'en suis sûre!

— Ah ouais? Et si sa femme savait, et qu'elle t'a débarquée en te faisant endosser le meurtre ou l'assassinat de ton mec? Tu sais, on en voit de toutes les couleurs dans nos zonzons! Tu ne serais pas la première qui paierait pour un ou une autre.

— ...

Je me sens toute petite face à ce déferlement de bon sens. C'est vrai que jamais depuis que je suis arrivée ici, Éric ne s'est manifesté. Pour sa défense, comment le pourrait-il? Pas moyen d'entrer en contact avec moi puisque je n'ai droit à aucune visite! Et si Jeanne avait raison? Je me sens d'un coup moins flambante. Je tremble rien qu'à cette pensée. Bernadette... la femme d'Éric, de mon « amour », elle était une des trois juges des libertés et de la détention chez qui mon juge d'instruction m'a envoyée pour me dépêcher en prison.

La peur panique me surprend là, à peine quelques minutes après que je me sois enflammée à l'idée que mon avocate allait me sortir de ce borbier. Et si c'était Jeanne qui détenait la vérité? Merde, ce n'est pas possible! Je ne vais pas passer le reste de ma vie entre quatre murs d'une cellule! La trouille immonde qui me donne des sueurs froides est là, rampante et puante, avec un goût particulier de pourriture qui me dégringole dans la gorge. Je me tais, et mes yeux trahissent mon désarroi. Ma codétenue s'en rend compte de suite. Elle me murmure soudain :

— Ah, quand même! Je vois que tu prends conscience que te taire n'est pas une bonne chose. Tu n'as que trop tardé, et Dieu seul sait si maintenant ton juge va seulement vouloir écouter ce que tu as à dire.

— Mais... c'est pourtant la vérité.

— Pas la vérité : ta vérité. Oui, la tienne, parce qu'il y a fort à parier que dans ton histoire, chacun va avoir sa version des faits. Et tu fais toujours figure de coupable idéale...

— Mais... je peux... nous sommes allés dans un petit hôtel ; ça doit bien laisser des traces, ça aussi. Et aussi probantes que celles sur un couteau pris dans ma cuisine.

— Là encore tout dépend de ce qui s'est fait. Des gens vous ont vus ensemble ce soir-là ? Qui a payé la note de la chambre ? Tu vois, il y a du boulot pour te sortir de la rate.

— C'est avec ma carte bleue que j'ai réglé la note, et nous avons dîné lui et moi au restaurant de l'hôtel. À ce moment-là, je n'avais pas à craindre qui ou quoi que ce soit. Les flics devraient facilement retrouver, non ?

— Si tu leur donnes un fil de l'écheveau à dévider, peut-être. Parce que je ne veux pas te paraître rabat-joie, mais pour le moment... l'unique responsable et la tueur, c'est toi, ma petite. C'est si simple pour eux comme affaire !

★

Dès que la nuit retombe, ma caboche me joue des tours. Je revis chaque fois le déroulement de cette journée maudite, celle qui m'a conduite ici, une tombe où je suis enterrée vivante en quelque sorte. Dire que je ne dors pas serait mentir : je somnole, m'enfonce dans un brouillard gluant, et les images inlassablement me reviennent, toujours les mêmes, toutes issues de mes gestes pour Pierre. Bien sûr, nous n'étions plus amoureux l'un de l'autre ; oui, j'avais un amant. Je me vois rentrer à la maison, décidée à lui annoncer la nouvelle. Dans le salon, la télévision était en route. Alors j'étais venue vers le seul endroit de ma baraque où la lumière était présente.

D'abord, j'avais trouvé sa position bizarre. Mais surtout il était allongé sur le sol. Imaginant qu'il avait fait un malaise, je m'étais donc approchée et lui avais parlé :

— Pierre ! Pierre, tu es souffrant ? Pierre, bon sang, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Sans réponse, je m'étais évidemment agenouillée près de lui et lui avais pris la tête dans mes bras. Ce n'était que lorsque j'avais senti ce liquide sur mes mains que j'avais réalisé l'impensable, l'incroyable. Alors, bien entendu que j'avais paniqué, cherchant ce que je devais faire. Je n'avais pas vu le couteau planté dans sa poitrine. J'avais donc appelé les flics et les secours, je ne me souviens plus très bien dans quel ordre. Apparemment, pour les keufs l'ordre semblait faire une différence énorme. Laquelle ? Impossible pour moi de le savoir, ni seulement de le comprendre.

Interrogée de suite sur place, sans doute que mes déclarations n'avaient pas été suffisamment claires, alors le plus âgé m'avait fait embarquer au commissariat. Abattue, j'avais dû répondre des dizaines de fois à un feu croisé de questions émanant de plusieurs enquêteurs qui se faisaient un malin plaisir à embrouiller tout. Alors, fatiguée et incrédule, j'avais fini par me taire ; pour eux, ce mutisme constituait une sorte d'aveu tacite, un non-dit. Lorsque j'avais voulu m'exprimer sur cette absence qui justifiait mon incapacité à avoir fait du mal à Pierre, aucun

n'avait écouté. Ils étaient restés sur leur version. Celle où, finalement, j'étais une comédienne qui avait tout orchestré.

Plus rien n'y avait fait. Que je dise blanc ou noir, pour eux j'étais la tueuse de mon mari. De plus, notre mariage n'était pas au meilleur de sa forme, ce qui accréditait la thèse qu'ils échafaudaient. Ensuite, les évènements s'étaient enchaînés sans que je puisse en mesurer les conséquences. Le juge devant lequel on m'avait traînée, puis les trois autres, ceux chargés de décider si je devais aller en prison ou pas... le résultat était là : une cellule de quatre mètres sur trois, partagée avec cette Jeanne.

Je viens de me réveiller et je fouille dans mes souvenirs. Pas moyen de trouver la faille ; je ne peux que leur donner raison, à tous ces enquêteurs. Les faits parlent d'eux-mêmes. En revisitant la suite logique de la mort de Pierre, j'en arrive à la conclusion que c'est moi la meurtrière. Je sais bien que je ne l'ai pas fait... mais vu par des yeux extérieurs, comment peut-il en être autrement ? La seule explication possible pour ces gens arrivés sur place après mon appel au secours, c'est que je suis, ne peut qu'être celle qui s'est débarrassée de son mari. J'en ai froid dans le dos. Je ne bronche pas sur ma couchette qui surplombe celle de ma codétenue.

Nous sommes dans la nuit de samedi à dimanche, et elle a besoin de se reposer ; elle bosse toute la semaine. Mes insomnies ne doivent pas la priver de ce maigre bonheur et d'un calme que je perturbe sûrement. Dans cette nuit qui m'englue, tous les bruits bizarres ressurgissent plus forts, plus violents. Avec eux, une peur presque ancestrale des moments d'obscurité, une trouille monumentale qui me déboussole. Pourtant, sur le matelas à l'aplomb du mien, pourquoi me semble-t-il que Jeanne est malade ? Oui, elle gémit doucement. Alors je bloque ma respiration pour suivre des oreilles ce qui lui arrive.

Ça dure quelques minutes avant que mon cerveau en ébullition parvienne à déterminer, dans la noirceur de cette piaule sordide, que ces plaintes ne sont peut-être pas de souffrance. Ou alors d'une douleur bien plus intime que je ne veux le croire. Je ne bouge plus sur ma couche. Les mouvements que je soupçonne sans les voir sont-ils bien ce que j'imagine ? Jeanne, dans la nuit d'une cellule, qui se donne un plaisir solitaire ? Comment est-ce possible ? Qui peut avoir envie de ce genre de bonheur dans de telles conditions ? Je suis muette, saisissement idiot qui m'empêche de penser sainement.

Mais au fil des minutes je réalise que cette Jeanne qui vit proche de moi est restée avant tout une femme à part entière. Et comme elle ne peut, pour les raisons impératives qui sont les nôtres, faire de rencontres masculines, elle doit donc compenser par ces instants fugaces où elle se libère physiquement d'un besoin très naturel. Ne pouvant pas faire l'amour, elle se masturbe donc, me pensant sans doute endormie profondément. Pourquoi devrais-je lui faire comprendre que je me suis éveillée ? Il est plus sage de la laisser mener à terme cette jouissance bénéfique pour elle. Seulement voilà : ses soupirs étouffés font émerger dans mon

cerveau des caresses oubliées, des moments tendres et chauds avec un Éric qui m'abandonne à mon triste sort.

La lave qui se répand dans mes veines me donne une fièvre comparable à celle qui anime ma compagne de chambrée. Je suis tentée de faire comme elle, c'est-à-dire de glisser mes pattes sous le drap pour aller quérir quelques instants d'oubli. Je me retiens par respect pour celle qui vit là depuis... je ne sais combien de temps. Longtemps, assez pour avoir droit à une quiétude bienveillante. Alors je m'abstiens et tente de replonger mon esprit dans les méandres de cette soirée lointaine, celle qui me tourmente encore. L'horreur dans toute sa splendeur qui m'enveloppe d'un coup, coupe net mes envies et mon excitation. Je fixe mes yeux sur une tache d'un plafond invisible et m'enfonce dans mes souvenirs.

Le restaurant où je rejoins Éric. Nous nous perdons dans un de ses recoins! Je suis bien; lui me sourit. La serveuse aussi affiche une risette sur deux lèvres brillantes. Elle est jeune, belle, et ses yeux pétillent. La carte qu'elle me tend est alléchante, annonciatrice de tant de délices... mais ceux que je préfère seront pour après le dîner : j'ai réservé une chambre. Pas cool pour Pierre, mon mari, qui une fois encore va être cocu. Mais ça fait tellement longtemps que nous ne nous parlons pratiquement plus; juste l'essentiel : plus de mots doux, plus de gentillesse. Nous nous supportons simplement.

C'est bien cette routine qui m'a conduite dans les bras de l'homme qui me fait face à table. Il est beau, et dans ses bras je suis de nouveau une femme. J'aime cet homme. Bien sûr que j'ai aussi, il y a des années, aimé Pierre de cette façon. Mais nous sommes au point final de notre union. Dès mon retour, après cette nuit, je vais le quitter pour celui avec qui je renoue depuis quelque temps avec des moments intimes très rares. Une communion de nos corps, un merveilleux mélange de ce que nous sommes. Je ne me lasse pas de voir la bouche de mon vis-à-vis mordre à pleines dents dans ce que nos assiettes contiennent.

Et ces lèvres qui bougent, ces quenottes qui mastiquent simplement, pourquoi est-ce que je les imagine occupées à bien d'autres tâches? Un délicieux frisson me parcourt l'échine à l'évocation de ces sulfureuses gâteries dont mon imaginaire déborde déjà. Je suis bien! Sous la table, le pied qui frôle ma jambe est là pour me garder bouillante et humide. Oui, j'ai envie de cet homme qui sait si bien me mettre en transe. Je me fiche des tables voisines, de ces couples qui ne sont pas si différents de celui qu'Éric et moi formons. Combien d'entre eux vont faire l'amour, comme nous après le dîner?

Étranges, ces idées qui me viennent. Et Pierre, dans tout cela? Je n'ai plus d'amour pour lui. Une certaine tendresse subsiste, mais elle pèse bien peu face à ce qui fait battre mon cœur pour cet homme assis à la table. Le peton, extrait de sa chaussure, folâtre avec mes genoux. Où va-t-il le faire voyager? Pour le savoir, il me suffit d'écartier légèrement les cuisses. L'intrus en profite, longeant ce couloir que je viens de lui ouvrir. Je frémis. Nous sommes les yeux dans les yeux. Oh! Éric

me fait l'amour du regard, et ça me remue les tripes de mille sensations inédites. Comme c'est bon de se dire qu'on est une vraie femme!

Il tient ma main sur la table alors que dessous, sa jambe est à l'horizontale et que sur ma culotte se frotte la plante de son pied. J'adore, et surtout j'avance le bas de mon corps pour en apprécier davantage le contact. Un régal, tout autant que ce foie gras poêlé que j'avale avec peine. Pas par manque d'envie, mais bien par trop de bonnes ondes reçues. Et je me sens transportée de bonheur par ces attouchements de potaches. Comment résister à ces câlins si particuliers? Il me tarde que le repas prenne fin pour découvrir cet autre mets qui me fait monter l'eau à la bouche. Je respire plus bruyamment, et c'est à l'aide de ma serviette que j'estompe mes soupirs.

Inutile d'ameuter les tables environnantes. La patte de mon amoureux reprend son couteau, et la pièce de bœuf braisé qui passe de sa fourchette à sa gorge, combien je l'envie... Vite, que finisse ce repas qui m'interdit de refaire immédiatement avec Éric les gestes insensés d'un amour monstrueux! Lui aussi est-il impatient? Il n'en montre rien, sauf à faire gigoter ses orteils sur le tissu qui recouvre ma chatte. Et c'est du délire. Ça me donne la chair de poule. Je sursaute à chaque frottement qui me liquéfie un peu plus encore. Je suis une chienne en chaleur, une salope en manque de cul. Il le sait, et s'en délecte.

Le dessert. Pour l'instant, profiteroles exquises, mais dans plus très longtemps, je serai le sien.

Main dans la main, nous quittons la salle du restaurant, direction l'escalier dérobé qui grimpe vers les chambres en général, et celle que j'ai réservée en particulier. Je sens sur mes reins les prunelles claires de la serveuse. Un sourire entendu en croisant son regard au sortir de la cuisine, et nous disparaissions de son champ de vision. La carte magnétique pour une ouverture rapide que déjà je pousse Éric contre le mur du hall d'entrée de cette piaule douillette. Un bouche-à-bouche intime, un baiser volé au monde. Ma patte qui cherche comment le débarrasser de cet encombrant pantalon qui m'interdit encore de sentir sa force mâle. La ceinture est dégrafée, et je sens le flottement du tissu juste avant sa chute.

Cette fois, c'est lui qui dirige la manœuvre. Mon dos est plaqué au mur, là où l'instant précédent je maintenais le sien. Sa bouche mord la mienne. Il n'a pas même retiré son fute qui reste accroché à ses chevilles. Je m'en fiche. Ma menotte cramponne son slip, surtout ce qui est si raide à l'intérieur. Lui... arrache plus mon chemisier qu'il ne le déboutonne. Il découvre ainsi ma poitrine et cueille les fraises qui ornent mes seins. Il croque, suçote, et moi je branle doucement sous le tissu la tige en fer forgé qui me brûle les doigts. Ma jupe remonte sur mes hanches, et le jeu prend une tout autre tournure.

Deux bras solides qui m'arrachent du sol portent le centre de mon corps à sa bouche, décidément de plus en plus vorace. Sur le triangle de dentelle, son souffle qui chauffe davantage un endroit qui ne demande que son arrivée. Comment s'y prend-il pour que je me retrouve la tête en bas, sans me faire tomber? Pas

d'importance; la position parle d'elle-même. Nous sommes à égalité dans une caresse terriblement ciblée. J'agrippe le mât que le caleçon garde hors de ma vue. Et ce sont toujours ses dents qui mordillent dans ma culotte. Il léchouille en premier lieu le coton avant de rencontrer l'objet de son désir.

De mon côté, c'est bien plus simple. Son vit est là, palpitant sous ma langue, et je ne cherche aucune complication. Je suce, tête, aspire, entraînant des bruits significatifs. Je me jette à corps perdu dans une bataille dont personne ne doit ressortir perdant. Il a réussi l'impensable : faire glisser sa langue sur ma fente baveuse en repoussant le tissu sur le côté. Je me fiche de la manière : j'ai l'ivresse, et c'est bien là l'essentiel. Après cela, notre joute nous entraîne sur le lit, où nous entamons un ballet des plus épidermiques. Combien d'orgasmes montent-ils en moi ? J'aime et le fais savoir par des cris, des gémissements qui remplissent la pièce. Passent-ils aussi les murs pour ameuter les autres chambres ?

Je suis dans les bras de mon nouvel amour. Éric reste muet, lissant simplement ma joue de la paume de la main. Je suis bien, il est ravi.

– Tu es merveilleuse, Laurence !

– Je t'aime, Éric ! C'est fini... je vais rentrer à la maison et annoncer à Pierre que je pars.

– Tu pars ? Pour de bon, ma chérie ?

– Oui, je le quitte.

– Mais je ne peux pas – pas encore – en faire autant.

– Tant pis. Je prendrai un appartement où nous pourrons nous voir autant que tu le souhaiteras.

– Ma femme... si elle l'apprend... comment ça va se passer ?

– Tu as peur d'elle ? C'est à toi de prendre une décision ; la mienne est prise. Je ne peux plus vivre de cette manière, et puis Pierre ne mérite pas d'être trompé.

– Il l'est déjà, il me semble. Non ?

– Oui... mais je ne tiens pas à ce qu'il apprenne son infortune par la bande. Je vais lui dire et nous allons divorcer. Peut-être que tu m'aimeras suffisamment pour envisager une solution identique ?

– ... ?

Une douche, et je me rhabille. Il est temps de regagner nos pénates. Je croise dans le hall de l'hôtel la jeune serveuse. Elle fume une cigarette et se précipite pour m'ouvrir la porte. Elle sent le tabac et son maquillage fout le camp. Elle a une sorte de sourire entendu. Bien sûr qu'elle a compris d'où je sors. Ma mine doit en dire long sur le long combat charnel que je viens de livrer avec Éric ! Je file rejoindre la voiture et, le cœur chargé des mots que je veux dire à Pierre, je roule vers cette maison que je vais quitter. D'un côté euphorique, et de l'autre désabusée.

La télé est encore allumée au salon. J'y vais ; autant en finir tout de suite. Pourquoi mon mari est-il couché par terre ?

– Pierre ! Pierre, tu es souffrant ? Pierre, bon sang, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Tout me revient avec une netteté étrange. Dans son lit, Jeanne halète un peu. Sa respiration est plus saccadée. Je suis encore dans mon univers, mais elle m'en fait sortir. Dans l'encadrement de la fenêtre, l'aube révèle déjà la présence du barreaudage. La laideur de l'endroit me fonde dessus comme la pauvreté sur le monde entier. J'entends le mouvement du corps de ma codétenue; elle vient de s'asseoir sur son pieu. Sa frimousse se lève sûrement en direction de ma couche. S'assure-t-elle que je dors? Je n'en sais rien. Un grattement derrière la porte suggère le passage de la ronde de nuit. À moins que la matonne ne se soit aperçue du manège de Jeanne? Et alors? C'est humain. C'est féminin aussi, ces envies.

Cette fois la femme est debout. Elle penche sa caboche vers la mienne.

— Laurence... Laurence, tu dors?

— Hein? Non, plus maintenant.

— Ah... il y a longtemps que tu es réveillée.

— ... Non.

— Bon; et puis zut, je m'en fous! Tu sais, nous sommes toutes toujours des femmes, malgré les barreaux.

— ... oui, oui, j'imagine que oui.

— Alors toi aussi un jour tu y viendras. Certaines vont même beaucoup plus loin et partagent plus que ce que je viens de faire.

— ...?

— C'est bon, n'en parlons plus. Je vais me faire un café. Tu en veux un aussi?

— Quelle heure est-il?

— La dernière ronde vient de passer... pas loin de sept heures. Les gardiennes vont bientôt débarquer pour l'ouverture. Il n'y a ni dimanche ni jour férié pour elles non plus. Vraiment un sale boulot... mais il en faut. L'administration ne peut pas se payer le luxe de nous laisser crever dans ses murs.

— Tu sais, j'ai réfléchi. Je crois que je vais parler à mon avocate.

— Je te le conseille vivement. Tu n'as pas envie de finir comme moi; tu as encore de belles années devant toi. En plus, si tu as pensé à quelque chose de particulier, note-le. Les idées s'envolent; les écrits, eux, sont là pour preuve de ce que tu sais.

— Oui... Ce soir-là j'ai payé avec une carte bleue le restaurant pour mon amant et aussi la chambre d'hôtel. Et je suis certaine que la serveuse – je l'ai croisée alors que je quittais mon amant – peut-être s'en souviendra-t-elle? Il était presque six heures du matin.

— Fonce, alors! N'hésite pas, si tu tiens à ne pas croupir dans ce cul-de-basse-fosse toute une partie de ta vie.

— ...

— Alors? Tu veux un caoua ou pas?

— Volontiers. Et je te promets que si un jour, je sors de ce trou, je serai là pour toi.

— Ne dis pas de conneries; contente-toi de vivre ce qu'il te reste à vivre sans te poser de grandes questions. Ton pote, ton copain... pour moi, c'est un saligaud.

- Comment ça ?
- Il n'a rien fait pour te sortir de là, et tu continues à le couvrir ? Il ne te mérite vraiment pas !
- ...

★

- Bonjour les filles.
- Bonjour Cheffe !

Au courrier de ce lundi matin, deux longues lettres sont au départ. Une pour maître Ducard, mon conseil, et la seconde destinée aux services de police. Je nage entre espoir et déprime. Le temps ici n'a pas la même valeur que dehors, dans le monde des gens libres. Jeanne est à l'atelier. La surveillante vient me chercher avec une phrase qui ailleurs résonnerait bizarrement ; entre ces murs, elle est synonyme d'un moment sympathique :

- C'est le jour de votre douche. Vous êtes prête ?
- Oui ! Oui, merci.

Drôle aussi qu'en fonction de celle qui tient les clés, je suis tutoyée ou vouvoyée. Bien entendu que ça n'offre aucun intérêt, mais c'est pourtant vrai que ça marche comme ça. En général, les surveillantes qui nous disent « vous » sont moins tatillonnes que les autres. Jeanne dirait carrément « moins chiantes ». Et je traverse le couloir avec à mes trousses la jeune femme en bleu. Je suis enfermée avec quatre autres détenues dans un local qui comporte cinq cabines pour se laver. Bien entendu, je dois me dévêtir alors que les autres sont là. Mais ça devient aussi la norme ; et puis c'est cela ou l'eau froide du lavabo.

Soudain, surgit devant moi... la peste nommée Josette. Elle n'a pas l'air aimable du tout.

- Alors ? On sort sans sa nounou ? Tu as touché des mandats ?
- ... ? Quoi ?
- Tu piges pas le français ? Tu vas devoir me dépanner d'un peu de tabac.
- Je ne fume pas. Et je n'ai pas d'argent.
- Ben... tu vas devoir en trouver avant de remettre les pieds en promenade.
- Pourquoi ?
- Sinon, tu t'exposes à de graves ennuis.

— Tu ne penses pas que j'en ai déjà grandement ma dose de soucis ? Alors tu n'auras rien, que dalle. Je ne suis pas là pour me laisser racketter. Maintenant je vais prendre ma douche en paix, veux-tu ?

— Mais c'est qu'elle se rebiffe, la cave ! Si tu t'avisés de mettre une patte dans la cour sans un paquet de clopes... je te casse la gueule.

— Ben, essaye tout de suite parce que je n'ai pas l'intention de me laisser impressionner par toi ! Compris, petite conne ?

Estomaquée par mon aplomb, l'autre blêmit et recule. Les trois autres femmes qui sont là – toutes à poil comme Josette et moi, du reste – s'éloignent de suite, sentant le riffi arriver. J'ajoute encore pour faire bonne mesure :

– Je n'ai pas à craindre pour mes réductions de peine ; je ne suis pas encore condamnée. Mais toi... tu as plus à y perdre qu'à y gagner, paraît-il. Allez, pousse-toi ! Je vais me doucher.

La main que la jeune fille brandit est-elle destinée à m'effrayer sur le coin du visage ? Je bloque son poignet et, rouge de colère, c'est moi qui lui colle une beigne. Les autres ne mouftent pas. Elles filent au fond de leur box, sous le jet d'eau où elles reprennent leurs ablutions sans se préoccuper de la toxicomane qui ne réagit plus vraiment. Elle aussi, du reste, tourne les talons et se tait. Je me lave donc tranquillement, et j'ai l'impression que ça calme les esprits de toutes les occupantes du lieu. Alors que je me sèche dans mon coin, l'une d'elles vient me murmurer à l'oreille :

– Tu lui as cloué le bec ! Depuis le temps qu'elle nous enquiquine, ça l'a remise en place. Nous n'avons jamais osé ; la peur du mitard... mais cette fois, c'est fini. Tu nous as montré l'exemple, et cette pute n'a eu que ce qu'elle méritait. Plus jamais elle ne fera sa loi.

– ...

À quoi bon répliquer ? Je me contente de finir mon séchage et de hausser les épaules. La matonne est déjà dans l'embrasure de la porte pour nous crier quelques mots :

– Les filles, on se rhabille. J'ai toute la coursive à faire passer à la douche, alors on se presse. Merci !

Et voilà comment je deviens en quelques minutes la sauveuse de la cour de promenade. Si ça n'arrange en rien mes affaires, au moins suis-je soulagée de n'avoir plus à craindre cette pauvre fille. De toute façon, je n'ai même pas de quoi payer une ration de Ricoré à ma codétenue. Alors, des cigarettes, un luxe inaccessible pour l'indigente que je suis...

Les heures ne défilent pas aussi vite que je le voudrais. Elles doivent bien faire soixante-dix minutes chacune. Je suis soulagée, pour ne pas dire heureuse, de voir Jeanne revenir de son boulot. Nous n'échangeons pas forcément toujours, mais au moins sa seule présence me rassure.

Huit jours ! C'est exactement le nombre de jours d'attente pour obtenir une réponse à mes courriers. D'abord un retour par le biais d'une longue lettre de maître Ducard, par laquelle elle me signifie qu'elle a transmis à mon magistrat instructeur les informations que je lui ai communiquées. Elle y écrit également que toutes vont faire l'objet d'investigations visant bien sûr à en contrôler la véracité ou l'exactitude. Ça me soulage et me rend plutôt joyeuse. Dans la foulée, la femme en bleu responsable cet après-midi de mon étage vient me chercher pour m'emmener au parler avocat.

Je suis surprise de voir que ce n'est pas mon conseil qui est assis au bureau dans la cabine. Un jeune type inconnu se lève à mon approche.

— Madame Morin Laurence ?

— Oui... mais... vous êtes du bureau de maître Ducard ?

— Hein ? Ah ! Non, pardon, je suis flic. Et je viens à la demande de votre juge vous auditionner sur le contenu de votre courrier. Il semble apporter quelques éléments qui éclairent d'une façon bizarre votre affaire. Vous vous rendez compte que dans cette lettre, vous faites état de relations avec le mari d'une magistrate... et qui plus est, faisait partie des trois juges des libertés et de la détention ?

— Oui... j'en suis consciente. Mais je sais aussi qu'elle n'avait aucune idée de ce que son mari et moi faisons de notre côté.

— C'est ce que nous allons déterminer, si vous le voulez bien. Bien, asseyez-vous et parlons.

— Volontiers !

— Juste un petit aparté avant de débiter votre audition : pourquoi n'avoir pas dit de suite à nos services ou au juge ce que vous faisiez cette nuit-là ?

— Ben... j'avais et j'ai toujours l'espoir qu'Éric... enfin, le mari de... aurait le courage de venir dire la vérité et me sortir de là. Il est certain que lui sait que je ne peux en aucun cas avoir fait du mal à Pierre, mon mari.

— Je vois ! Vous vous vengez donc de son silence ?

— Pas du tout ! Je tiens seulement à remettre les choses en place et donner ma version des faits. Rétablir la vérité, si possible. Et puis... après tout, Éric a eu tout le temps pour réfléchir, tout comme moi. L'endroit où je vis actuellement n'a rien d'un paradis...

— ...

Il sourit ! Et il commence comme tous les autres par les questions traditionnelles : nom, prénom, âge, et tout le toutim. Un remake en quelque sorte de tous mes passages dans les bureaux où j'ai été convoquée depuis quelque temps. Après ceci nous discutons, et je réponds à chacune de ses demandes, lui narrant bien entendu ma rencontre avec la serveuse à ma sortie de la chambre d'hôtel. Ce qui implique que si je suis sortie vers les six heures du matin et que Pierre a été poignardé comme me l'ont fait remarquer les policiers vers trois heures, je ne peux en aucun cas être celle qui a porté le ou les coups.

Le bonhomme, sans doute pas plus âgé que je ne le suis – entre trente et quarante piges – m'écoute avec une attention qui me donne du courage. L'espoir renaît de bien peu de choses : une oreille inconnue qui ordonne aux doigts masculins de taper son procès-verbal d'audition. Alors qu'il écrit tout ce que je lui raconte, ses yeux reflètent une sorte d'incrédulité. Il ne me croit pas ? Ou ce que je lui dis est si incroyable qu'il en écarquille les quinquets de stupeur ? Nous arrivons au terme de mon récit, ces instants si décisifs qui ont sans doute fait basculer ma vie dans l'horreur. Je lui explique comment je me suis précipitée pour secourir Pierre, mon mari qui n'était déjà plus là. D'où ce sang constaté sur mes mains.

Il me fait revenir sur une phrase, un mot parfois qu'il n'a pas saisi, ou pour que je lui précise plus le fond de ma pensée. Et je le vois qui me regarde, effaré.

— Mais, bon sang, pourquoi n'avoir pas dit de suite tout cela ? Vous vous rendez compte que votre liberté est en jeu ? Nous allons devoir vérifier minute par minute votre emploi du temps. Et celui ou ceux qui ont commis ce crime ont largement eu le loisir de camoufler toutes les traces, les preuves qu'ils auraient pu laisser. Votre espoir repose donc sur le témoignage d'une serveuse et de cet Éric... qui entre nous ne s'est pas empressé de venir nous parler. De plus, il est le mari d'une autorité judiciaire et... j'ai bien peur que ça ne vous soit fatal. Je vous promets de vérifier scrupuleusement les infos que vous venez de me donner.

— ... ! Vous croyez que la juge va encore me garder longtemps ici ?

— Vous êtes incroyable, vous ! Vous taisez des informations éminentes, vous vous laissez embastiller, et vous voudriez que tout le monde vous fasse confiance dans les cinq minutes qui suivent vos nouvelles déclarations ? Nous avons besoin de temps pour faire des recoupements et entendre tout ce joli monde.

— Je compte plus que jamais sur vous... je n'ai pas de craintes ; la vérité parle pour moi : les cartes bleues, la serveuse, Éric aussi. Je ne doute pas que vous prouviez mon innocence. En tout cas, merci de m'avoir entendue.

— C'est un peu mon boulot aussi, Madame...

— Laurence suffira. Vous savez, ici, aux « Madame », il y a longtemps que nous y avons toutes renoncé.

Déshumanisée, je ne sais que faire lorsque tout de go il me tend la main pour me dire au revoir.

— Au revoir, Laurence, donc ; moi, c'est Marc. En d'autres circonstances, nous aurions pu aisément devenir des amis.

— ... ? Euh...

Derrière la porte vitrée, la surveillante guette. Je serre du bout des doigts la patte qui est avancée vers moi. Ça me fait un drôle d'effet de me sentir redevenir quelqu'un... L'agente de l'administration semble du coup inquiète. Elle me fait attendre dans un local pour me fouiller alors que le jeune flic sort par une autre issue. Je comprends que la nana peut croire que le type du commissariat m'a reflé en douce quelque chose. Ce n'est pas le cas, évidemment, mais elle a vu la poignée de main entre lui et moi. Je ne peux guère la blâmer de faire son sale boulot ; tout est possible dans ce décor d'apocalypse.

J'ai droit au grand jeu. Tout y passe : culotte, soutien-gorge. Bon, elle ne va pas, comme à mon arrivée, jusqu'à me doigter, mais à mon sens c'est très limite. Pénible ! Un mot bien faible pour exprimer ce que je ressens devant ces humiliations à répétition. Bien sûr qu'elle ne fait aucun excès de zèle, mais voir que mes fringues sont tripotées dans tous les coins pour un oui ou un non, c'est... dégradant. Un retour en cellule qui se fait dans un silence pesant, un silence de mort. Et la bouille souriante de Jeanne qui m'accueille dans notre antre me redonne foi en l'humanité.

Fidèle à ses principes, pas de questions ouvertement affichées, mais son air en dit long sur ce qu'elle pense. Pourquoi la laisser sur le grill ? Après tout, depuis que je suis là, elle est mon seul et unique soutien. D'une indéfectible solidarité ! Même galère, alors combat identique ? Pour elle, les dés sont jetés depuis des années et ses illusions se sont envolées à l'énoncé d'un verdict peu clément. Pourtant, elle sait rester digne. Elle mérite donc mon respect le plus sincère. Je lui narre par le menu mon entretien avec le zig du commissariat. Jeanne est tout ouïe, coite sans jamais m'interrompre.

À la fin de ma tirade, elle me pose une seule question :

— Tu l'as senti comment, ce flic ?

— ... Je... je ne saisis pas.

— Ben, tu es confiante ou pas ? Tu l'as jaugé, tout de même. Il te semble fiable ou non ? Parce que c'est bien de ce mec que va venir la lumière, ou ta nuit, ma belle. Si tu as été suffisamment convaincante, alors il ira jusqu'au bout de son enquête. Dans le cas contraire... ne te fais guère d'illusions.

— ...

Une douche froide vient de s'abattre sur moi. Ma compagne de cellule a le chic pour réfrigérer mes émotions ! Mais elle a sûrement toujours raison. Je ne dois pas me réjouir trop rapidement de cette visite policière ; tout va dépendre du degré de perception des arguments que j'ai présentés au flic. Et puis... aussi un peu de ce que vont dire la serveuse et Éric. Inutile de dire que ma nuit qui arrive va être très... difficile. Comme toutes les précédentes, en fait. Pourquoi en serait-il différemment de celles à venir ? De l'autre côté des hauts murs, la vie continue, sans moi, sans nous. Ma codétenue reste silencieuse. Mais j'ai besoin, envie, de bruit pour me convaincre que je ne suis pas morte.

Alors, sans savoir trop quoi lui dire, je l'apostrophe gentiment :

— Ça ne va pas, Jeanne ? Tu as des ennuis ? Tu as l'air si triste ce soir...

— Tu sais, ça fait bientôt vingt-six ans que je suis dans des taules telles que celle-là. Tous les ans depuis quatre piges, tous les ans mon dossier passe devant la commission d'application des peines. Je peux prétendre à une libération conditionnelle depuis que j'ai tiré vingt-deux ans de détention. Bien sûr, elle serait assortie d'une semi-liberté probatoire d'une durée de deux ou trois ans.

— Eh ben, alors ? Tu n'as pas envie de revoir un coin de ciel bleu, une chambre sans grille ?

— Je suis là-dedans depuis si longtemps que je ne suis pas certaine de pouvoir me réhabituer à vivre parmi les gens. J'ai la trouille.

— Peur de quoi, Jeanne ? Je ne pige pas !

— Quand je suis tombée, seuls les médecins, les directeurs d'école et les autorités avaient des bagnoles. Tu imagines que le monde – celui que je connais – n'a plus rien à voir avec celui qui bouge, là, de l'autre côté des murs ? Comment faire pour simplement vivre comme tous ? Je ne sais même pas comment c'est fait,

un billet de dix euros. Je n'en ai jamais vu un seul; alors imagine l'enfer qu'il me faudrait supporter si je sortais de cette rate?

— ...?

— Et tu sais ce qui me manquerait vraiment si ça arrivait? Les lumières de toutes les rondes nocturnes. Je n'arrive pas à me projeter dans un univers où je ne serais pas surveillée chaque heure de toutes les nuits. Je sais, ça doit te paraître complètement con, ce que je te dis... mais réfléchis un peu à cela. Vingt-six longues années où, nuit après nuit, une femme sans visage a veillé sur mon sommeil. J'ai sacrément peur de retrouver une vie sans cette sécurité imbécile. Tu peux comprendre ce que je ressens?

Bien sûr que non! Je n'arrive pas à imaginer ce que la pauvre Jeanne doit ressentir comme pression. Comment songer un seul instant que la liberté puisse paraître aussi difficile à revivre pour elle? Mais à bien y penser... je ne suis là que depuis bien peu de temps, et je suis déjà traumatisée par l'environnement de cet univers carcéral qui me broie... Alors, plus de vingt ans plus tard... non! C'est inimaginable pour moi. Je ne trouve pas non plus les mots pour la rassurer. Elle qui a tant besoin d'un réconfort moral en cet instant... Égoïstement, je reste bêtement muette devant un tel désarroi.

Les temps neufs

Ma vie, tout comme celle des femmes qui sont dans les cellules environnantes, végète. L'inactivité latente alliée à une certaine honte d'être là fait que l'on passe très vite d'un état émotionnel à un autre. Chaque détail peut me faire basculer dans la joie pour l'instant suivant me ramener à la laideur de ce qui m'entoure. Tout est immobile ou paraît stagner. Je n'arrive pas à échapper à ces moments d'intense espoir pour retomber d'un coup dans une atonie morbide. Les ouvertures de la porte de ma cellule – même lorsque je m'y attends, bien sûr – sont de véritables traumatismes. Je suis là depuis... je ne compte plus, tant ça me déprime.

Jeanne aussi est devenue taciturne, moins volubile. Inquiète, aussi incroyable que cela puisse paraître, de savoir que son dossier va passer devant une commission annuelle pour l'étude d'un aménagement de sa peine. Parfois elle parle tout haut la nuit. C'est inaudible, ce qu'elle raconte, mais elle est si fortement agitée que ça me fait peur. Oui, il y a fort à parier que si je dois rester ici une trop longue période, je sens bien que mon esprit pourrait lui aussi dérailler.

Les jours se suivent et se ressemblent. J'ai l'autorisation de mon juge, suite à une demande écrite de ma part, de travailler.

J'attends avec une anxiété grandissante un courrier, une visite de maître Ducard. Mais rien ne semble évoluer dans mon dossier. Et là, ce matin, mon cœur saute dans ma poitrine : devant moi, la porte qui s'ouvre laisse passer un type. Un homme dans une cellule de femmes ? Étrange que la matonne le laisse entrer de cette manière sans surveillance.

– Bonjour ! Vous êtes une nouvelle. Nous ne nous connaissons pas... pas encore.

– ... ? Qui... qui êtes-vous ?

– Je suis le père Armand, l'aumônier catholique de cette prison. À l'entrée, le personnel du service social me donne la liste des détenues de ma confession et je fais mon petit tour, une fois par mois, pour offrir mon soutien. Celui de Notre Seigneur, s'entend !

– Mais... je n'ai rien demandé.

– Oui, je sais. Les gens ne se tournent pas forcément vers Dieu, malgré les conditions difficiles dans lesquelles ils vivent. Et pourtant, ici ça pourrait devenir un lieu de méditation pour la plupart des enfants perdus ou égarés de notre Église.

– Je... je n'ai pas l'habitude de... je ne fréquentais pas les églises, dehors.

— Il n'est jamais trop tard pour revenir dans le troupeau... mais je suis surtout là pour vous aider à surmonter vos tourments. Que vous soyez coupable ou innocente, il ne m'appartient pas d'en juger. Et puis notre Père le sait déjà. Je suis venu vers vous pour vous proposer l'aide de l'Église, et comme il m'a été rapporté que vous ne receviez aucune visite, je peux vous proposer celle d'une visiteuse de prison.

— Visiteuse de prison ? Je ne sais même pas de quoi il retourne !

— C'est simple : il s'agit de dames, souvent des retraitées, toutes bénévoles qui offrent de leur temps pour faire quelques visites auprès de personnes telles que vous.

— Telle que moi... ça veut dire quoi ?

— Des personnes seules, sans quiconque dehors pour les soutenir ou les aider un peu dans leur souffrance. Vous voyez, des dames qui ne s'occupent que de votre bien-être sans juger, juste pour vous offrir un moment de dialogue ou d'activités.

— Activités de quel ordre, Monsieur ?

— Vous pouvez dire « mon Père », mon enfant : je suis un prêtre officiel... qui officie dans des conditions compliquées, je vous l'accorde. Mais ma tâche n'en est que plus belle.

— Oui, mon Père. Je ne suis catholique que par le fait que mes parents m'ont fait baptiser... Je n'ai jamais fréquenté les lieux de culte.

— Vous êtes toujours une fille de Dieu. Il n'oublie personne. Et c'est pour vous rappeler qu'il vous aime que je suis là.

— ... ? Écoutez... je crois que ça ira. J'ai fait sans lui toutes ces années ; je suis certaine que je peux encore avancer toute seule.

— C'est votre choix, Laurence. Je ne suis ici que pour tendre la main, pas pour vous la forcer. Sinon, ça va ? Vous êtes en bonne santé ? Je sais que dans ces chambres les pires maux prennent racine de l'ennui. Je travaille en collaboration avec une dame qui est bibliothécaire, et qui aurait besoin d'une personne qui aime les livres. Assez peut-être pour lui prêter main-forte pour s'occuper de leur prêt. Ce n'est pas bien payé, mais ça peut permettre à celle qui occupe ce poste de ne pas passer vingt-deux heures sur vingt-quatre enfermée dans une cellule.

— C'est gentil de m'en parler ; mais pourquoi moi ?

— Oh ! C'est monsieur le directeur qui m'a donné quelques noms de femmes pouvant être approchées pour cet emploi. Une sorte de confiance au sein de ce... de cette maison.

— Le directeur ? Mais... comment sait-il lui que je serais capable de m'occuper de cela ?

— Je suppose qu'il a parlé avec vous ; vous l'avez vu en audience, non ?

— Pas depuis celle de mon arrivée. Je ne sais quoi vous répondre, mon Père. J'ai le temps de la réflexion ?

— Oh oui ! Ici, le temps, c'est surtout ce qui manque le moins. Pas toujours pour de bonnes raisons.

— ... ?

– Bien, ma fille, je vois que vous avez la tête sur les épaules. Alors prenez soin de vous. Et je fais partie des personnes à qui vous pouvez écrire sous pli fermé : les gardiennes ne lisent pas mon courrier. Il suffit de mettre un mot au courrier et il m'est transmis. Je vous laisse méditer. Que Dieu vous garde!

– Merci! Merci... mon Père.

Le vieux bonhomme, tout de noir vêtu, se lève déjà. Il pose sur la table un livre à la couverture rouge et va frapper discrètement à la porte. Il reste là un moment avant que la surveillante vienne le libérer. Nous nous regardons silencieusement. Drôle, comme cette visite me fait froid dans le dos. Il vient de m'offrir une alternative à cet enfermement, un moyen de ne pas cogiter des plombs dans ce trou, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'ai l'impression que c'est de mauvais augure. Le fait d'avoir parlé librement avec un homme dans ma cellule – un prêtre reste un homme malgré tout – ça me perturbe plus que je ne saurais le dire.

Oui, j'ai froid depuis le passage du corbeau. Le bouquin qu'il a laissé dans la cellule... une bible toute neuve. Je la scrute comme si... elle me brûlait les quinquets. Je n'ose pas m'en approcher. Et c'est toujours assise sur le bord de son lit que je vois Jeanne me rejoindre à la sortie de son travail. Elle remarque de suite la tache rouge sur la table.

– Ah! Le Père Armand est passé par là? Il a encore laissé une de ses fichues bibles! Personne ne lit ce genre de débilité de nos jours. Tu ne veux pas retirer ça de la table?

– Oh si... pardon! Il m'a parlé aussi de « visiteuses de prison »; ça te parle?

– Des bigotes qui n'ont rien d'autre à foutre dans la vie. Elles se croient indispensables et s'occupent de femmes seules... enfin, qui n'ont aucun permis de visite familial. Je ne dis pas ça pour toi, mais elles me sortent par les yeux à tout ramener à leurs bondieuseries... S'il existait, il ne nous laisserait pas moisir dans ces cachots.

– Tu as peut-être raison. Mais se raccrocher à quelque chose, à quelqu'un... ça peut aider à s'en sortir, tu ne crois pas?

– Je suis devenue méchante, tu as raison. Mais les conditions ne sont pas idéales pour la sympathie. Au fil des années je me suis aigrie, c'est sûr.

– Il paraît que le directeur l'a chargé de trouver une aide-bibliothécaire.

– Un boulot pour une petite jeune comme toi; ça doit être dans tes cordes. De plus, je crois qu'une cellule individuelle est accordée aussi à celle qui tient ce poste. Une aubaine que le cureton ait pensé à toi, je t'assure!

– Apparemment ce n'est pas lui, mais bien le patron de cette boîte qui a suggéré mon nom.

– Ça par contre, c'est une bonne nouvelle. S'il t'a à la bonne, tu vas pouvoir peut-être y gagner en avantages.

– Quoi? Qu'est-ce que tu racontes?

— Ben... réfléchis une minute. Il fait la pluie et le beau temps ici, ce mec. Du haut de ses trente balais, il est le roi du pétrole. Si tu lui tapes dans l'œil ou lui plais... ça n'offre que des avantages. Tu serais bien bête de refuser.

— Je serais encore plus heureuse si mon avocate venait enfin m'annoncer du bon, du concret.

— Ouais? C'est tout le mal que je te souhaite, mais...

Elle ne finit pas sa phrase. De peur de me faire du mal? C'est vrai que malgré tous ces jours sombres, je garde un petit espoir. Bien mince, il est vrai. Mais baisser les bras, c'est mourir un peu plus encore chaque matin. Je veux tenir, y croire encore et toujours. Jeanne le comprend d'autant mieux qu'elle sait le prix des ans passés dans une cellule. Et alors que je ne m'y attends absolument pas, elle tourne son visage vers le mien. Un bisou sur ma joue, comme pour se faire pardonner ses paroles acides. Mais c'est un choc que ce smack qui me rend une part de moi perdue. Oui, je suis vivante, et le combat ne fait que débiter!

*

Deux jours de plus, quarante-huit heures – une éternité! – et je suis là à me demander ce qui peut provoquer ce vacarme. Sur mon lit, je rêve depuis... combien de temps? Le cri, ou ce que je prends pour un cri, c'est seulement mon prénom que hurle la surveillante. Elle n'a aucune mauvaise intention. Le seul but de cet appel, c'est de me réveiller.

— Laurence! Le Directeur veut te voir!

— Hein?

Un sursaut qui me fait bondir et presque me casser la figure. Impossible de me souvenir à chaque fois que je suis sur une couche à étage. Et je ne me rattrape qu'à la dernière seconde. Ouf! Pour un peu je prenais une gamelle magistrale. L'uniforme bleu devant la porte s'inquiète vraiment.

— Tu ne t'es pas fait mal, au moins? C'est vrai qu'il faut penser que tu dors au-dessus. Viens! Le directeur veut te voir!

— Vous savez pourquoi?

— Si tu t'imagines que je suis dans le secret des dieux... Je ne suis qu'un porte-clés.

Je la suis après avoir remis mes chaussures. Je refais à deux pas devant elle le court trajet de ma cellule au bureau vitré. Pas de fouille d'aucune sorte? Comme quoi les règles sont bien à l'emporte-pièce parfois. Et je me retrouve devant le type en costard-cravate.

— Bonjour; prenez place.

— Bonjour.

— Bien, je tenais à vous rencontrer pour savoir comment ça se passe. Pas de soucis particuliers? Les autres détenues vous laissent tranquilles depuis votre histoire à la douche?

— ...?

Comment peut-il être au courant, celui-là ? Je n'en ai parlé à personne. Et puis l'affaire s'est vite tassée. Ça me scie les pattes qu'il me ressorte ce tracas secondaire. Il devine mes questionnements, à mon air inquiet.

— Je sais tout ce qui se trame dans ma boutique. Rien n'est anodin. Et apparemment vous êtes une femme de tête. Féminine et pourtant forte.

— ...

Je suppose que cet entretien a un but que je ne connais pas encore. Je laisse venir ; attendre et écouter. Il y vient du reste assez rapidement :

— Vous avez dû recevoir récemment la visite de l'aumônier de l'établissement. Vous avez eu tout le loisir de réfléchir à notre proposition de travail, et comme le magistrat qui instruit votre dossier a donné son feu vert écrit... rien ne s'oppose à ce que vous occupiez un emploi dans nos locaux. Celui que nous vous réservons est à la mesure de vos compétences. Qu'en dites-vous ?

— Euh... je ne sais pas. Je garde l'espoir d'être mise hors de cause dans mon affaire... enfin, je veux croire que la justice en France est toujours aussi efficace.

— Bien sûr, bien sûr ! Mais qu'est-ce qui vous oblige à refuser ?

— C'est-à-dire que je ne voudrais pas changer de cellule et me retrouver seule... les nuits ici me font très peur.

— Si ce n'est que cela... on devrait pouvoir s'entendre sur ce point. Puisque vous semblez certaine que tout va s'arranger pour vous... pourquoi ne pas essayer ce poste ? Je vous garantis que vous ne serez pas transférée dans une autre cellule.

— C'est vrai ? Je peux rester avec ma codétenue ? Elle n'a pas trop le moral.

— Une raison particulière à cela ? Elle a pourtant de bonnes nouvelles qui se profilent à l'horizon, une perspective d'aménagement de sa peine ; elle la mérite.

— Vous ne vous posez jamais les bonnes questions, dans cette administration ? C'est peut-être cette perspective justement qui la met en danger.

— Dites-moi le fond de votre pensée. Il est toujours bon d'avoir la vision d'une personne qui se tient de l'autre côté de la barrière.

— La trouille d'être perdue dans un monde inconnu... ça vous parle ? Elle a été si longtemps dans le système qu'un avenir libre lui file les jetons. Ça se comprend, non ?

— Si fait, oui ! C'est drôle que ce soit une détenue qui me dise un truc de ce style. Pourquoi Jeanne ne nous en parle-t-elle pas, à nous ?

— Vous croyez que les échanges sont simples entre nous et vos mat... surveillantes ? Elles sont débordées par leurs tâches quotidiennes. Et bavarder avec une détenue un peu plus longtemps que la moyenne semble de suite suspect aux yeux de ses collègues. Mais vous savez tout cela mieux que moi, c'est certain.

— Bien. Puisque tout va bien pour vous, que vos nuits en doublure avec cette dame vous sont garanties, vous commencez demain.

— Quoi ?

— Oui : demain vous prenez la direction de la bibliothèque. La dame qui s'en occupe est une civile qui vient de celle de la ville. Elle vous expliquera votre tâche au sein de la nôtre. Nous sommes d'accord ?

— Si vous le dites... Et pour le salaire ?

— Oh, ce n'est pas mirobolant, je vous l'accorde. Mais au moins vous ne serez plus en train de cogiter dans douze mètres carrés à longueur de journée. Appréciable, il me semble !

— ...

L'entretien prend fin aussi rapidement qu'il avait commencé. La gardienne ne fait pas plus de fouilles au retour qu'à l'aller. Je ne vais pas m'en plaindre. Elle doit aussi être au courant puisqu'elle me parle presque gentiment :

— Alors... comme ça tu vas bosser à la bibliothèque ? Tu vas être peinarde, là-bas. Et puis Rose-Marie est une femme sympa.

— Rose-Marie ?

Je n'ai pas pu retenir cette question. L'autre, avec un vrai sourire, s'empresse de me répondre :

— Oui, la dame qui est bibliothécaire à la ville. Elle gère les bouquins que tu seras chargée de répertorier. Tu devras aussi faire les fiches de sorties pour les filles de la détention. C'est un bon job...

— ...

Six heures du matin ce premier jour de mon embauche au royaume de la littérature. Je me suis levée en même temps que Jeanne. Une surveillante tape contre la porte et nous surprend toutes les deux. Mon cœur fait un bond dans sa cage lorsque je comprends que c'est moi qu'elle interpelle à travers la cloison de bois :

— Laurence Morin !

Jeanne percute de suite.

— Va à la porte. Les filles qui font les rondes la nuit n'ont pas de clés. Elle veut te parler.

— ... ?

— Ben, vas-y ! Elle ne va pas te bouffer, et puis c'est encore lourdé... Tu ne risques rien.

J'avoue que je tremblote un peu en approchant de la grosse porte.

— Oui... vous m'avez appelée ?

— Ouais. Prépare-toi ! Tu vas être extraite à sept heures.

— Je vais être quoi ? Je dois aller à la bibliothèque.

Jeanne me rattrape par le bras et me tire vers la porte.

— C'est bon ! Elle s'est déjà barrée. Extraite, ça veut dire que les flics vont te conduire au tribunal, chez ton juge.

— C'est une bonne nouvelle, tu crois ?

— Aucune idée. Mais tiens-toi prête. Celle qui va ouvrir va déjà être énervée de devoir t'accompagner à l'heure de l'appel... Bois vite ton jus. De toute façon, tu ne peux rien faire d'autre que de patienter.

— Mince alors! Je ne comprends pas tout. Pourquoi ils ne nous le disent pas la veille?

— Comme ça tu ne peux rien préparer, et tu as moins le temps de réfléchir... tu oublies où nous sommes et que toutes les détenues ne sont pas des anges? Une tentative d'évasion est toujours possible. Elles ne prennent pas de risques...

— Je vois. Quelle galère tout de même!

J'ingurgite mon bol de cette mixture noire au vague goût de café. Pas vraiment la pêche avec tout ce cirque. Extraite, ça veut dire aller dehors. Et ça risque encore de signifier fouille à corps; je déteste déjà l'idée. Pas moyen de m'y faire pour de bon, à ce rituel pourri. J'ai juste terminé de mettre mes godasses que le vacarme des portes qui s'ouvrent et se ferment depuis le bout de la coursive me fiche le bourdon. Ça y est. Le museau qui s'annonce dans l'encadrement, je le reconnais.

— On y va Laurence. T'es prête?

— Oui. Bonjour, Surveillante.

— Allez, avance! On va au greffe.

Je passe devant et elle me guide dans un dédale sombre de couloirs. Puis je suis de nouveau devant celle qui m'a reçue le premier jour. Elle est sur le pas de son bureau, gants bleus aux mains.

— Dans la cabine de fouille. L'escorte va arriver. Déshabille-toi!

Pas question de discuter. Mes pelures atterrissent sur une tablette d'où elle les reprend une à une. Mon derrière est à l'air, mes seins aussi. Mais elle ne me touche pas.

— Ouvre la bouche. Lève les bras, écarte les jambes. C'est bon, tourne-toi.

— ...

— Tu peux remettre tes vêtements. Je reviens pour te mettre en cage.

Je m'exécute et suis vêtue lorsqu'elle se ramène. Je retrouve un réduit où je peux m'asseoir sur un bat-flanc. Une interminable attente une fois de plus. Et c'est un keuf en tenue qui s'approche de moi dès que la gardienne lui ouvre mon placard. Il tient à la main une paire de menottes. Machinalement, je lui tends mes poignets. Le froid de l'acier, le bruit sec des mâchoires des pinces qui se referment sur les avant-bras... sinistre présage. Et pour la première fois depuis que je suis entrée dans ce château, je revois un coin de ciel moins... barreaudé. Direction le palais de justice.

Je fais tapisserie dans un couloir, proche du bureau où je garde le souvenir du plus mauvais moment de mon existence. Mon escorte est composée de deux jeunes gars en uniforme. Je suis enfin invitée à pénétrer dans le burlingue de mon juge par une lampe verte qui se met à clignoter au-dessus de la porte. Il est là! Son nez est chaussé de ses horribles lunettes rondes qui lui donnent un air vicelard. Pas un regard pour la détenue que je suis. Pas un mot de politesse non plus. Je me

paye le luxe de lui jeter mon bonjour comme pour lui cracher à la figure. Il fronce les sourcils. Mon avocate arrive.

Il la salue, elle! On voit de suite la différence de classe. Moi, je ne suis plus rien aux yeux de ce type qui possède une once de pouvoir.

— Asseyez-vous.

— ... Bonjour Maître.

— Bonjour, Laurence. Vous allez bien ?

— Je ne sais pas... La politesse, c'est une option dans les bureaux des palais de justice ?

Je la sens immédiatement sur la défensive. Elle lève les sourcils, et je sais que ce sale type a parfaitement saisi que cette phrase lui était dévolue.

— Bon, calmez votre cliente, Maître Ducard ; nous ne sommes pas ici pour nous faire des mondanités.

— Il faut tout de même excuser madame Morin : elle est en prison depuis plusieurs semaines sans que personne ne se soit tellement soucié de faire un pas. Les éléments communiqués à votre bureau, Monsieur le juge, sont de nature à douter de sa culpabilité.

— Bon! Si elle était si pressée que cela de sortir, pourquoi n'a-t-elle pas fait une demande de mise en liberté ? Nous l'attendions depuis un moment déjà. Votre cliente, Maître, se sent-elle vraiment aussi innocente qu'elle le prétend ?

— Votre travail, c'est d'instruire un dossier, Monsieur le juge, pas de la désigner coupable à tout prix. À moins que la mise en cause du mari d'une de vos collègues ne soit la cause de votre inertie ?

— Je ne vous permets pas! Je fais mon travail honnêtement. Les éléments à charge sont lourds et irréfutables.

— Pas tant que cela. Du reste, un dossier de cet ordre, si lourd soit-il, se doit d'être instruit aussi à décharge. Mais c'est vrai qu'il est plus simple d'inculper une pauvre femme à qui on a retiré son mari que d'entendre l'époux d'une autre juge, ou même cette juge elle-même.

— Madame Laurence Morin, nous allons vous confronter avec votre amant. Ce monsieur... Éric, de son prénom, d'après vos dires, serait donc votre amant.

— Il l'est. Je n'ai rien à cacher. Mais si vous m'aviez écoutée lors de mon passage dans ce bureau, peut-être auriez-vous pu définir plus rapidement que je ne pouvais pas être dans mon salon à l'heure où vous avez estimé la mort de Pierre.

— Rien ne nous prouve que vous n'aviez pas un complice. Il n'est pas rare que pour garder l'argent et les biens acquis pendant le mariage, un des deux paie un exécutant.

— ... ? Mais...

— Monsieur le juge, si vous avez de quoi étayer vos dires, j'aurais dû être tenue informée de l'avancée de l'enquête. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

— Maître Ducard, nous n'allons pas couper les cheveux en quatre : j'ai la conviction que cette dame ici présente est bien celle qui a assassiné son mari, Pierre Morin.

— Est-ce que ça veut dire que vous allez me laisser crever en prison ? Je ne suis coupable que d'adultère, pas d'un crime qui relève d'une cour d'assises.

— Greffier ! Faites entrer l'amant de madame. Nous allons voir si les deux versions se tiennent toujours après cette confrontation.

Il est là ! Éric est là ! Mon Dieu, comme il est différent de celui que je connais... de celui avec qui j'ai fait l'amour cette nuit-là. Les yeux fuyants, il ne me jette pas un coup d'œil. Merde alors ! Jeanne avait donc raison : mon amant serait-il un vrai salaud ?

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. Monsieur, vous reconnaissez cette dame ?

— Oui, Monsieur le juge. Nous nous sommes croisés quelquefois.

— Êtes-vous l'amant de cette femme ?

— Jamais de la vie. J'ai une femme qui travaille dans ce tribunal, et... non, je ne couche qu'avec mon épouse.

— Nous avons un autre témoin, Monsieur. Vous êtes conscient que vous pourriez être accusé de faux témoignage s'il s'avérait que vous ne nous disiez pas la vérité.

— Oui. Oui, je le sais.

— Avant de faire entrer l'employée du restaurant et de l'hôtel où madame Morin dit avoir dîné en votre compagnie et pris une chambre pour la nuit, voulez-vous ajouter quelque chose à votre déposition ?

— Non : je suis formel !

— Vous non plus, Laurence ?

— Non. Sauf qu'Éric est un beau salopard !

— Bien. Greffier, faites entrer la jeune serveuse.

Pour la seconde fois, le type un peu chauve qui se tient derrière un ordinateur se lève et va par une porte dérobée chercher celle que le juge d'instruction vient de demander. Je la sens intimidée, bien qu'elle avance d'un pas sûr.

— Prenez place, Mademoiselle. Reconnaissez-vous quelqu'un dans ce bureau ?

— Oui, Monsieur. Cette femme... et puis ce monsieur aussi.

— Et quand et où les avez-vous vus ou croisés ? Parlez sans crainte.

— Ben... dans le restaurant où je travaille. Ils ont dîné ensemble. Même qu'ils avaient l'air très amoureux... enfin, c'était bien l'impression qu'ils donnaient.

— Et pouvez-vous nous dire quel jour c'était ?

— Oui.

Elle donne la date du fameux repas puis elle déballe aussi nos regards qui se sont rencontrés alors que nous allions prendre possession de la chambre que j'avais payée. Alors qu'elle expose tout, le teint d'Éric devient blanc, puis cireux. Et le juge d'ajouter encore :

— Vous êtes certaine de la date ?

– Ben, forcément : cette dame a payé à l'aide de sa carte bleue. Notre comptabilité a sûrement les factures. Et j'ai aussi revu madame vers six heures quarante-cinq le lendemain matin. Elle avait une petite mine.

– Une petite mine ?

– Oui... la tête de quelqu'un qui n'a sans doute pas beaucoup dormi... si vous voyez ce que je veux dire.

– Pourquoi étiez-vous encore là à cette heure matinale ?

– Mon collègue, Yann, qui devait assurer la réception cette nuit-là avait attrapé la covid. Alors, au pied levé, je l'ai remplacé. J'ai besoin d'argent pour me marier, Monsieur le juge, à la fin de cette année. Enfin, si la maladie nous le permet, bien entendu.

– Je vois. Mais vous êtes certaine que c'est bien cet homme-là qui se trouvait en compagnie de cette dame ?

– Absolument certaine. Et puis... il y a les caméras de la réception. Mais les flics... – pardon, les policiers – sont venus chercher les bandes que nous gardons.

– Bien. Alors, Éric, qu'avez-vous à dire ? Vous ne voulez toujours pas revenir sur vos dires ?

– Ce n'est pas possible ; cette petite doit forcément se tromper... ce n'est pas possible !

– Mieux vaut un divorce qu'une innocente en prison ; n'est-ce pas, Monsieur le juge ?

Là, mon conseil enfonce le clou. Je sens là la peur changer de camp. Bon sang, ce salaud me laisserait bien croupir en taule... Pourri ! Même mis devant le fait accompli, il veut encore sauver sa minable petite situation au prix de ma liberté ? Comment ai-je pu aimer un tel type ? Je m'apprête à lui hurler ma rancœur, à lui dire le fond de ma pensée, mais Maître Ducard, d'une simple pression de sa main sur la mienne, me fait comprendre que je dois lâcher l'affaire. Je me replie sur moi-même et la boucle.

Je suis dans mon univers et n'écoute plus vraiment ce qui se dit autour de moi. Mes prunelles se fixent dans celles de la gamine qui vraisemblablement vient de me sauver de mon enfer. En quelques phrases, elle balaie les accusations, ou du moins les atténue. Je lui suis infiniment reconnaissante d'avoir osé cracher au visage de cette justice aveugle sa vérité. Une vérité si identique à celle que je clame depuis mon incarcération. Puis il y a une ronde de paperasse, de celle à laquelle je ne pige pas grand-chose. C'est d'un geste machinal que je signe tout ce qu'on me colle sous le nez. Je n'ai aucune excuse de la part de ce juge trop imbu de sa personne.

Et même les paroles rassurantes de mon conseil n'ont plus aucun effet sur la déroute de mon esprit. Je suis ballottée, broyée par un système que je ne parviens pas à cerner. Les deux flics, restés dans le couloir, referment leurs menottes sur mes avant-bras et je suis de nouveau assise dans une des trois cages du bahut qui me ramène à la case prison. J'ai droit au traitement suprême, celui des grandes

occasions, puisque je suis allée « dehors ». Ici, ça semble être le maître mot. L'extérieur c'est l'ennemi! C'est de là que remontent tous les dangers. Donc, à poil entièrement, ma bouche est presque auscultée, mes aisselles aussi. Le tabouret est de retour pour une visite approfondie de toutes mes cavités corporelles.

Celle qui exécute la tâche dégueulasse de me fouiller ne s'aventure pas à me doigter. Je crois que je suis prête à ruer dans les brancards si jamais elle ose. Mais non. Et le minois de Jeanne est désormais face à mon silence. Combien dure ce mutisme pesant? Elle est aux petits soins pour moi. Bien sûr qu'elle est déjà passée par un chemin similaire en d'autres temps. Et elle en retient toutes les leçons. À aucun moment elle ne s'immisce dans mes affaires. Le poids de ce que je ressens m'empêche de parler. Jeanne est patiente, sachant bien qu'un flot de paroles va venir déverser tout le fiel accumulé lors de cette extraction.

Oui, quand le trop-plein est atteint, la seule solution, c'est la confession. Après l'abattement va arriver le besoin de me défouler. Et cette femme va devenir mon unique interlocutrice. Elle s'y prépare sans doute mentalement. Mais ça bout toujours trop sous la marmite de ma boîte crânienne. Je m'en veux. D'avoir été aussi conne, d'avoir accordé une telle place à un mec qui n'en valait pas la peine. L'amour que je lui voue se transforme là petit à petit, au fil des heures, en une haine solide. Comment a-t-il pu renier ce que nous avons de si beau? Son confort, sa petite vie tranquille avec sa juge de femme étaient-elles des raisons suffisantes pour se taire?

Il a fait fi de cette liberté à laquelle nous aspirons tous, en foulant la mienne du poids de son silence. Il me dégoûte, je me dégoûte en repensant que j'ai pu coucher avec ce... cette ordure! Et au moment du plateau, je retombe sur terre. Jeanne est là, qui se prend lors du repas pris à la même table, cette vague de mots qui desserre enfin l'étau qui m'écrase le cœur. Je lui raconte soudain tout, le déroulé de cette fameuse sortie, de ces moments douloureux où celui que j'ai aimé est venu, telle une larve, se répandre en lamentations. Elle ne cherche pas à échapper à mon discours-fleuve où je mêle les remarques acerbes d'un juge nul, aux remerciements pour sa franchise à la jeune serveuse.

J'en oublie la nourriture pas spécialement bonne de la cuisine pénitentiaire. Juste de quoi continuer à vivre, comme tout ce que nous faisons ici en ces murs. Puis physiologiquement, après la tempête revient le calme. Je me suis défoulée, expulsant toute cette haine de la société en quelques éclats de voix, sans vraiment me raisonner. Mais elle est là; son visage impassible me fixe avec un air de gentillesse. Elle ne dit rien, mais elle repousse son plateau vide, et sa main... oui, sa main s'avance vers ma joue. Comme c'est chaud, comme c'est bon! Comment en suis-je venue à blottir ma caboche contre cette épaule si douce? Le souffle de sa bouche qui court sur mon cou, il emporte avec lui ma rancœur.

Nous sommes assises côte à côte sur le bord de son lit et nous nous étreignons toujours. Je pleure doucement; elle me cajole le dos de ses pattes si tendres. Mon Dieu, comme elle me fait du bien cette embrassade amicale! Je suis chouchoutée,

dorlotée, sans envie de sortir de cet étai d'amour à l'état pur. Quand nous sommes-nous allongées toutes les deux sur sa couche? Je ne sais plus. Mais ses bisous sont autant de petits bonheurs qui me gardent loin de mes soucis. Rien de pornographique dans notre enlacement mutuel; simplement un énorme besoin de faire exulter deux corps qui se reconnaissent. Elle le sait, j'en suis consciente, et nos caresses sont de moins en moins chastes.

Un peu de couleur dans ce trou-du-cul du monde. Pour elle et moi, il ne s'agit nullement d'amour; seulement d'une irrépressible pulsion qui nous cueille à chaud, dans un moment où nous devons nous serrer les coudes. Deux solitudes qui se réunissent, le temps de redonner une sorte d'équilibre à nos cerveaux perturbés. Il ne s'agit nullement de quelque chose de prémédité, non. Ça vient comme ça, parce que ça devait se faire. Nos lèvres enfin qui se soudent sont moins prudes que nos cœurs qui battent plus fort. Nous savons toutes deux que cette histoire n'aura pas de lendemain. Pas de longs serments dont nous ne pourrions pas tenir les engagements. Simplement un égarement passager dans un monde qui nous détruit.

★

Quatre jours que je suis sortie de chez le juge. Oui! De longues heures où tout est immobile. Personne n'est revenu me parler de la bibliothèque. Et Jeanne vient de partir au boulot en ce début d'après-midi. La clé dans la serrure fait un boucan qui entraîne chez moi un tressaillement idiot. La matonne est debout dans l'encadrement de la porte. Elle me jette un regard bizarre, puis sa voix accroche mes esgourdes par des mots que je n'arrive pas à comprendre :

— Morin, prépare tes affaires! Tu vas être mise en provisoire.

— ...

— Eh ben, c'est tout l'effet que ça te fait?

— Je... je n'ai pas compris.

— Fais ton paquetage : tu es libérée.

— Libérée? Mais comment ça? Vous êtes certaine qu'il n'y a pas une erreur?

L'autre rigole vraiment. De ma bêtise? De ma stupeur et de mon incompréhension? Elle reprend pourtant avec un sourire :

— On dirait que tu ne tiens pas plus que cela à quitter la prison. Allez, prépare tes affaires; je repasse dans un quart d'heure pour t'emmener au greffe.

— ...!

La cloison de bois se referme et je suis là, stupéfaite. Mes affaires? Pour ce que j'ai comme trucs dans cette cellule... Alors, dans un brouillard, je ramasse ce qui appartient en partie à l'administration. J'étale une couverture au sol et y entasse les draps, serviettes, et tout ce qui m'a été remis le jour de mon arrivée. Mes effets personnels tiennent dans un minuscule sachet : une savonnette, une culotte propre, quelques serviettes périodiques, ma brosse à dents et le tube de dentifrice remis par les surveillantes, mon ordonnance de placement en détention;

c'est à peu près tout. Bien triste constat de ces quelques mois passés sous les verrous. Et je reste hébétée sur un siège, alors que dans ma poitrine mon cœur s'affole pour de bon.

C'est accrochée aux barreaux de la fenêtre, contemplant une dernière fois la cour de promenade que me retrouve la gardienne. À la sortie de la cellule, je pose mes affaires au sol. La femme en bleu qui ferme la porte sent chez moi une certaine hésitation.

— Tu as oublié quelque chose ?

— Non, mais est-ce qu'il est possible de dire au revoir à Jeanne ?

— À Jeanne ? Ta codétenue ?

— Oui. S'il vous plaît, surveillante...

— Bon, c'est contraire au règlement, mais viens.

Nous avançons dans la coursive, et devant l'atelier où travaille celle avec qui j'ai passé tant de jours et d'heures, elle me demande d'attendre. Elle ouvre la porte, et sa collègue responsable de l'atelier accourt. Après une discussion entre elles qui ne dure que quelques secondes, j'entends le prénom de Jeanne qui est crié dans l'atelier où elle bosse. Lorsqu'elle arrive, je vois son regard qui se pose de suite sur mon paquetage. Elle sait déjà, comprend de suite, et a une sorte de sourire. Les matonnes s'effacent, nous laissant toutes deux seules dans le long couloir. Nous nous serrons dans les bras l'une de l'autre. Elle ne dit rien, mais dans mon cou je sens une eau tiède qui mouille ma peau. Je serre plus fort encore son corps qui tremble.

— Tu t'en vas... je suis contente pour toi.

— Merci, merci Jeanne ! Je te dois tellement... Ne t'inquiète pas, je vais garder le contact. Je t'écris, c'est promis.

— Chut !

Sa main est venue sur ma bouche pour me faire taire. Elle a peur des promesses ? Mais je suis si heureuse de l'avoir connue !

— File ! Oublie ce trou ! Refais ta vie ; tu es jeune, tu es... belle.

— Oh, nous allons nous revoir, je te le jure.

— Arrête ! Je ne suis plus qu'une vieille. Profite de ce que t'offre le monde ; le mien est ici : j'ai trop peur de ce qui se passe là-bas.

Son doigt pointe vers les murs. Une dernière étreinte, un smack qui claque sur nos joues, et la surveillante m'entraîne vers ce qu'elle appelle le greffe. Cette fois, la fille qui récupère les affaires de l'administration ne me demande pas de me déshabiller, puis un vieux bonhomme me reçoit derrière une sorte de bar. Il prend mes empreintes, ou finalement me rend celles que je lui ai laissées à l'entrée, me fait signer une fiche de levée d'écrou et une ordonnance de mise en liberté provisoire assortie d'un contrôle judiciaire. Il m'en énumère les obligations puis il me colle entre les pattes un billet de sortie. Générosité monstre : j'ai droit également, puisque je n'ai pas d'argent, à la remise d'un billet de dix euros !

Pas de voiture à l'intérieur pour m'attendre ; c'est à pied que je fais en compagnie d'une autre gardienne le bout de chemin qui mène du greffe à l'air libre. Encore un sas à franchir, où là ce sont des hommes qui gardent la porte d'entrée... ou de sortie pour ce qui me concerne. En métal, de couleur verte, elle tourne silencieusement sur ses gonds, mue électriquement par un mécanisme bien huilé, découpant un rectangle de ciel net, sans stries. J'hésite encore, ce qui fait rigoler le maton qui me jette gentiment quelques mots :

— Eh bien, ma petite dame, on se trouve si bien dedans qu'on ne veut plus sortir ? Allez, au revoir et bonne chance !

— Merci.

Un pas, puis deux, et je suis hors des bâtiments de béton. L'air est-il plus pur ? En tout cas, il m'embrouille l'esprit et je ne sais pas trop où me diriger. J'ai besoin de quelques secondes pour réaliser que je peux aller et venir sans l'assistance d'un habit bleu. Et j'avoue que je suis paumée. Un bruit que je n'identifie pas de suite me fait tourner la tête vers un parking assez vaste. La frimousse que je devine à la vitre d'une voiture, celle de mon conseil, maître Ducard, qui sagement assise à son volant me fait un coucou de la main. Elle vient au-devant de cette ombre que je suis devenue.

— Bonjour Laurence, ça va ?

— ...

Tel un piquet, j'ai sans doute l'air d'une idiote, ne sachant que répondre. Tout est si soudain...

— Je... je n'arrive pas à y croire ! C'est bien réel ? Je ne suis pas en train de rêver ? Je suis sortie de ce cloaque ? Mon Dieu... Merci ! Merci, Maître !

— Oh, c'est surtout Justine que vous devez remercier.

— Justine ? Je ne connais personne de ce prénom.

— L'employé de l'hôtel ; c'est elle qui permet ce jour votre libération. Je vous dépose dans le logement que je vous ai déniché ?

— Mais... pourquoi ne puis-je pas aller chez moi, dans ma maison ?

— Ben, vous avez signé une ordonnance qui vous l'interdit. Et puis... c'est toujours une scène de crime. Des scellés sont apposés sur les portes.

— Mais... mes affaires, mes vêtements ? Je n'ai rien que ce qui est dans ce sac.

— Nous verrons cela avec le juge et la police ; je m'en occupe dès que vous serez installée dans votre nouveau chez vous. Essayez d'oublier, d'effacer de votre mémoire ces mauvais jours. Une autre existence commence pour vous ici.

— ... pas si sûre. Non, je ne sais pas si je vais y parvenir. Cette justice m'a tout pris... jusqu'à ma dernière chemise. C'est horrible !

— Venez, ne restons pas là. Vous allez voir, je vous ai dégoté un petit appartement symp au centre de la ville.

Et c'est donc ainsi qu'environ trente minutes plus tard je franchis une nouvelle porte. La différence, c'est que là, j'en possède la clé et l'accès à la serrure des deux côtés de celle-ci.

Voilà. La boucle est bouclée. L'avocate est repartie, et je suis seule dans un espace immense. Perdue dans des pensées que je n'aurais jamais crues possibles. Jeanne, sa petite caboche, ses longs silences, ses pas menus, son Ricoré, elle aussi, tout me manque. La liberté, oui, mais à quel prix? Celui d'un environnement de solitude et de peur d'un avenir bien sombre. Et puis j'ai envie, besoin d'une bonne, d'une vraie douche, mais hélas... je n'ai pas seulement une serviette pour m'essuyer ensuite. Qu'à cela ne tienne, la tentation est trop violente.

C'est donc archi nue que je colle mes fesses sur un siège de ce meublé que m'a trouvé mon conseil. C'est moins spartiate qu'une cellule, mais il me manque la présence de ma codétenue. Et c'est bien là que je réalise ses craintes, cette trouille viscérale qui la dévore. De plus, je n'ai passé que quelques semaines, quelques mois tout au plus dans ce purgatoire; alors Jeanne et ses années de placard... c'est impensable. Ici, rien ici à faire, alors je relis avec plus d'attention les interdictions et obligations que m'impose le contrôle judiciaire. Je dois me rendre au commissariat dans les vingt-quatre heures suivant mon élargissement : c'est la première chose à faire.

Le reste? Ne pas quitter la ville, prévenir de tous mes déplacements ce sale con de juge, ne pas entrer en contact avec Éric. Ça, ça ne risque plus jamais d'arriver! Que lui et sa bonne femme aillent se faire pendre ailleurs. Fumier de mec! Suivent ensuite les interdictions de me rendre dans la maison, et celle aussi de me servir de mon passeport. Je suis donc libre, mais surveillée comme le lait sur le feu. Merde alors! Puisque c'est ça, je vais aller directement chez les flics. Le commissariat n'est pas très éloigné de mon nouveau domicile. Comment vais-je régler le loyer de ce « garni » si je n'ai plus accès aux comptes bancaires communs?

Une foule de questions de cet ordre me trotte dans la tête alors que j'arpente les trottoirs pour faire le chemin vers l'hôtel de police. Encore un uniforme avec dedans un jeune gars. Lui me dirige vers un bureau dès que j'ai donné le motif de ma présence. Il m'y accompagne et pousse la porte. La bobine du flic qui me fait face me rappelle quelqu'un. Mais qui? Il se charge de me rafraîchir la mémoire :

— Ah, Madame Morin... Laurence, c'est bien cela? Je vois avec plaisir que vous êtes dehors. Asseyez-vous.

— On se connaît?

— Marc... vous ne vous souvenez pas? Je suis venu sur ordre du parquet vous auditionner à la maison d'arrêt; vous me remettez?

Tout s'éclaire dans mon ciboulot... oui, d'un coup je le remets. Sa phrase aussi refait surface derrière mon front : « Moi, c'est Marc. En d'autres circonstances, nous aurions pu aisément devenir des amis. » Oui, c'est cela. Ses quinquets pétillent comme s'il était content, heureux de me revoir. Il me faut quelques secondes pour saisir qu'il me parle encore.

- Vous avez une adresse à me communiquer?
- ... Hein? Ah oui! Pardon, je suis ailleurs... Une adresse? Oui, oui, bien sûr!
- Il note ma réponse; je le sens tendu, impatient. Pourquoi? Le destin nous a remis en présence l'un de l'autre sans que je ne sache trop comment ni pourquoi.
- Vous êtes toute pâle... vous allez bien? Vous voulez un verre d'eau?
- Un... de l'eau? Oh oui, oui, volontiers.
- Ou un café? Oui, plutôt un café.
- Comme vous voulez, mais ne vous dérangez pas pour moi...
- Allons! Si je vous le propose, c'est que ça me fait plaisir.
- ...?

Je ne comprends rien. Ou plutôt si : je ne sais que trop ce qu'il veut, mais je ne suis absolument pas réceptive pour ce genre de petit arrangement. Un gobelet rempli d'un liquide qui sent presque bon. J'y trempe mes lèvres. Du café! Pas le meilleur du monde, sorti tout droit d'une cafetière, mais j'en ai oublié le goût et la saveur. Je bois à petites gorgées pour en retrouver un plaisir diffus. C'est trop bien, trop bon... Lui sourit de me voir apprécier une mixture qu'il juge infecte; je m'en tape! Il revient à la charge, et cette fois j'entends mieux :

- Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.
- Parce que vous n'avez pas peur, vous, d'approcher la pestiférée qui a zigouillé son mâle?
- Oh, il y a longtemps que j'ai l'intime conviction que vous n'avez rien fait de tel.
- Vous êtes bien un des rares à croire ça.
- Non : votre avocate aussi. Et puis la jeune Justine... elle n'a pas hésité à témoigner en votre faveur.
- Je ne suis qu'en provisoire et avec des tas d'interdits...
- Allons! Vous savez comme moi que vous avez couché au milieu des loups. Ils vont avoir du mal de lâcher l'os qu'ils veulent ronger. Mais je vous assure que notre enquête va finir par lever le voile sur la mort de votre mari. Soyez rassurée, tout rentrera dans l'ordre. Mais une révolution de palais se prépare au tribunal... le jeu des chaises musicales va se mettre en branle grâce à vous! Alors faites-moi confiance, je vous l'assure : tout va bien.
- Vous croyez? Je suis dans un appartement dont je ne sais seulement pas comment je vais payer le loyer, mes fringues sont sous scellés dans cette maison où je suis interdite de séjour... Pas d'argent, pas d'appuis. Vous trouvez cette situation enviable?
- Mais... vous m'avez, moi! Je suis là pour vous; ça ne compte pas?
- ... Je ne vous connais pas vraiment...
- Vous ne voulez pas me connaître mieux? Je suis un homme avant d'être un flic, vous savez!

Il a avancé sa grosse patte vers la mienne. J'ai un sursaut, mouvement de recul qu'il ne peut que voir. Il ne dit rien, garde même une risette accrochée à ses lèvres.

Il insiste un peu puis renonce finalement à me tripoter la paluche. Mais il ajoute cependant :

— Pour vos affaires à votre domicile, je vais voir ce que je peux faire ; je vous préviens dès que j'ai du nouveau. J'espère pouvoir vous emmener là-bas pour récupérer vos effets personnels. Soyez juste un peu patiente. Promis ?

— Euh... oui.

Ça ne coûte rien d'entrer dans son jeu. Mais pour ce qu'il attend, je ne suis pas vraiment dupe, et pas prête à refaire confiance de sitôt à un homme. Chat échaudé craint l'eau froide ! En y songeant mieux, je crois que j'ai une sacrée frousse d'ouvrir un chapitre de ce style. Mon amour de jeunesse pour Pierre était mort bien avant que lui ne le soit. Le suivant s'est révélé être un vrai salaud... Alors, une erreur peut se concevoir ; une seconde serait de la connerie. Je quitte le commissariat avec une sorte de vague à l'âme. Sur le chemin du retour, j'engloutis – oui, c'est le mot – les dix euros de l'indigence dans l'achat d'un bloc de papier, des enveloppes, un stylo bille et quelques timbres.

★

N'écoutant que mon courage, je me plonge dans la rédaction d'une longue bafoille destinée à relater mes états d'âme, à dire à Jeanne toutes les difficultés à retrouver mes marques perdues. Je lui explique aussi combien je suis proche de son propre désarroi, de son ressenti quant à sa sortie anticipée. Je lui renouvelle aussi tous mes remerciements pour la sollicitude dont elle a su faire preuve à mon égard lors de ces pénibles journées où mon moral faisait du yoyo. Ça me fait tout drôle aussi de noter sur le devant de l'enveloppe son adresse. J'ai naturellement inscrit la mienne à la fin de ma lettre. Je ne sais pas trop si j'aurai une réponse de sa part.

Ce n'est pas cela l'important, mais bien qu'elle se sente soutenue dans sa misère quotidienne ; là, j'en parle avec en mémoire les pires instants de cette galère. Et puis... petit plaisir non négligeable, parce que privée trop longtemps de cela, je me douche une fois encore. Oui, c'est idiot, mais l'eau tiède qui coule de ma tête à mes pieds emporte avec elle des saletés dont je n'ai pas conscience. C'est une purification sans contrainte. Pas d'autres nanas pour regarder mes formes, pour me quémander un morceau de savon, pour me jauger. C'est si bon de se sentir femme à part entière ! Et en parlant de femme... j'ai mes soucis mensuels.

Règles très irrégulières depuis mon incarcération ; elles arrivent au pire moment. Pas une thune pour acheter de quoi faire face à ce flux sanguin enquinant. Je dois faire avec les moyens du bord et les serviettes périodiques de l'administration pénitentiaire, celles remises une fois par mois aux détenues sans le sou, qui sont là pour parer au plus pressé. Je reste aussi nue une bonne partie de la soirée, repoussant le plus possible le moment de me coucher. Les heures de nuit sont les plus difficiles à assumer : oui, les fantômes de ces moments sombres sortent de l'ombre pour revenir me tourmenter.

Pierre est le premier de ces spectres à se coller derrière mes paupières closes. Il me sourit, désolé des désagréments qu'il m'a causés, comme s'il s'excusait à titre posthume de ces mois de prison... Je sais bien que c'est délirant, que je n'ai aucune raison de ne pas dormir sereinement. Pourtant, le cerveau humain est une machinerie complexe, et il se complaît à me ramener des bribes du passé. Du bon et du mauvais, sans distinction. Et ce remue-méninges devient vite insupportable, à tel point que je dois à plusieurs reprises me redresser dans mon lit. Quelle que soit la position que j'adopte ensuite pour tenter de dormir, aucune ne chasse ces images ressurgies du néant. Tôt ou tard, tout finit par s'arranger. Une pâle lueur au ciel de la fenêtre sans barreaux de ma chambre à coucher, et je glisse dans un monde calme.

Mince! Je suis sortie de ma léthargie par un son dont je ne devine pas la provenance. Mon premier réflexe est de bouger un bras, avant de réaliser que la porte n'est pas ouverte, comme tant de matins passés. Qu'est-ce qui peut bien alors troubler ma quiétude? Je reste quelques secondes les yeux écarquillés, attentive à ce qui m'entoure. Dring! Cette fois je saisis que c'est la sonnette de la porte d'entrée. Bon, je pose un pied au sol. C'est plus doux que le carrelage d'une cellule. Je chancelle, avance vers la porte. Je ne tente pas de l'ouvrir, par je ne sais quel instinct bizarre.

– Oui? Qui est là?

– Madame Morin, c'est Marc... le flic.

– Le flic? Que me voulez-vous? Ne me dites pas que vous venez pour me remettre au trou?

– Non, non, je vous apporte juste un café et des croissants.

– ...?

Cette fois, je reflue vers mon paddock; je passe en vitesse mon unique jupe et mon chemisier. Mes sous-vêtements sont en train de sécher dans la salle de bain. Et je reviens pour ouvrir à cet intrus matinal.

– Qu'est-ce que vous faites là? Vous m'avez fichu la trouille... on n'a pas idée de réveiller les gens aussi tôt!

– Mais... il est quatre heures de l'après-midi. Vous trouvez que c'est de bonne heure?

– Seize heures? Mon Dieu, j'ai besoin de repos, vraiment.

– Je... je peux entrer, ou je dois rester sur le palier?

– Vous êtes chargé de voir si je suis bien là où je l'ai déclaré?

– Pas du tout! Pourquoi être si amère avec moi? C'est une visite amicale, rien de plus. Je ne le referai plus si ça vous gêne.

– Pardon... je suis encore – comment vous dire – là-bas... un peu. Et si les jours sont moches, je vous laisse imaginer ce que peuvent être les nuits.

– Ça va passer. Vous allez reprendre goût à une vie plus « normale ». Tenez! C'est du vrai café que j'ai préparé expressément chez moi... à votre seule intention.

Il me tend une bouteille thermos et un sachet de papier.

– Ça aussi ? C'est de votre fabrication ?

– Non ! Je n'ai aucun talent culinaire, et encore moins pour les pâtisseries... Le boulanger du coin de votre rue est un excellent artisan ; profitez-en !

Ce Marc... il me fait monter l'eau à la bouche. À la zonzon, j'avais le petit-déjeuner assuré tous les matins. Et accessoirement deux repas à des heures régulières. Pas toujours agréables à ingérer, mais au moins était-ce indispensable à ma survie. Là... je n'ai rien avalé depuis que je suis dehors, sauf le jus que ce loustic m'a offert à son bureau. Et c'est vrai que mon ventre grouillotte d'envie. En un mot comme en cent, je bave devant le sachet posé sur la table. J'ouvre donc un placard. Pas le bon, évidemment. Dans le suivant, sur une étagère, des verres. Ça va faire l'affaire. J'en sors deux et verse le liquide qui a un arôme de vrai caoua. Le keuf me sourit franchement.

– Ça fait plaisir de vous voir aller mieux.

– Mieux ? Vous vous avancez un peu vite. Je suis vivante, mais si peu...

– Je peux m'asseoir, ou vous désirez que je file ?

– Ben... non, restez un peu. Merci pour tout cela. Vous voulez que je vous dise ? J'ai faim, oui, une faim de loup. Je ne sais pas comment je vais me débrouiller : je n'ai pas un sou vaillant. Le billet que le gars du greffe m'a remis à ma sortie a été avalé par ceci.

Je lui montre le papier à lettres, les enveloppes, et en particulier celle prête à être postée.

– Je vois. Vous avez écrit à des amis ?

– Pas des amis : une amie sur qui j'ai pu compter en détention. La seule, du reste...

– ... ?

– Ma codétenue, Jeanne.

– Elle a bien de la chance que vous vous préoccupiez d'elle tout de suite.

– C'est moi qui en ai eu beaucoup de croiser sa route. Sans elle, Dieu sait ce qu'il serait advenu de ma petite personne. J'aurais fini par craquer comme tellement d'autres avant moi.

– Je dois la remercier également, alors ?

– Pourquoi ? Je ne vous suis plus, là...

– Sans elle nous ne nous serions peut-être jamais rencontrés.

– ...

– Allons, ne faites pas cette frimousse. Vous avez fort bien senti que vous ne me laissez pas indifférent. Je suis honnête et ne veux rien forcer. Mais de grâce, ne m'interdisez pas tout espoir. Je suis... Bon, au premier regard, dès que je vous ai vue... franchement, je suis tombé raide dingue de cette femme qui se tenait devant moi au fond d'un bureau sinistre.

– Ne vous faites pas trop d'illusion. Les coups de foudre, on n'en voit que dans les films, et je ne suis pas tout à fait prête à faire à nouveau confiance à un homme.

— Tous ne sont pas d’horribles saligauds; vous en conviendrez un jour ou l’autre.

— Je vais avoir besoin de beaucoup de temps pour que je surmonte mes craintes.

— Je ne suis pas pressé; et puis... je ne renonce jamais.

Je dévore à pleines dents le croissant, avec le sentiment qu’il est trop petit pour me rassasier. Le type qui est proche de moi sirote son jus lentement. Je le soupçonne de faire durer le plaisir et de rester là plus que nécessaire. Curieusement, je m’habitue à sa présence. S’il s’incruste de la sorte, je me demande si je vais encore pouvoir le congédier. Pourquoi dans mon esprit un tel revirement de situation s’opère-t-il? Serais-je devenue une girouette qui ne fait plus que tourner dans le sens du vent? Zut et zut! Ça devient impossible à vivre, ces moments où je ne maîtrise plus rien. Lui me bouffe des yeux. Et puis, sa voix qui rentre dans mon crâne tel un boomerang, qu’est-ce qu’elle me raconte donc?

— Vous voulez la bonne nouvelle?

— Ah? Parce qu’il y a du bon? Votre visite n’était donc pas totalement désintéressée?

— Oh si, bien que j’avoue que vous revoir est toujours un plaisir. J’ai l’autorisation de votre juge de vous faire entrer chez vous.

— Chez moi...?

— Oui, dans la maison que vous occupiez avant, pour récupérer quelques effets vestimentaires personnels.

— D’accord. Oui, alors ça, c’est miraculeux! Quelle transformation de la part de cet... enfin, de ce type!

— Je vous concède qu’il n’est pas facile, mais je vous assure que c’est un excellent professionnel.

— Un bon juge? Surprenant, n’est-ce pas? Mes mois derrière les barreaux n’accréditent en rien votre thèse, je vous le dis.

— Bien sûr. Mais il progresse, et le dénouement est proche. Enfin, je ne suis pas autorisé à vous en dire davantage...

Un pincement au cœur, une sensation inédite, voici que je suis prise de vertiges. Oh, pas de ceux qui vont me faire tomber, non; de ceux qui font trembler intérieurement les êtres, identiques à ceux que procure l’amour. Suis-je en train de tomber en amour? Ce gars, mince, dans une tranche d’âge si similaire à la mienne, est-ce lui qui me remue les tripes de cette manière? Je ne veux rien analyser, pas non plus croire que ça m’arrive, là, tout à trac. Il faut vite qu’il quitte ma maison, qu’il fiche le camp. Oui... mais j’ai besoin de lui : il est mon passeport pour une existence toute neuve, qui commence par une garde-robe plus conséquente. Et là, il est bien le seul qui puisse m’aider pour fournir l’armoire de mon appartement si désolément vide.

Marc se lève pour prendre congé, non sans m’avoir demandé quand je serais disponible pour cette visite « de mon ancienne vie ». Je hausse les épaules. J’ai si peu de distractions que je suis tentée de lui dire « De suite! » Je me retiens à la

dernière seconde, pour ne pas avoir l'air affolée. Et je me redresse également pour l'accompagner vers la sortie. Est-ce l'effet du croissant et du café ? J'ai la subite impression que je manque d'air et que ma vue s'obscurcit. Et c'est une loque qui dégringole vers le parquet.

La perception de deux bras costauds qui me secourent, évitant que ma tête se fracasse sur le sol. Il est penché au-dessus de moi et je me sens plume, aérienne alors que je quitte la terre. Déposée délicatement sur le lit que je n'ai pas encore eu le temps de refaire. Le visage tendu qui me scrute, c'est bien celui d'un homme ? Mon Dieu ! Je ne sais plus trop où j'en suis, qui je suis non plus. Et cette bouche qui s'approche de la mienne, est-elle là pour me parler ou pour m'embrasser ? Je mélange tout, et dans ce qui me paraît un effort, mes bras se nouent autour de ce cou qui est là. Il se laisse aller... Qui de nous deux pose ses lèvres sur celles de l'autre ?

Je m'en fous royalement. Tout ce que je perçois, c'est bien la douceur et la chaleur de ce baiser. Une vraie pelle, comme celles de Pierre jadis, ou plus récentes d'un Éric dont le seul souvenir m'horrifie. Bon sang, que c'est agréable d'être ainsi embrassée ! Et je fonds dans les bras de ce grand flic au cœur d'artichaut. S'il est surpris par mon attitude cavalière, il n'en montre absolument rien. La réponse à mon palot est au-delà de toutes espérances. J'ai soudain un coup de chaleur qui m'embrase les sens. Et puisqu'il m'a soulevée tel un fêtu de paille, s'est-il aperçu de l'absence du principal sous-vêtement ? Inutile de me poser pareille question : la paluche qui s'infiltré entre mes deux cannes, je dois la repousser le plus énergiquement possible. Marc ne fait aucune difficulté ; il n'insiste pas. Il songe sans doute que je ne veux pas de lui, alors que mon ventre ne permet aucune intrusion en cette période délicate... Si certaines femmes adorent ou se moquent bien de leurs règles pour coucher, ce n'est pas mon cas. Est-il déçu ? Il n'en montre aucun signe et fait bonne figure. Alors je me reprends et lui susurre :

— Je ne peux pas... pas aujourd'hui... pas cette semaine.

A-t-il calculé ce que je viens de lui raconter ? C'est sans importance. Et je retrouve avec mes esprits juste assez de forces pour l'accompagner une seconde fois vers la sortie. Nouvelle embrassade pas chaste du tout, celle-là non plus. Et la solitude m'étreint avec un silence pesant. Difficile à analyser quand on ne le connaît pas... et je regrette presque de ne pas avoir laissé faire ce jeune gars. Vains regrets qui ne mènent à rien. Pour me rappeler qu'il est bien venu chez moi, sur la table, la bouteille thermos est plantée là tel un phare. Je la soupèse : elle contient toujours de ce si précieux nectar... Il me reste au moins ça de cet homme !

★

Nous avons fait la route entre ma demeure actuelle et l'ancienne sans nous adresser la parole. Marc est charmant, mais je suis ailleurs. Perdue dans mes rêves, espérant presque que Pierre va nous accueillir dans l'entrée. Je suis tout à fait consciente de l'impossibilité de la chose, mais allez savoir pourquoi, mon esprit se refuse à admettre une vérité cruelle.

Tout est en place ; aucun désordre dans les pièces autres que le salon. Là, il est hors de question que j'y mette les pieds : le jeune flic a été très clair sur le sujet. La porte est de toute façon condamnée par un ruban jaune frappé des mots « Interdit. Police. »

La chambre à coucher est tout à fait comme dans mes souvenirs. Juste un peu poussiéreuse. C'est là que je récupère quelques tenues, puis je visite la salle de bain attenante. Là, je ramasse de quoi me faire belle. Quelques boîtes de tampons Nana également. J'entasse l'ensemble dans une valise, et suivie par mon ange gardien toujours à mes trousses, direction la cuisine. C'est d'un pot au milieu de boîtes de farine et autres ingrédients culinaires que je sors de leur cachette environ deux cent cinquante euros, dissimulés là et prévus pour les menues dépenses du ménage. Personne n'y a touché. De quoi revivre une semaine ou deux, d'oublier quelque peu mes soucis d'argent.

C'est en quittant ce lieu où nous passions, Pierre et moi, le temps de nos repas pris ensemble que je vois sur le carrelage briller un objet dont je ne connais pas la provenance. Qu'est-ce que ce truc fiche là ? Marc a senti ou vu le mouvement de recul de mon corps, alors il réagit instinctivement en flic.

- Vous avez vu quelque chose de pas normal, Laurence ?
- Ben... ce machin-là sous la table ? Je ne sais pas d'où ça vient.
- Quoi ? Où avez-vous vu un objet ?
- Là. Vous voyez ce qui brille par terre ?
- Ah ? Ce n'est donc pas à vous ?
- Ben non, mais peut-être à l'un de vos enquêteurs qui l'aura perdu ?
- Ne touchez à rien ! Je vais le ramasser...

Il se baisse et enfile des gants. Ceux-là me rappellent étrangement ceux bleus des matrones. Mais bon, il ne va pas me fouiller. Là s'arrête la ressemblance. Et du bout des doigts, une sorte de chaînette remonte à la lumière plus vive du jour.

- Vous êtes certaine que ce bijou ne vous appartient pas ?
- Tout à fait ! De plus, je ne l'ai jamais vu auparavant. Qu'est-ce que c'est ?
- On dirait une chaîne, une gourmette... Il y a un prénom d'inscrit sur la plaque.
- ... !
- Bon, je vais emballer ce machin et voir avec ma hiérarchie. Nous saurons vite si c'est un de nos agents qui l'a perdu.

– J'ai tout ce qu'il me faut ; nous pouvons y aller s'y vous le souhaitez. Cette maison me file des frissons. C'est fou ! Je l'ai tant aimée, mais je la déteste cordialement désormais.

Je pose mes fesses sur le siège passager avant et nous déguerpissons. Marc est soucieux. Cette histoire de bracelet le perturbe ? Nous ne nous étions pas revus depuis les deux baisers échangés cinq jours plus tôt. Mes ennuis de femme se sont envolés, mais comme il ne tente pas de renouer le fil de ce dialogue interrompu, je ne bronche pas. Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, pourtant... Le trajet retour me semble trop rapide. Je lui propose de monter cinq minutes, mais j'essuie un

refus assez net ; pas question d'insister : il a ses raisons. J'imagine que mon « non » de l'autre jour y est pour beaucoup. J'empoigne donc la valise bourrée de ce que je viens de récupérer et j'ose une dernière question :

– Nous nous reverrons ?

– Il m'a semblé que vous n'en aviez pas envie. Mais...

– Certains moments dans la vie d'une femme ne sont pas propices pour des câlins.

– ... je ne vois pas trop où vous voulez en venir, Laurence...

– Disons alors que ceci sert quelques jours par mois, et que malheureusement, l'autre fois, vous êtes mal tombé.

J'ai sorti de mon sac la boîte de Nana et la lui passe devant les yeux ; il rougit pour de bon. Sa bouche s'ouvre comme s'il allait parler ou chercher de l'air. Dans ses yeux, une étincelle de détresse. Il vient de comprendre le motif de mon refus catégorique, et bredouille quelques mots qui me semblent d'excuses. Du coup, il hésite entre partir ou rester. Mais je tourne les talons, mon bagage à la main. J'ai là-dedans du linge propre, de quoi me changer, et même du maquillage. Il me tarde donc de prendre une douche, et puis de remplir enfin mon réfrigérateur. La période de disette est sur le point de prendre fin. C'est une bonne chose.

Emmitoufler mon corps dans un immense peignoir, depuis quand n'est-ce plus arrivé ? Ça remonte à si loin dans mes souvenirs que j'ai oublié combien c'est agréable. Une serviette sur les tifs, fakir sorti tout droit d'un moment de tendresse, je suis bien. Qu'il est doux de refaire surface dans un semblant de normalité ! Je traînasse ainsi en songeant au beau flic qui me remue les sangs plus que je ne le souhaite. Allongée sur le canapé de la pièce qui fait office de salon, mon esprit vagabonde. Et le meilleur pour oublier les maux, c'est bien de me donner un peu de plaisir. Pour ce faire, mes mains se mettent à l'œuvre presque à mon corps défendant.

Et bien sûr, électrisée de toute part, je m'envole dans un orgasme trop maîtrisé pour être totalement satisfaisant. Ou plus simplement, il manque à ce jeu de mains le piment pour qu'il ne soit pas autre chose que « vilain ». Qu'à cela ne tienne ! Je me sens plus détendue, et c'est avec une sorte de délectation que je me love dans des fringues bien qu'anciennes, mais si confortables... Et voici une Laurence toute neuve, prête à affronter les regards du vaste monde. En débutant par ceux des clients du supermarché voisin. Une vision toute différente, dès lors que je suis mieux dans ma peau, de ce qui m'entoure me redonne un courage certain. Ça grouille, ça sourit, ça va et ça vient, et je passe incognito dans la foule des anonymes qui arpentent les allées remplies de ce qui m'a le plus manqué.

La caissière et son bonjour – salut des plus dérisoires – suffit à me ravir. Mon retour, bras chargés, vers ce « chez-moi » que j'apprivoise se fait avec une sorte de frisson indéfinissable. Oui, ma renaissance est en marche, et plus rien ne peut altérer ce sentiment de bien-être qui se forge au fond de mon âme blessée. Une boîte de raviolis, festin de reine dès lors qu'elle se déguste sans barreaudage aux

fenêtres, me propulse au rang des gens heureux. La soirée s'annonce sympa. Pour la première fois depuis... que je suis sortie de... j'envisage plus sereinement l'avenir. Alors je couche sur le papier toutes ces impressions euphoriques pour une qui va devoir bientôt – du moins je l'espère – affronter un identique chemin. J'ose aussi terminer ma lettre-fleuve par « Bises à toi, ma chère Jeanne ».

Après-demain au plus tard, si la poste fait bien son boulot, dans un coin de ciel toujours gris, je veux croire que ce rectangle blanc rayé de noir va éclairer d'un zeste de lumière les yeux délavés de la prisonnière. Je peux donc me faufiler dans une couche fraîche, le cœur apaisé, pour une vraie nuit de sommeil sans cauchemars. Et ceci n'a pas de prix! Cependant, si je ne cauchemarde pas, Marc rôde derrière mes paupières closes alors que mes sens s'éteignent dans une glissade rapide vers le néant du sommeil.

Oui! Un Marc qui me dit des mots d'amour, un Marc qui me caresse, un Marc qui ouvre d'autres perspectives à mes envies. Pourquoi lui? Le saurai-je jamais? Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire? Je suis fleur bleue, passionnée sans raison. Demain... oui demain... Mon songe s'arrête là, et le silence m'entoure, bienveillant et réparateur.

Les premiers rayons d'un soleil montant dans un ciel moutonneux se glissent dans la chambre à coucher, où je sors lentement d'une hibernation malsaine. J'ai dormi nue, et ce sont les caresses de Ra qui lèchent ma peau, découverte sans doute par le drap chiffonné lors de mouvements nocturnes inconscients. « Boulot! » C'est le mot qui reste affiché là, au fond de ma caboche, dès que je suis redescendue de mon petit nuage.

Il me faut dégoter un job; cette évidence s'impose à moi. Oui, mais comment faire? De nouveau j'arpente les rues, rencontre des personnes d'une administration à « Pôle Emploi ». J'essuie une fois de plus les sacro-saints questionnaires de cette lourdeur administrative. Une question me fait sursauter : il me faut aborder ces mois de retrait de la société. Le réflexe de recul de la femme brune qui compulse sur une fiche ce que je lui raconte est si perceptible qu'en d'autres circonstances j'en rirais. Pense-t-elle qu'elle a mal compris?

– Quelles ont été vos activités durant ces derniers mois?

– J'étais en prison?

– Oui. Et qu'avez-vous fait comme travail?

– Je viens de vous répondre : j'étais dans le trou-du-cul du monde! Ça arrive aussi à des innocents de se retrouver confrontés à ce genre de problème.

– Oui, oui, bien entendu. Loin de moi l'idée de juger, mais pour mon dossier...

– Je sais : notre pays est le champion toutes catégories des « dossiers ». Je viens vous voir dans l'espoir de trouver un boulot... j'ai dans l'idée que je vais faire chou blanc.

– Vous êtes si nombreux, et il y a si peu de postes à pourvoir... Mais avec votre niveau d'études, je devrais vous trouver facilement un emploi.

– Ouais? La case « prison » est-elle un handicap?

— Vous me dites que vous étiez incarcérée pour rien ; ça devrait donc s'arranger. J'ai tout ce dont j'ai besoin, votre adresse, alors je vous tiens au courant. D'accord, Madame Morin ?

Je ne suis pas convaincue par cette brune, mais sait-on jamais ? Un miracle est possible. Stressée par cet entretien, j'erre dans les rues du centre-ville. Pas de but, rien de précis ; mes pas me guident au milieu de ces gens qui vaquent à leurs occupations sans se préoccuper des inconnus qu'ils croisent. Je suis dans le lot. Je pose un pied sur un passage pour piétons et me fais invectiver féroce­ment par un automobiliste parce que le bonhomme du feu est rouge. Voilà qui anime la fin de ma matinée : ça fleure bon la France, ce coup de gueule, et je souris de l'incident. Mes talons claquent sur le bitume des trottoirs, et perdue dans les relents de mon dialogue avec la conseillère de « Pôle Emploi » je ne vois pas cette voiture qui roule lentement, restant à ma hauteur.

Le son des klaxons est si fréquent, même dans ces rues, que je ne relève pas de suite que c'est à moi que s'adresse celui qui, dans sa voiture, fait des moulinets avec ses longs bras. Lorsque je m'en rends compte, je me demande bien ce que me veut cet olibrius. Je jette donc un regard vers la bagnole. Mince alors... Marc !

— Vous montez ?

— Hein ? Vous me poursuivez ou quoi ?

— Venez... montez, je vous emmène déjeuner.

— ... ?

Derrière son automobile, une file d'attente se crée déjà. Pourquoi est-ce que je fais ce qu'il me demande ? Je suis sur le cuir du siège, près de lui, et c'est ensemble que nous reprenons la circulation.

— Bonjour, Marc.

— Eh bien ! Si je m'attendais à vous voir en ville à cette heure-ci ! Vous alliez déjeuner dans un restaurant ?

— Non, je suis allée m'inscrire pour du travail. Et je me balade sans trop savoir où je vais.

— Donc vous êtes libre ! Je vous emmène dans un petit boui-boui sympa. Pas un restaurant de grand luxe ; avec mon salaire, je n'en ai pas les moyens... juste chez un pote où j'ai mes habitudes. Ça vous va ?

— Mes finances ne sont pas très reluisantes non plus ; je ne sais pas trop si je peux...

— Vous êtes mon invitée ; ne cherchez pas à vous échapper.

Il lance cette phrase avec un petit rire de gorge qui s'éteint soudain lorsqu'il percute que c'est déplacé dans ma situation. Je le rassure :

— Ne vous inquiétez pas, je sais aussi plaisanter. Me faire entretenir par la maison Poulaga n'est pas dans mes habitudes... mais un poulet-frites ne se refuse pas.

— Je suis lourd, c'est mon gros défaut. Je suis content que vous acceptiez mon invitation.

— J'ai surtout une grosse faim, et vous m'avez mis l'eau à la bouche.

— ...

Le cadre n'a rien de moche. Je m'y plais de suite. Un truc qu'à Lyon les gens appelleraient « bouchon », un de ces petits endroits où l'on mange sans chichis, mais où la nourriture est de qualité. Juste la gamme au-dessus de la brasserie. Et puisque j'ai avancé un poulet-frites, Marc se fait une joie d'en commander deux. Ici, pas question de déjeuner avec le flic : c'est plus l'homme qui m'intéresse. Lui semble aussi heureux de me voir littéralement dévorer ce que contient mon assiette. Les effluves me parviennent de toute part, et mes papilles s'affolent. De plus, un petit vin rosé qui se marie sublimement avec notre repas : que faut-il de plus pour que je sois conquise ? J'avoue que je l'étais peut-être bien avant cela.

Lui est affable, rieur, taquin parfois, et plein d'un humour qui s'accorde avec les lieux, et j'en prends plein les oreilles, le nez et la vue. Notre mangeaille entre amis est positive en ce sens où, sans trop nous en apercevoir, nous abandonnons le « vous » protocolaire, pour un « tu » qui ouvre les portes d'une amitié en gestation. Pas certaine non plus que celle-ci soit satisfaisante sur du long terme, pour lui et moi.

Mais les bonnes choses ont toujours une fin qui arrive trop rapidement à notre goût, et c'est sur la promesse de nous revoir le plus vite possible que je suis déposée devant mon appartement par un Marc souriant.

★

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le lendemain de mon passage auprès de la conseillère en charge de mon dossier « emploi », je reçois un coup de téléphone : une place vient de se libérer dans un bureau d'une société d'assurances, et apparemment ce serait dans mes cordes. Je dois donc, si je suis intéressée, me présenter à l'adresse que cette Virginie, employée à « Pôle Emploi » m'a dénichée. Pas besoin de dire que je suis dans mes petits souliers en me rendant en taxi chez cet employeur providentiel. En fait, la gérante du cabinet est une femme. La cinquantaine sûrement, blonde platinée et plutôt bien gaulée. Nous dialoguons une petite heure de mon parcours professionnel puis vient le moment douloureux où je dois aborder le sujet du meurtre de mon mari.

Louise Ravia, directrice de l'agence qui me fait face, hausse les épaules en écoutant ma version des choses, puis je lui résume les mois où la société m'a mise à son ban. Elle écoute attentivement, et pour finir elle a cette réaction qui me sidère :

— De toute façon, si vous l'aviez tué, la justice ne vous aurait pas relâchée au bout de cinq mois. Alors, pour moi il s'agit simplement d'une parenthèse, une expérience douloureuse dans une vie. Ça n'exclut en rien que c'est sur vos compétences professionnelles que vous serez jugée ici. Pas sur des racontars ou des bruits de couloir.

— Merci.

- Vous pouvez prendre possession du poste rapidement ?
- Je suis libre comme l'air... sans mauvais jeu de mots.
- Demain matin, neuf heures ici : ça vous va ?
- Mon Dieu, c'est le ciel qui vous envoie ?
- Non ; une coïncidence heureuse, sans plus. Je vous fais faire le tour des bureaux.
- Oui...

C'est rapide. L'agence n'est pas non plus un monstre où les gens sont si nombreux qu'ils ne puissent se connaître. Je partagerai donc mon bureau avec une autre fille, Pénélope. Celle-ci est à son ordinateur lorsque nous la saluons. Elle a un large sourire en voyant débouler la nouvelle que je vais devenir. Une charge de boulot en moins pour elle, sans doute ! Et ma foi, comment ne pas être joyeuse de reprendre une vraie place dans le monde du travail ? Tout va bien. Je rentre donc chez moi avec le soulagement de me sortir de l'impasse dans laquelle je me trouve. Pour fêter cela, j'ai juste deux petites choses à régler.

La première, j'écris de nouveau à Jeanne. Elle mérite d'être la première au courant de ce qui m'arrive. Et ensuite je prends attache avec Marc pour voir s'il veut bien dîner en ma compagnie. Il est surpris de mon appel. Dès que je lui indique le motif de mon coup de fil, il s'empresse de dire oui. Il ne me reste donc plus qu'à récupérer mes talents de cuisinière. Je veux l'éblouir si possible avec deux assiettes à la mesure de l'évènement. Je me surprends à penser à un après dîner possible... mon corps en palpète de partout ! Je me fais violence pour ne pas laisser mes pattes errer trop sur mon anatomie, tant le besoin de revivre aussi dans ce domaine est immense.

Vingt heures ! La sonnette – je m'y suis habituée – ne me fait plus sursauter. Derrière un énorme bouquet de fleurs, le visage hilare de Marc. Et dans sa deuxième main, il cache aussi une bouteille de vin. Du blanc d'Alsace ! Avec ce Gewurztraminer, il se cache tant de souvenirs... ceux des émois des amours débutantes que nous avons connues, Pierre et moi. Un coup au cœur de revivre une fraction de seconde ce genre de flash-back ! Le gaillard qui entre résolument chez moi n'a rien perçu de ce trouble passager. Tant mieux, je n'ai aucune envie de pleurnicher ce soir. Nous sommes dans ma cuisine ; où trouver un vase pour sa gerbe ? Pour le vin, il y a sûrement un peu de place dans le frigo.

- Merci... tes fleurs sont... superbes.
- À ton image, ma belle : tu illumines tout ce soir, toi aussi.
- Oh, une petite robe simple, un chemisier potable, un trait de maquillage, et ça te rajeunit une femme...
- Ne sois pas aussi modeste : je te garantis que bien des types seraient heureux de dîner ici en ta compagnie ce soir. Tu en es consciente ?
- Mais non, ne raconte pas n'importe quoi...
- Tu sais bien que j'ai raison : tu es... enfin, comment te dire ça, tu es, oui, désirable. C'est bien le bon terme : tu donnes envie.

— Tu es là pour une dînette ou pour me draguer ?

— Et si les deux étaient possibles ou dans mes plans, ça te dérangerait vraiment ?

Pourquoi répondre à cette question ? De toute façon, je suppose que s'il est venu, c'est bien qu'au fond il a déjà une sorte de réponse. Je vire et tourne ; pas de vase à l'horizon de mon « chez-moi », alors je remplis d'eau un bac de l'évier et j'y plonge les demoiselles colorées. Lui m'a suivi, entre la table et la fenêtre sous laquelle se tient le plan de travail de la cuisine. Sentant sa présence dans mon dos, j'évite de me retourner brusquement. Est-ce bien son souffle qui court sur ma nuque ? Pas le temps d'être perplexe plus longtemps ; deux mains ensèrent mes hanches alors que je me redresse. Je reste immobile, et c'est tout son corps qui se presse contre le mien.

Je sais où il veut en venir, et mon cœur bat plus fort dans ma poitrine. La bouche qui sans vergogne se plaque à la base de mon oreille gauche y apporte une chaleur inusitée, et surtout me transmet un trouble prodigieux. Je me défais de l'étau qui me retient à contresens de lui ; pas pour fuir son étreinte, mais plutôt pour rendre mon côté « face » plus accessible. Il l'a senti, et cette fois ce sont bien nos deux bouches qui se rejoignent avec une certaine fougue. Je me liquéfie au sens littéral du terme. Comment refuser cette pelle qui déclenche partout en moi une avalanche de sensations dont je ne peux mesurer l'ampleur ?

Et c'est une suite ininterrompue de baisers qui font monter nos températures, qui me crispent aussi les nerfs. Et il est tendu : ça se sent surtout sous la ceinture ! Plaquée contre le rebord du plan de travail, à hauteur de mon bassin, ce qui se frotte à mon bas-ventre, je sais bien de quoi il s'agit... Il bande, et l'effet de cette trique que je devine à son contact ne fait que renforcer mon trouble. Ça décuple mes instincts de femelle en chaleur. Depuis si longtemps que je n'ai pas été caressée, cajolée, aimée tout bêtement... La pensée de ce qui se trame là devient obsédante.

Et « la petite robe simple » fait les frais de l'invasion du mâle. Il ne se contente plus de me rouler des gamelles : il avance résolument vers cette cible qu'il a ratée il n'y a pas si longtemps. Mon corps parfumé cède sous la pression de ce type en pleine forme, mais je ne demeure pas passive pour autant. Je m'accroche à son cou, gardant ainsi sa bouche au contact de mes lèvres. Ma langue aussi fouille, se noue d'amitié avec celle de Marc. Je suis bouillante de partout, et les doigts qui frisent d'un peu près ma culotte n'arrangent pas mon état. De surcroît, rien que l'idée qu'il sache que je suis trempée par-là renforce mes sécrétions intimes.

Les mots sont inutiles puisque les actes se font naturellement, et déjà il investit la place sans que je n'y trouve quoi que ce soit à redire. Je le maintiens le plus longtemps possible dans un bouche-à-bouche gourmand. C'est de la folie, cette barre qui me scie le ventre ! Et nous nous empêtrons dans nos vêtements sans oser encore nous en dépouiller ; seul l'ourlet de ma robe est soulevé pour faciliter l'avancée de son avant-bras. La position ne doit pas être très favorable puisqu'il est de quelques centimètres plus grand que moi. Il ploie son corps, gardant sa patte

dans ma culotte, et je l'empêche de repousser en arrière sa tête en ventousant ses lippes.

La lutte n'est que de courte durée. Je cède sous l'envie qui me fait grimper le cœur dans les tours. Quand me soulève-t-il pour me coller les fesses sur le plan de travail ? Je ne cherche pas à résister. Et cette bouche qui quitte la mienne, c'est bien pour en retrouver une autre tout aussi prête à la recevoir. Le triangle de chiffon qui me couvre l'entrejambe glisse, tiré vers le bas par des mains impatientes, mais si divinement chaudes. Aucune velléité à repousser les avances de Marc. Cette fois, il est dans le vif du sujet. Comment mes deux jambes passent-elles par-dessus ses épaules ? Aucune idée, mais c'est avec les paupières closes que je suis léchouillée.

Pas de refus non plus de cette vague que je sens déferler au tréfonds de moi. Ce sont mes doigts qui s'accrochent spontanément à la tignasse brune qui fourrage dans ce lieu inutilisé depuis « la nuit Éric ». J'en oublie le temps et... mon soufflé dans le four, pour un autre repas, bien plus intime. Dans mon brouillard le four sonne, mais je suis occupée d'une si agréable manière que je n'ai pas l'intention de tout stopper pour arrêter la cuisson. C'est donc assez crûment que sur le plan de travail, auprès de l'évier, je redeviens une femme. C'est fort, violent, mais si bon ! Alors je crie, je hurle sans doute, et surtout je laboure tout ce que mes ongles peuvent approcher.

Marc se révèle être un amant patient ; il remet le couvert dès qu'une remise en forme le permet. Mais cette fois c'est sur ma couche que nous apprécions ces câlins mutuels qui entretiennent une certaine chaleur entre nous. Et j'ose ces caresses qui donnent sinon des ailes aux messieurs, du moins l'envie de revivre pleinement une possession que je bénis. En bon ouvrier, il remet son outillage en œuvre, me gardant au chaud par de tendres voyages linguaux que j'apprécie. Un dialogue seulement gestuel, une approche purement sensuelle de nos désirs confondus. Et... le final est à la hauteur de toutes mes espérances !

Ce qui fait que nous ne dînons pas, mais que le dessert est servi avant le repas. Dans le grand lit, ni lui ni moi ne bougeons plus. Une accalmie due à cette course effrénée vers un plaisir qu'il a si bien su m'offrir. Je suis repue de ses caresses, alanguie par cette envolée de plusieurs orgasmes successifs. Et nous restons là, avec seulement nos deux flancs collés l'un à l'autre, nos doigts entrelacés. Ça dure très longtemps, et je suis la première à briser le silence par le son de ma voix :

— Pff ! Avec tout cela, nous n'avons pas pris le temps de manger ni de boire un verre. Tu as soif ?

— Ben... je me demandais quand tu allais me le proposer.

— Ton blanc d'Alsace doit être frais, non ?

— Oui... et n'oublie pas que le four a gémi depuis un sacré bout de temps !

— Oh zut ! C'est vrai... Merde ! ...euh, pardon ! Mon soufflé...

Mue par l'idée que tout va être cramé, je bondis hors du pieu et file directement à la cuisine. Fort heureusement, le thermostat était réglé sur un temps de cuisson

idéal. Le soufflé est toujours à sa place et... miracle, il est gonflé, doré, en un mot comme en mille, appétissant!

— Marc! Marc!

Je crie suffisamment fort pour qu'il me suppose en danger; sans doute, puisqu'il rapplique en courant. J'ai un vrai fou rire en voyant ballotter sa zigounette. Il saisit instantanément le ridicule de la situation. Ses deux paluches en conques viennent recouvrir les « deux orphelines et la petite chose ».

— Le soufflé me semble encore comestible. Tu as faim ?

— Mince alors! J'ai eu peur : j'ai cru qu'il était arrivé une catastrophe. Tu m'as filé un coup de chaud...

— Ah bon ? Ben... tu ne vas pas rester avec tes pattes sur ton machin tout le reste de la soirée. Lavons-nous les mimines, et hop! À table!

Ça dégouline de bons sentiments; ça coule de source, et nos fourchettes se croisent pour atteindre le gosier qui nous fait face. Chacun y va de sa petite becquée, gestes éminemment amoureux qui me donnent l'impression d'un renouveau. Le sexe creuse l'estomac? Je mange avec un appétit sans égal depuis bien longtemps. Il apprécie, mais est-il sincère ou seulement sous le coup de cette tendresse qui confère à notre première fois un goût de « retournes-y »? La compote de fraises est une occasion unique pour Marc de reprendre un duel amoureux que je ne rejette nullement. Lorsqu'il se lève, me reprend la main et m'entraîne vers la chambre, il n'omet pas de saisir aussi sa coupe de fruits rouges.

Il m'installe à son idée, totalement allongée, et à l'aide d'une cuillère remplie de pulpe rougie et sucrée il m'enduit la poitrine de cette mixture. Deux traînées qui partent de chacun de mes seins pour rejoindre mon ombilic, là où il dépose un monticule coloré, lequel dépasse du cratère du nombril. Une autre ligne pour se perdre dans ma toison pubienne, et enfin il tartine – oui, je ne connais pas d'autre vocable pour l'expliquer – il tartine mon sexe de dessert. Débute là un très très long périple de sa langue. Une façon originale de me redonner envie en dégustant ma breuillotte de fraises. Je ne suis plus, inutile de le dire, qu'un immense soupir. C'est... inimaginable, le nombre de frissons qui parcourent mon corps tout entier. Je n'aime pas : c'est bien au-delà de ce simple sentiment.

Il a tout bien léché, avalé, mais il en reste un fond dans sa coupe. Je comprends enfin à quoi ce reliquat était destiné, depuis le début de son opération « léchage »; il ne prend pas la cuillère cette fois, mais c'est bien sa queue qui est directement introduite dans la coupelle. Je sais! Je sens exactement ce qu'il veut faire, et... j'en suis presque fan. Le pinceau est d'un rouge qui m'en rappelle un autre; couleur d'un refus précédent. Qu'à cela ne tienne! Je vois l'épine recouverte de coulis s'approcher de mes lèvres. Il me retient les bras, m'interdisant de l'empoigner, et nous rions de cette aventure. La bouche en cul de poule, deux lèvres entrouvertes, je ferme les volets.

C'est sucré, c'est chaud, ça sent la fraise et la crème; c'est une autre délicate manière d'apprécier la compote... et j'adore. À tel point que je me gorge de ce

sucre d'orge nouvelle formule, que je relâche assidûment toutes les traces de ce nectar proposé de si élégante façon. Il n'y a pas de dessin à faire pour deviner la fin de cet épisode : missionnaires nous devenons pour une posture des plus banales, mais efficace. Je strie encore et encore de mes ongles ce dos qui flotte à quelques centimètres de ma poitrine, qui s'y vautre parfois. Et je le cramponne pour ressentir ce moment si précieux, celui où l'homme se libère.

À partir de cet instant, mes souvenirs s'estompent. Je sombre dans un néant réparateur, et je présume que mon complice fait de même. Combien dure cet engourdissement total? Aucune idée, mais lorsque je reviens à moi, le corps chaud de mon amant est lové contre moi. Je me sens bien, presque heureuse. Et machinalement mes doigts qui sont posés sur sa cuisse font une remontée vers ce mollusque qui dort, comme son propriétaire. Une caresse intime pour un remerciement sincère. Ce truc si humble en cet instant s'est avéré royal au moment décisif, et je lui en sais gré. Le contact de ma main sur le loir a-t-il raison de son calme? La tête se redresse sans que j'exerce trop mes attouchements.

Au son de sa respiration qui s'accélère, je sais que mon bel étalon ne roupille plus; je le vérifie de suite :

– Tu dors encore, Marc?

– Non. Tu peux continuer, j'aime vraiment...

– J'ai encore besoin de... te sentir en moi. Oui, c'est bon de se sentir si vivante.

– ...? Alors viens... viens, ma belle.

Je me tourne pourtant le visage vers le mur. Devinant ce que je veux, il se love contre mon dos, frottant son bas-ventre contre mes fesses. Sans à-coups, avec juste un peu de patience, il parvient sans l'aide de ses pattes à faire venir en moi son sexe. Et j'avoue que j'adore cette position où il me tient par les reins alors qu'il va et vient en moi. Je suis surprise par le bruit que fait notre coït, puis il me revient à l'esprit qu'il s'est répandu là avant de dormir. Ça coulisse merveilleusement, et je perçois toutes les vibrations de sa queue qui écarte les parois de ma chatte parfaitement lubrifiée. Un vrai bonheur qui m'entraîne dans un orgasme plus feutré, mais tellement tendre. Ces gémissements que mes oreilles captent, ce sont les miens?

Les heures heureuses

Ça va dans mon emploi tout neuf. Pénélope – ma collègue – est sympathique, et lorsqu’il m’arrive d’avoir besoin d’un coup de main, elle est là. Elle gère et en même temps me montre les trucs et les ficelles du boulot. Nous nous accordons bien au bureau. Je suis aux anges. Quant à ma patronne, nous ne la voyons que rarement : elle est toujours en vadrouille, et ses rares passages à l’agence sont toujours pour récupérer un papier, un dossier. Tout va bien, donc, côté professionnel, et je coule avec Marc des jours plutôt heureux. Chacun chez soi pour l’instant, puisque déontologiquement il ne devrait pas « fricoter » avec une personne mise en examen. Je dois souligner que les soirées que nous partageons sont... torrides.

Je quitte mon job à seize heures du lundi au vendredi, ce qui me laisse les fins de semaine libres alors que mon flic de petit copain n’a pas forcément des horaires aussi sculptés, aussi figés. Mais je me fais un vrai plaisir, ce dimanche à midi, d’avoir à ma table Marc, mais également celle avec qui je travaille. Je tiens par cette invitation à la remercier de son aide précieuse, et comme elle vit en couple, eh bien son compagnon est de la charrette. Plus on est de fous... le proverbe est connu. Donc je mitonne depuis le milieu de la matinée un repas digne de ce nom. Ça embaume la nourriture dans la cuisine, et je suis assez fière de ce que j’ai préparé. Il est midi moins le quart quand Marc arrive. Toujours frais, bien sapé, il précède de peu mes deux autres invités.

De suite le courant semble bien passer entre les deux mecs ; Maxence, c’est le prénom du pote ou ami de ma collègue. Ils sont tous les deux sur le canapé alors que Marc sert un apéro à tout le monde, un bon crémant auquel il adjoint une crème de framboise. Et la bonne blague du jour vient de la bouche de Pénélope, qui en rit d’avance en demandant à Marc et Max – mais également à moi aussi – si nous savons ce qu’est une bouteille de crémant vide. Bien entendu, nous donnons notre langue au chat et... en éclatant de rire, elle nous jette tout de go :

– Ben, c’est de l’ex-crémant !

– C’est malin, Pénélope...

Son Max la reprend alors que Marc et moi rigolons de son bon mot.

– Pff ! Max, un peu d’humour ne peut pas faire de mal. Mon Dieu, j’espère que ton Marc sait un peu rire de temps en temps, Laurence.

Sentant que ça peut mal tourner, j'invite ma consœur à venir à la cuisine pour dresser la table. Elle me suit avec une moue dubitative.

— Je ne sais pas ce qu'il a depuis quelque temps ; il devient invivable. Tu as de la chance : Marc et toi avez l'air de bien vous entendre. Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

— Nous sortons ensemble, mais nous vivons chacun dans notre appartement. Tu vois, ça évite des désagréments.

— Et tu n'as pas peur qu'il aille voir ailleurs ? Moi, je ne vivrais pas si...

— Bof ! Tu sais, il est très pris par son boulot, et puis... si ça doit arriver, on ne peut pas vraiment l'empêcher. Alors...

— Tu es si sûre de toi. Il fait quel boulot, ton Marc ?

— Il est policier.

— Flic ? Non... tu sors avec un flic ?

— Qu'est-ce qui te paraît si étrange dans cela ?

— Ben... je ne sais pas... j'ai lu dans un journal ce qui t'est arrivé, et...

— Je n'ai pas envie de parler de ça ; pas aujourd'hui en tout cas. D'accord ?

— Je respecte... Bien sûr, suis-je bête ! C'est idiot comme réflexion.

— Alors n'en parlons plus, Pénélope. Je tiens à te remercier de ton aide au bureau.

— Tu es douée, et dans quelques semaines tu navigueras toute seule dans l'ordinateur et les dossiers. C'est juste une mise en route.

Je la sens gênée par sa bourde. Mais il est aussi temps de demander à mon monde de passer à la mangeaille. Les deux hommes ont rapidement les pieds sous la table et semblent copains comme cochons. Tant mieux ! Mais ma collègue, elle, ne se remet pas tout à fait de savoir où travaille Marc. Du coup elle est tendue, mal à l'aise, et son attitude n'échappe pas à l'œil exercé de mon ami. Je fais comme si de rien n'était, et notre déjeuner est un moment très agréable ; de l'entrée au dessert, tous apprécient vivement. Mais Pénélope est pressée de rentrer chez elle à l'issue de notre repas. Bon, je ne vais pas me mettre martel en tête ; je peux comprendre sa réaction. Savoir que la femme qui l'a invitée à sa table a fait quelques mois de placard, et apprendre du coup qu'elle couche avec un keuf peut être déstabilisant. Donc pas question de me formaliser de ce départ que j'ai senti précipité. Marc, lui, est plus incisif et tient à savoir ce qui a mis cette nana dans un tel état. Je n'en sais fichtre rien, et ce n'est pas vraiment mon problème. Il m'aide donc à desservir, à faire aussi la vaisselle, et puis... la suite est plutôt chaude et intime. De quoi nous redonner un équilibre un peu perdu par l'attitude de la copine de Maxence.

Après notre partie prolongée de bête à deux dos, de quoi nous vider la tête, nous flânonons un peu dans ma couche. Il est heureux également, alors tout est bien dans un monde rêvé. J'adore les moments de paix et de silence après l'amour, et il a très vite su que j'en avais vraiment besoin ; il est donc très respectueux de ceux-là. Mais dès que j'ouvre la bouche, il me pose une question que je ne pige pas :

- Connais-tu une fille, une femme prénommée Christine ou Christiane ?
- Non. Je devrais ? Pourquoi cette demande ?
- Non, non, pour rien. Une idée qui vient de me traverser l'esprit.
- Ah bon ? C'est tout ?
- Oui... enfin, non. Tu veux savoir ?
- Oui.
- J'ai encore et toujours envie de toi ; viens, ma puce !
- ...

Nous voici de nouveau lancés dans une étreinte qui me donne très, très chaud. Comment fait-il pour être toujours aussi flambant ? Je ne crache pas sur un second round, alors j'y prends un infini plaisir, bien que souvent le feu du premier « ramonage » ne soit pas souvent égalé. Là, c'est donc le cas, sans que ce soit vraiment déplaisant. Relaxés et détendus, nous nous endormons ensemble.

Au petit matin, il file vers son commissariat, et moi je me prépare à me rendre au bureau. Peut-être aurai-je le fin mot de l'histoire du départ rapide de mes invités dominicains. Ça ne me gêne pas vraiment, mais autant que les choses soient claires ; si j'ai fait ou dit un truc qu'elle n'a pas encaissé, autant que je sache de quoi il retourne.

Pénélope est arrivée avant moi, et elle lève à peine le museau de son écran lors de mon arrivée. Je vais au-devant d'elle pour lui faire le bisou de « bonjour », un rituel confraternel qui s'est instauré presque immédiatement, dès le premier jour, et qui me convient. Elle devient rouge comme une pivoine.

– Bonjour, Pénélope. J'ai fait ou dit une monstruosité pour que vous filiez aussi vite, hier ?

– Non, non, je t'assure. Mais bon... Maxence a déjà eu quelques soucis avec la police, et... côtoyé ton ami.

– Apparemment, ils n'avaient pas l'air d'être ennemis ou de se détester autant que tu veux bien le croire.

– Oui, c'est vrai ; je vois tout en noir depuis un moment. J'ai parfois aussi peur qu'il replonge dans ses conneries. Et le mot prison, dans mon esprit, c'est quelque chose de terrible.

– Ben... ce n'est pas une maladie qui se refile ou se transmet. Et puis, tu sais, je n'ai rien à voir dans ce dont on m'a accusée. Ça arrive peut-être plus qu'on ne le pense, ce genre de catastrophe. C'est pas rose, là-bas ; je peux te l'assurer.

– Un jour... peut-être que...

– Que quoi, ma belle ? Tu as quelque chose à me dire ou demander ?

– Un jour, tu pourrais peut-être lui raconter comment ça se passe dans une cellule, pour lui faire passer le goût de prendre des risques. Lui foutre la trouille de s'y voir enfermé.

– Et c'est quoi, le genre de « problèmes » qu'il a, ton ami ?

– Oh... il se fait un peu de fric en vendant des saloperies...

– De la drogue, tu veux dire ? T'es sérieuse, là ? Il en prend ?

— Non. Plus depuis que nous sommes ensemble. Enfin, je veux l'espérer et le croire, surtout. C'est possible, tu penses ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui est possible ou pas, Pénélope ?

— De lui toucher deux mots sur la vie en taule.

— Ah ! Ce ne sont pas que de bons souvenirs pour moi, tu sais. Enfin, si tu y tiens...

— On en parle donc ? Un jour ou ton ami flic ne sera pas là ?

— Marc te fait si peur que ça ? Tu sais, il m'a aidée à m'en sortir. Après quelques mois passés dans cette boîte... plus rien n'est comme avant. Et ça ne le sera plus jamais.

— D'accord, alors ?

— Pour lui en toucher quelques mots ? Oui, bien entendu, si ça peut arranger tes affaires... Bon on bosse un peu. Il y a beaucoup de messages ce matin ?

— Un ou deux. Je suis sur le cas Miller, un type qui en reculant a démoli le muret de son voisin. Pff... Il y en a, je te jure ! Il avait peut-être bu un coup... Enfin, celui-là est à jour de ses mensualités. Le dossier que je t'ai laissé va te donner plus de fil à retordre : il s'agit d'un contentieux avec le client. Une lettre de relance, quoi.

— D'accord. Il y a des lettres-types pour ce genre de problème ?

— Oui... Dis donc, tu deviens bonne, Laurence !

— Oui ?

— Merci pour ton déjeuner, et puis pour notre discussion, là, ce matin.

— ...

Je lui souris. Elle fait de même, et nous voici le nez plongé dans notre travail. Je repense sans rien dire à ces camées de la taule... et à ma vieille amie Jeanne. Nos échanges épistolaires sont toujours d'actualité. Dans ses courriers, je la sens très déprimée ; si je n'étais pas en provisoire, je ferais une demande de permis de visite. Mais avec cette foutue justice, pas moyen de retourner dans cette maison puisqu'aux yeux de la loi, je ne suis pas encore blanchie. Je songe donc que puisque j'ai un vrai boulot, je vais pouvoir lui envoyer un peu de thune ; au moins aura-t-elle un peu de douceur dans son univers sombre. Aussi con que ça puisse paraître, elle me manque pour de bon.

À l'heure du déjeuner, ma collègue s'éclipse pour aller rejoindre son loustic. Moi, je devais retrouver Marc à notre petit restaurant, mais un SMS m'a appris dans la matinée qu'il ne peut pas se dégager d'une affaire en cours. Il ne me parle jamais de boulot, et je ne lui rapporte pas non plus les informations que je glane parfois au bureau. Chacun son petit jardin secret. Il pleut, et pour aller sur un banc du parc avaler un sandwich, c'est foutu. Alors je ferme la porte du bureau et casse la croûte gentiment. C'est tristounet de déjeuner à la va-vite, sur le pouce, toute seule. Dès ma dernière bouchée avalée, une envie pressante m'oblige à me rendre aux toilettes.

De cet endroit, il me semble percevoir un drôle de bruit. Quelqu'un est entré dans l'agence ? Mais la porte principale est pourtant fermée à clé... alors ce ne

peut être que ma collègue, ou ma patronne. Précautionneusement, je sors du petit coin ; les voix qui me parviennent, étouffées, arrivent du bureau de Louise Ravia. Ma boss est donc dans la place ? Mince ! Ce n'est pas trop autorisé de manger sur son lieu de travail. Mais les sons qui montent de la pièce ne semblent pas être très... normaux. La porte est entrouverte, et ce sont plus des gloussements que des paroles que je perçois. Mince alors... Oui, il y a un type avec elle. Je ne le vois que de dos ; il est en costard.

Et ce qu'ils trafiquent tous les deux ne souffre d'aucun doute : le pantalon du mec est tombé sur ses chevilles, quant à madame Ravia – pour le peu que je vois d'elle – je trouve la situation, comment dire ? embarrassante pour moi. Louise est debout, appuyée à son bureau, et les contours de sa jupe (ou robe, difficile à dire) laissent voir des plages de chair pâle. Ses cuisses sont largement écartées, et d'après les mouvements du bonhomme derrière elle, à en juger par leurs larges amplitudes, il ne fait pas que de la figuration. Ces deux-là, se croyant seuls au monde, s'envoient donc en l'air sans aucune précaution. Mais c'est vrai aussi qu'à cette heure du déjeuner, la boîte est ordinairement vide.

Si je n'ai qu'une image partielle du tableau, j'ai cette fois le son. Et c'est cocasse : elle lui hurle des mots à écorcher de chastes oreilles ; elle réclame, guide, mène la barque de ces amours bestiales. Apparemment, le mec se laisse aller au rythme que ma patronne lui impose. Si elle est possédée, c'est pourtant bien elle qui commande. Et je suis là comme une idiote à suivre à quelques pas des ébats qui ne me concernent pas vraiment. Bon, je dois me replier. Mais où me cacher ? J'ai bien peur qu'elle ne fonce aux toilettes après leurs grandes manœuvres, et si je vais dans le bureau où je travaille, ils risquent de me découvrir en sortant.

Reste le local des archives, unique refuge où me planquer en attendant que le rodéo de Louise et de son galant prenne fin. Qu'ils filent aussi. Sans blague, ce gars est une véritable bête : leur accouplement dure encore et encore. J'ouïs les cris, les gémissements de la mère Ravia, et le temps de la pause s'amenuise de plus en plus. Une chance que mon casse-croûte soit entièrement dévoré, parce que je ne sais pas quand j'aurais pu le manger. Et ce n'est que quelques minutes avant la reprise de nos postes que les deux-là, vêtements remis correctement, sortent sans se donner la main. Je peux donc revenir à mon ordinateur avec des palpitations dans la poitrine.

Ce que j'ai vu, entendu et surpris, je ne peux pas dire que ça m'a laissée indifférente, non ! Je dois donc calmer ce cœur qui s'affole dans sa cage. Respiration contrôlée, j'essaie de penser à un truc désagréable ; les fouilles des matrones font office de défouloir, voilà. Pénélope qui revient me voit donc sagement assise à tapoter sur mon clavier. Elle a l'air elle aussi joyeuse.

– Eh bien, Laurence, tu fais du zèle ? On ne sera pas plus payées pour autant. Comment tu fais pour ne pas être mouillée alors qu'il pleut comme vache qui pisse, dehors ?

– Oh, Marc était pressé et il m'a déposée devant la porte.

— Ouais... Méfie-toi en revenant ici à l'improviste : Louise aussi repasse parfois par son bureau. Je ne sais pas trop ce qu'elle y fabrique, mais ça lui arrive de temps en temps.

Je regarde ma collègue; pas question de lui rapporter ce que notre patronne « fabrique », comme elle le dit si bien. Chacun fait ce qu'il veut de son derrière; ça vaut aussi pour madame Ravia. Notre journée de travail s'achève sans que je revoie ma boss. Vers quinze heures, c'est Pénélope à son poste qui reçoit un appel téléphonique. Visiblement, c'est personnel, aussi elle s'éclipse pour répondre à son correspondant. À son retour elle hésite, puis s'approche de moi. Je sens qu'elle veut engager la conversation.

— Ça tient toujours ce dont nous avons parlé ce matin ?

— ... ?

— Oui, parler de ce qu'est la prison avec Maxence...

— Je n'ai qu'une parole.

— Ce soir, ça t'irait ?

— Ben... mais le lundi, tu ne vas pas à tes cours de danse ?

— Si... mais je ne tiens pas à écouter ça. Et ce serait juste parfait. Il passe nous prendre tout à l'heure, on boit un coup à la maison, je me prépare pour mon cours, et vous en profitez pour... discuter de prison tous les deux.

— Mais... tu crois que...

— Oh! Tu as peur de lui? Ne crains rien, il n'est pas du genre à te sauter dessus.

— Quand même... Me laisser toute seule chez toi avec ton mec, c'est pas un peu... limite, ça ?

— J'ai confiance... en toi.

— ... ? D'accord, alors, mais je suis un peu perplexe : tu es bien certaine que c'est ce que tu veux ? Tu attends quoi de moi, au juste ?

— Rien de plus que ce dont nous avons parlé. Vraiment.

Je la regarde. Elle est toute rouge, comme prise en faute. Qu'est-ce qu'il lui arrive, bon sang ? Et puis zut, il est déjà temps pour nous de ranger nos bureaux, d'éteindre nos ordinateurs. J'ai seulement passé ma veste que déjà la bouille souriante de son Max est dans l'encadrement de la porte.

— Ça va, Mesdames ? Salut, Laurence. Marc va bien ?

— Ouais. Enfin, quand je l'ai laissé, il allait bien; je ne l'ai pas revu depuis le déjeuner.

— Il paraît que tu viens passer un moment à la maison ?

— C'est à la demande de ta femme.

— Alors, si tu as la bénédiction de Pénélope...

Et il se met à rigoler. Les joues de ma collègue ne décolorent plus. Cramoisies, oui! C'est exactement ça! Nous lourtons l'agence, et nous voici tous les trois dans la bagnole du petit copain de celle qui travaille avec moi. Assise sur le siège arrière, je sens les fréquents regards du chauffeur dans son rétroviseur intérieur. Serait-ce pour scruter d'éventuelles voitures suiveuses ? J'ai un gros doute. Qu'est-ce que

ces deux-là mijotent ? Je me tasse le plus possible dans l'angle derrière le siège du conducteur. À plusieurs reprises, la passagère avant a un geste assez étrange ; il me faut un bon moment pour me rendre compte que de sa main gauche elle repousse les avances de son bonhomme. Oui, Max tente de lui passer les pattes sur les cuisses tout en conduisant. Pas très prudent, le gaillard, et pas clean pour moi. Ils ne vont pas eux aussi me faire devenir voyeuse une deuxième fois dans la journée ? Je me demande ce que je fiche là.

Après avoir louvoyé dans le flot de la sortie des bureaux, nous sommes dé-sormais sur une nationale assez fluide. Je n'ai pas pensé à cela. Comment vais-je rentrer chez moi lorsque le cours de danse moderne de Pénélope sera fini ? Je me hasarde à poser la question :

— Dis-moi, Pénélope, vous me ramènerez chez moi quand tu rentreras ?

C'est son mec qui répond pour elle :

— Oui, on ne va pas te mettre à la rue ! Allons, tu es notre invitée.

Après tout, c'est moi qui me suis encore fourrée dans cette galère, et je suis grande. Donc j'assume mes actes. Mais cette histoire n'est pas claire du tout. De plus, je crois bien que les deux passagers avant ne cherchent plus à se cacher : ma collègue ne repousse plus la énième tentative de pelotage de la part de son Max et elle tourne son visage de temps en temps vers l'endroit où je suis assise. Lorsque lui s'en aperçoit, il lui lance sans gêne une phrase qui me retire tout doute :

— Ne t'inquiète pas, Pénélope ; tu peux être sûre que ta copine Laurence aussi se laisse cajoler par son Marc. Hein, Laurence, que j'ai raison ? Il aime ça, ton mâle ?

— ...

— Arrête, Maxence. Tu la mets mal à l'aise.

— Oh, ne crois pas ça, ma chérie. Je suis certain du contraire : elle aime ça, et j'ai le nez pour ce genre de truc. Dis-nous, Laurence... il te baise bien, ton homme ?

— Ça ne va pas, la tête ? C'est quoi votre plan, là ? Pourquoi tu m'as invitée, Pénélope ?

— Mais bon sang, Max... tu deviens cinglé ou quoi ? Ça va mal finir, tes histoires. Je voulais que la femme de Marc te dise un peu comment c'est une taule, que tu voies à quoi tu t'exposes quand tu vends de la merde... mais j'en ai marre de tes conneries. Tu peux foutre le camp si tu veux. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec mon amie pour tes beaux yeux. C'est du grand n'importe quoi. Alors tu nous ramènes à la maison et tu te tires !

— Mais... je croyais, nous en avions parlé, d'une soirée avec une femme, Pénélope... Ce n'est pas avec Laurence que tu veux faire ça ?

— Nous aurions pu, mais tu es pire qu'un chien en chaleur. Et dire que je m'inquiète à longueur de journée... Tu ne songes qu'à tes petits caprices, qu'à tes conneries. Cette fois, tu as dépassé les bornes !

— Enfin, mon ange... qu'est-ce qui te prend ? Tu ne peux pas me faire ça, pas maintenant !

— Tu n'es qu'un sale type. Tu sais ce qu'il fait, celui que depuis hier tu appelles « mon pote Marc » ? Hein, tu sais dans quoi il bosse, Marc ?

— Non... mais il est sympa, et je ne vois pas ce que ça vient faire là.

— Il est flic ! F.L.I.C. ! Tu entends ? Policier ! Alors, tu bandes toujours pour sa femme, imbécile ?

La voiture fait une embardée. Maxence se tait, puis il bredouille quelques paroles inaudibles. Enfin il reprend ses esprits :

— C'est vrai, Laurence ? Il est keuf, ton man ?

— Ça change quoi ? Tu es allergique aux policiers ?

— Ben... disons que je ne suis pas toujours blanc-blanc.

— Je ne suis pas une balance non plus. Mais toi, Pénélope, tu aurais pu m'annoncer la couleur avant de me mêler à vos affaires de cul. Je ne suis pas spécialement partante pour un plan de ce genre. C'est du bidon, donc, ta sortie du lundi soir aux cours de danse ?

— Non... enfin, pour ce soir, oui : il n'y en a pas de prévu ce lundi.

— Et tu comptais faire quoi ? Te planquer dans un coin pour nous suivre pendant que nous enfilions des perles ?

— Ben... je ne suis pas aussi... je veux dire que je n'en sais rien. Je ne prémédite pas des choses pareilles. C'est lui qui décide de ces moments où... tu vois ?

— Parce qu'il y a eu des précédents ?

— Jamais avec une femme. Parfois, oui, mais avec un complice.

— Tu partouzes avec deux mecs, toi ?

— Attends, Laurence ; Pénélope ne te raconte pas tout. J'aime la voir avec un autre que moi ; je ne participe pas. Les types ne savent pas que je suis là à les observer.

— ... ? Quoi ? Mais c'est un peu pourri comme plan, non ?

— Elle aime ça, et je t'avoue que moi aussi. Et pour une fois, je voulais que nous inversions les rôles. À mon tour, quoi, de prendre un peu de plaisir avec une autre qu'elle. C'est vrai que tu me plais ; mais la femme d'un flic... il y a de quoi flipper.

— ... ? Vous êtes quand même bien tordus tous les deux ! Il faut être sacrément pervers pour penser à des trucs de ce style...

— Tu parles, tu parles sans connaître. Alors ne nous juge pas, veux-tu ?

— ... Pénélope... pourquoi as-tu pensé à moi pour tes délires de grosse salope ?

— C'est pas elle : c'est moi qui ai suggéré et elle m'obéit. Souvent.

— Je vois...

— De toute façon, c'est terminé. Il va prendre ses cliques et ses claques et me débarrasser le plancher. J'en ai marre de trembler tous les soirs en imaginant le pire... Qu'il aille se faire pendre ailleurs. Et s'il finit en taule, ce qui ne manquera pas d'arriver, au moins j'aurai la paix !

Elle s'énerve, et je la devine enragée. Nous sommes désormais sur un petit chemin au bout duquel une unique maison nous fait face. Est-ce que j'ai raté un épisode depuis ma descente aux enfers ? À croire que tous les pervers du monde se

donnent rendez-vous dans ma sphère proche... Entre ma patronne qui bourrique dans son bureau pendant les pauses déjeuner et cette amie toute neuve qui obéit au doigt et à l'œil de son loulou... qu'est-ce que je fiche là ? Zut alors ! Parce que le pire de cette affaire, c'est que je me sens très... excitée par cette manière peu orthodoxe de vivre sa sexualité. Je me demande un court instant ce que j'aurais fait si ce con d'Éric m'avait un jour demandé de le suivre sur une telle pente.

Nous sommes maintenant devant la maison du couple. Bon, je ne sais plus trop sur quel pied danser. Entrer, c'est m'exposer à ce qu'ils prennent cela pour un accord tacite. Dire non, c'est m'assurer une longue marche pour rentrer chez moi. Ils ont l'air de s'être rabibochés et ils attendent sur le seuil de leur entrée que je me décide. Oh, ils ne sont pas figés à me zieuter ; ils s'embrassent, ce qui n'arrange en rien mon envie grandissante. Je suis là à hésiter. Alors c'est Pénélope qui revient à ma rencontre :

— Ben, viens ! Il ne va pas te bouffer. Tu n'es pas obligée de... tu vois ce que je veux dire.

— Merde, Pénélope, c'est pas sympa ce que vous me faites là. Je... suis chamboulée.

— Alors entre. Tu peux seulement nous regarder faire l'amour : ça excite aussi Max, ce genre de... scénario.

— Bon Dieu, vous êtes sacrément pervers tous les deux... Je ne sais pas vraiment si j'ai envie de regarder un truc pareil.

— Tu me prends pour une imbécile ? Tu ne vas pas me faire prendre des vessies pour des lanternes. J'ai vu sortir Louise de la boîte, et avec son mec comme toujours. Tu vas me dire qu'ils n'ont fait que discuter dans leur bureau ? Je sais bien que tu as mangé à ton poste. Alors ou tu as assisté cachée au spectacle gratuit de la patronne et de son gigolo, ou mieux, tu étais leur invitée...

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ? Je n'ai rien vu ; je me suis juste planquée dans les toilettes, de peur d'être virée. J'en ai besoin de ce boulot pour vivre, moi. C'est tout.

— Dis, et les gémissements de la Louise... Tu vas aussi me faire croire que tu ne les as pas entendus ? Elle couine comme une truie quand elle se fait prendre. Comme toujours, debout contre son burlingue ? Ben vas-y. Raconte, merde !

— Mais je ne sais rien... bon sang !

— Allez, viens au moins prendre un apéro. Après nous te ramènerons à ton domicile si...

— Si quoi ? Comment je dois te le dire ? Non, non et non !

— Suffit, ma belle ! Fais ce que te demande Pénélope. Tu ne veux pas que je te fasse entrer ? Tu te calmes et tu deviens la bonne petite chienne obéissante du monsieur et de la dame.

— Te mêle pas de ça, Maxence ! Laisse-moi gérer avec elle notre soirée. Viens ; je me doute bien que tu mouilles. J'y suis passée avant toi.

— ... ?

Ces deux-là sont cinglés! Ma collègue montre là un tout autre visage. Je me sens poussée vers la maison, mais au sens virtuel du mot. Me voici donc dans les murs, et c'est super chouette à l'intérieur. La propriétaire des lieux retire sa veste de tailleur. Je n'ai jamais fait gaffe; elle a une sacrée poitrine! Bien plus volumineuse que ma misérable laiterie. Elle me sourit et tend la main. Je dois donc retirer mon chandail de laine? Je me sens aspirée par une spirale infernale, comme si une main gigantesque me tenaillait les tripes. Et ils sont de nouveau en train de se relâcher les babines.

— Ben, viens! Ne reste pas dans ton coin. Je peux aussi goûter à tes lèvres? Maxence ne bougera pas... sauf si tu l'y autorises. Viens.

Merde! Pourquoi est-ce que je tremble de la sorte? Et c'est moi, celle qui fait un pas vers eux? Lui se colle dans mon dos, mais il ne me frôle pas. Quant à Pénélope... elle me cramponne comme l'ont fait avant elle Pierre, Éric et Marc. Sa patte est sur mon cou pour attirer mon visage vers le sien. Je ne suis ni réticente ni ne lui interdis ce geste. Et c'est un naufrage, le mien, celui de cette femme-épave qui se trouve là, ballottée par des vents contraires. Je me liquéfie un peu plus encore, et mes dernières réserves volent en éclats. Maxence s'est approché, très félinement. Je suis entre deux corps qui me pressent comme pour se souder l'un à mon dos, l'autre à ma poitrine. À qui appartient cette main qui me caresse sous la jupe? Et celle qui empaaume un de mes seins sur le tissu de mon corsage? Est-ce que je veux vraiment le savoir?

Je suis là, caressée, et j'ai beau me dire que c'est contre nature ce qui arrive, je me vautre plus profondément contre celle qui me ressemble tant en cet instant. Son ami bande, à n'en plus douter, derrière moi. Sa queue se frotte, dure et ferme, sur mon cul heureusement emmitoufflé dans mon vêtement. Les visiteurs devant sont sur ma touffe. Centimètre par centimètre ils gagnent du terrain et écartent les ailes du papillon. Je suis perdue! Je le sais, mais je ne fais pas un mouvement pour repousser ces deux assaillants bienveillants. Quand m'ont-ils mise à poil? Je n'en garde qu'une vague idée... mais je n'ai pas dit non.

★

C'est très silencieusement que je refais avec Maxence le chemin du retour. Il est plus de minuit et je ne me sens pas vraiment satisfaite. Pas de ce qu'ils m'ont fait. Ça, c'était plutôt sympa! Une fois dans la danse, j'ai vraiment surfé sur les vagues d'un plaisir sans arrêt renouvelé et jamais monotone. J'ai participé activement à toutes les phases de cette épopée lunaire féminine ou masculine. J'ai accepté tous les compromis et les rapports pour un plaisir partagé. C'est bien plus vis-à-vis de Marc que je me sens... moche! Et je me demande ce que je vais bien pouvoir lui raconter, s'il a cherché à me joindre.

Par chance, son dernier SMS m'indique qu'il ne peut se libérer ce soir et il s'excuse de me faire faux-bond. Un poids de moins sur le cœur, que son message. Si l'un ou l'autre de mes acolytes ne la ramènent pas, il y a peu de chances qu'il

apprenne ma faute. Je sais bien que c'est un peu borderline ce que je pense là, mais c'est simplement la seule chose qui me reste dans le crâne. Sauvée par le boulot de mon « doudou ». Je me jure aussi que cette expérience restera lettre morte : hors de question que je refasse une deuxième fois la même erreur. C'est ce que je me dis, mais cette idée est déjà démentie par mon ventre qui garde quelques traces de ces jeux en trio.

Mon existence reprend son cours avec juste ce qu'il faut de couardise ou de faiblesse pour essayer d'oublier cet épisode lubrique. Je continue d'écrire à Jeanne, qui me répond plus ou moins régulièrement. Sa dernière missive était pour me remercier des quelques euros envoyés pour elle à la prison. Celle que je tiens dans les mains ce soir est bougrement plus importante à mes yeux ; elle m'y expose ses craintes : son dossier sera présenté dans un mois à la commission annuelle de l'exécution des peines. Elle m'y narre un entretien entre le juge chargé de l'application des peines, le procureur de la République, le directeur de la prison et elle. Ils l'ont reçue tous ensemble pour lui demander son avis et ils lui ont donné de grandes espérances quant à ses chances de sortie.

Elle me demande aussi à mots couverts si, d'aventure, je pourrais l'accueillir quelques jours dans le cas où une levée d'écroû serait à l'ordre du jour à l'issue de ladite commission. Bien entendu que mes doigts tracent ce « oui » qu'elle attend sans doute avec une impatience grandissante. Et je lui relate succinctement aussi, puisqu'on ne se cache rien, mon nouveau job, mes relations avec Marc le beau flic, et je lui glisse une phrase ou deux sur mon dérapage d'une seule soirée. Bien entendu, je l'assure de mon soutien et je lui dis combien elle me manque encore ce soir.

Voilà, ma lettre partira tout à l'heure par le courrier du matin. Un vrai facteur s'en chargera, et non pas un vaguemestre de taule. Drôle aussi cette anxiété qui m'emprisonne le cœur dans la poitrine, de savoir Jeanne inquiète de son sort. Moi qui ne suis pas « bondieuseries » pour deux ronds, je me surprends à prier ce Jésus crucifié afin que mon amie soit suffisamment forte pour affronter un avenir plus clair pour elle. Après toutes ces années, revoir un arbre, un oiseau, une rivière autrement que sur les pages d'un livre... ça doit lui tourner le ciboulot, je peux le comprendre.

J'ai touché mon premier salaire d'employée. C'est très flou de savoir que je peux payer mon loyer, mais aussi ma nourriture. Difficile de comprendre cette hantise des lendemains sans argent lorsque l'on est nanti, ou que l'on a ce qu'il faut. Je réalise le vide laissé par la disparition de Pierre. Chaque semaine je fais une brève visite dans les locaux du commissariat ; mêmes questions, et toujours une signature au bas d'un document. Mais cette fois, une surprise m'attend : une convocation de ce foutu juge en charge de mon dossier. Je dois me rendre à son bureau pour quatorze heures le vendredi suivant. Ça m'inquiète, évidemment.

Marc, questionné au sujet de cette convocation, n'est pas en mesure de me fournir une réponse satisfaisante ; de quoi encore alimenter mes cauchemars. Et je

dois signaler mon absence à Louise, ma patronne. Je dépose un petit mot sur son bureau, mais je lui envoie aussi un SMS. Les rapports professionnels entre Pénélope et moi sont toujours aussi bons, mais elle ne m'invite plus, et c'est parfait : pas envie de refuser une autre partie de cul avec son mec. À mon sens, ils ont eu ce qu'ils convoitaient et se tournent désormais vers d'autres partenaires. Je ne peux m'empêcher parfois de revivre dans la solitude de ma piaule, lorsque Marc n'est pas disponible, ces instants assez intenses.

Et puis il y a aussi ce que ma collègue m'a laissé entendre de ses frasques : son penchant pour la pluralité masculine, bien que celle-ci soit restreinte à son mâle et un complice. Sa façon d'en avoir les yeux pétillants de bonheur ou d'envie, lorsqu'elle me le racontait... Oui, cela aussi me trotte dans la caboche, mais pas question évidemment d'amener Marc sur ce terrain. Non ! Ça demeure une sorte de rêve, un fantasme qui ne doit en aucun cas être mis en pratique. Enfin... c'est ce que je me dis, mais ça tourne et roule dans mon crâne de plus en plus souvent. Pourtant, avec Marc, c'est... toujours une fête ; mais, je l'avoue, une espèce de routine s'installe.

Bien ! J'ai Louise au téléphone ce matin ; elle a une voix bizarre :

— J'ai bien reçu votre message. Vous n'avez pas de nouveaux ennuis avec la justice, au moins ?

— Non. Juste que mon juge m'a convoquée, et je ne peux me soustraire à sa demande.

— Alors faites. N'ayez aucune crainte : je suis très satisfaite par votre travail... et par votre discrétion également.

— Ma discrétion ?

— Oui... oui. Lorsque vous allez déjeuner, n'oubliez pas votre sac au bureau.

— Pardon ?

— Non, rien. C'est juste que mon Juan et moi aimons parfois les situations... floues. Alors je n'aime pas fermer la porte de mon bureau.

— ... je ne comprends pas. Vous voulez me faire passer un message ?

— Pas besoin ; je crois que, contrairement à ce que vous me dites, vous savez avec exactitude de quoi je parle : votre sac à main sur le coin de votre bureau... Mais grâce à lui, je crois que vous nous avez réveillé les sens.

— Toujours pas compris...

— Bon, ça ne fait rien. Vous me tenez au courant pour votre passage au cabinet du juge et pour la suite des événements ?

— Oui... bien entendu !

Bon sang. Entre elle et Pénélope, rien de ce qui se fait dans cette boutique où je bosse ne passe inaperçu ? À mots couverts, elle vient de me jeter dans l'oreille qu'elle savait que j'étais là ce fameux midi ? Je crois bien. Pire, même : elle vient de me susurrer qu'elle a apprécié me savoir les regardant. Mince alors ! C'est dans de tels instants que je m'aperçois que ma petite vie de bourgeoise, entre Pierre et Éric, était bien étriquée. Et ne suis-je pas dans la réitération de cette routine ? Dire

que je me sentais honteuse de tromper Pierre, ou plus simplement de prendre un amant, me semblait si extraordinaire... Je suis loin du compte avec mes petits songes, mes rêves ou fantasmes limités!

Mauvaise nuit entre un jeudi où mon amant ne peut se libérer et ce vendredi où je dois aller au tribunal. Marc m'a laissé un message vers dix heures : des encouragements qui tombent dans la boîte vocale de mon portable alors que je suis sur un dossier épineux : l'incendie d'un pavillon, provoqué accidentellement. Un règlement rapide s'impose pour une famille qui se retrouve dans la mouise. C'est pourquoi je n'ai pas entendu le son caractéristique de ma messagerie. Pénélope aussi est au courant de mon absence de l'après-midi, mais surtout de son motif : je n'ai rien à cacher. Alors elle tient également à me faire part de son soutien :

— T'en fais pas, ça va aller. Tu penses à une mauvaise nouvelle, mais c'est peut-être tout simplement du bon qu'il veut t'annoncer, ton juge.

— Oh, je ne me fais aucune illusion. Pour ce sale type, je suis et reste la principale suspecte. Je souhaite seulement qu'il ne me recolle pas au fond du trou.

— Je pense que tu te fais du souci pour rien... Allez, tu veux que nous déjeunions toutes les deux ?

— Max n'est pas là ?

— Non, il est en stage. Je réserve une table pour deux ?

— Je ne suis pas certaine d'être une convive très agréable...

— Écoute... ne te laisse pas abattre. Tu as un boulot, tu n'as aucune envie de te faire la malle ; il doit le savoir, ton magistrat ! Il ne va sûrement pas te remettre en taule comme ça, sans vraies raisons.

— Parce que ça l'a gêné, la première fois ? Il n'a pas d'âme, ce type.

— J'ai lu quelque part que dans presque quatre-vingt-quinze pour cent des cas d'homicides, les proches sont impliqués. Il n'a donc à mon avis fait qu'appliquer le principe de précaution.

— Belles précautions, je te jure ! Je ne souhaite à personne de vivre de tels moments.

— Ils sont derrière toi, ma belle. Vis et oublie.

— Plus facile à dire qu'à faire. La preuve : il est encore là pour me rappeler toute cette boue. Je ne peux pas dire que je suis sereine de me retrouver face à ce bonhomme.

— Ton avocate sera là. Tu en as parlé avec elle ?

— Non. Elle m'assiste, oui, mais... je n'ai pas essayé de savoir ce qu'il me veut : j'ai bien trop la frousse !

— Allez, je bigophone au restaurant ; tu n'as pas le choix !

— ...

Je ne tente plus de l'arrêter. Elle est dans son univers, et j'ai besoin de la chaleur qu'elle m'apporte. Quant à déjeuner, j'ai bien peur que rien ne veuille aller au fond de mon estomac, noué par l'angoisse. Je replonge dans mon dossier sans plus me préoccuper de ce qu'elle raconte au téléphone.

Midi sonne déjà au clocher de l'église de la Madeleine, toute proche. Donc je ferme mon ordinateur et nous partons ensemble pour une pause déjeuner, pas très agréable en ce qui me concerne. La voix de Pénélope est là, chantante, tantôt ennuyeuse, parfois emmerdante, mais si vivifiante également. Contrairement à mes appréhensions, je mange presque avec appétit : c'est si loin des plateaux que j'ai connus avec Jeanne...

*

Maître Ducard me rejoint alors que je fais tapisserie sur ce foutu banc où je me suis déjà assise il y a quelques mois. Cette fois je ne suis pas enchaînée. Son sourire engageant se veut rassurant.

— Bonjour, Madame Morin. Vous allez bien ?

— Bonjour, Maître. Ça va... enfin, ça irait mieux si je savais ce qu'il me veut.

— Nous sommes dans la phase finale de son dossier; ils ont de nouveaux éléments à nous communiquer. Le bout du tunnel pour vous.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, oui. Est-ce que Christelle Choppart vous rappelle quelqu'un ?

— Choppart ? Un vague souvenir... Il me semble que c'était une connaissance de mon mari. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que...

Sa réponse reste en suspens : la porte capitonnée vient de s'entrouvrir, et la tête chauve du greffier apparaît. Il nous invite à entrer dans le bureau. Lorsque je me lève, mes guibolles jouent des castagnettes et la nourriture du déjeuner fait du yoyo dans mon estomac. Ce bureau, bon sang... combien je le haïs ! Le meuble derrière lequel le juge se tient assis me hante encore des mois après mon passage initial.

— Bonjour, Mesdames.

Tiens ! Aujourd'hui, j'ai droit à une formule de politesse et au titre de « madame » ? Réflexion toute personnelle qui ne me rend pas le personnage plus sympathique ; au contraire, je le juge plus mielleux. Faux-cul, quoi ! Mais lui ne se démonte pas :

— Asseyez-vous. Je vous ai convoquée, Madame Morin, pour vous signifier la levée des charges qui pèsent sur vous.

— ... !

— Au cours de nos investigations, nous avons découvert... un élément nouveau qui nous a permis de vous mettre hors de cause.

Mon conseil s'adresse au juge :

— Je viens, Monsieur le juge, d'en aviser ma cliente ; je ne suis au courant que depuis hier soir...

— Je sais, Maître, mais regardez autour de vous : des dizaines de dossiers ; nous nageons littéralement dans ceux-ci ! Alors nous parons au plus urgent. Votre cliente étant libre, l'impératif nous a semblé moins... conséquent.

– Tout de même... des mois de prison préventive, et surtout un contrôle judiciaire strict auquel madame Morin n’a jamais dérogé... et il me semble avoir lu aussi que la pièce qui a permis de l’innocenter avait été trouvée par un policier chargé de l’emmener récupérer ses vêtements.

– Oui, c’est exact. Mais nous devons faire des recherches et confondre la personne mise en cause; une certaine Christelle Choppart. Est-ce que ce nom évoque quelque chose chez vous, Madame Morin ?

– Une amie de Pierre; une connaissance, au minimum.

– Sa maîtresse depuis plus de deux ans. Vous ne vous êtes aperçue de rien ?

– Sa maîtresse ? Impossible, je l’aurais su.

– Et pourtant... il ressort de nos recoupements et des aveux circonstanciés de cette personne – une de vos voisines – qu’elle et votre mari se sont disputés parce qu’il voulait mettre un terme à leur relation adultère.

– Mais... comment ça ? Je n’ai rien vu !

– Pas plus que votre mari n’a été au courant de votre liaison avec le mari d’une de mes collègues, Éric. Vous n’avez ni lui ni vous fait démentir le proverbe qui dit que les personnes concernées sont les dernières averties. Et c’est au cours de leur dispute que cette dame a saisi ce qui lui tombait sous la main pour frapper monsieur Morin; un couteau de cuisine, en l’occurrence. Et comme elle portait des gants de caoutchouc pour laver les verres avec lesquels ils venaient de boire, seules vos empreintes sur le manche du couteau vous incriminaient.

– Mince, alors... Forcément, puisqu’il venait de ma cuisine !

– Vous étiez donc la coupable idéale : tout vous désignait en l’absence d’éléments vous disculpant. Votre « ami » ne nous ayant pas formellement indiqué qu’il se trouvait bien en votre compagnie lors des faits, la suite semblait logique. Mais nous sommes là pour vous faire signer une ordonnance de non-lieu, ce qui entraîne de facto la levée du contrôle judiciaire.

– Et pour les biens du couple Morin ? Est-ce que Laurence – madame Morin, je veux dire – peut en jouir de nouveau ?

– Naturellement ! Toutes les charges et poursuites à son encontre sont définitivement levées et abandonnées. Vous voulez bien signer ici, je vous prie ?

Le type n’a pas seulement un mot de regret pour ces mois que j’ai passés en prison; pour lui, il n’a sans doute fait que son boulot. Mais merde ! Et ma vie à moi ? Il s’en contrefiche que je me sois retrouvée à deux doigts de craquer, de me foutre en l’air ? Incroyable, ce guignol. Pas la moindre parcelle de compassion. Rien ! Il est là, presque fier de ce qu’il me fait signer. L’angoisse, les peurs, les nuits cauchemardesques, tout va s’effacer par cette griffe au bas de son papelard ? J’enrage, et Célia Ducard le sent de suite; sa main sur mon avant-bras est là pour calmer cette rogne qui me fait bouillir.

– Bien ! Merci ! Pour les dédommagements ? Comment ça se déroule maintenant ?

— Voyez ça avec le greffier en chef du tribunal. Il indiquera à madame la marche à suivre. Au revoir, Mesdames.

Et c'est tout? Je suis prête à lui bondir dessus. À lui flanquer dans la figure tout ce que je peux attraper, à ce gros con qui ne s'excuse pas le moins du monde. Une fois de plus, mon avocate me tire par la manche.

— Venez. Venez, Laurence. Ne nous énervons pas. Ça ne servirait à rien... il y a des imbéciles partout.

Je suis hors du bureau, mais pourtant la colère ne desserre pas son étreinte dans ma poitrine. Célia Ducard me cloue sur place d'un coup par quelques phrases :

— Venez; allons prendre un verre pour fêter la fin de vos ennuis judiciaires. Je veux aussi vous parler de votre amie Jeanne.

— Jeanne? Vous l'avez vue... récemment?

— Oui! Oui, venez, je vais vous raconter tout cela tranquillement devant un bon café. D'accord?

Le prénom de Jeanne me fait de suite dresser l'oreille. Bon, il est des situations bien moins enviables que celle que je vis : mon ex-codétenue est la preuve par neuf d'une de celles-là. Ça me remet un peu les idées en place. Jeanne... c'est si proche et si loin déjà! Je songe du coup que je vais pouvoir obtenir mon précieux sésame pour aller la visiter! Alors en silence, Célia Ducard et moi filons vers un bistrot dans les parages du palais de justice. Là, nous nous installons à une table. La serveuse, une femme sans âge, rapplique avec un carnet et un crayon dans les pattes.

— Alors ce sera quoi pour toi, Célia, aujourd'hui?

— Comme d'habitude. Et pour vous, Laurence?

— Je peux avoir un truc un peu fort? Je crois que j'ai besoin d'un vrai coup de fouet.

— Oui. Whisky? Vodka? Rhum arrangé ou pas?

— Tiens, un rhum arrangé, c'est une bonne idée... juste assez fort, et tout à la fois sucré : parfait.

La nana note et louvoie entre les rangées de tables. J'ai cru déceler un mouvement de tête chez un de nos voisins de salle. Mon « besoin d'un vrai coup de fouet » n'est pas étranger à ces regards que le type me lance désormais. Il a sûrement clairement capté ma phrase et s' imagine Dieu seul sait quoi! Devant nos boissons, Célia me narre par le menu ses quelques visites à Jeanne, la rencontre avec les autorités, et puis sa sortie probable. Elle s'inquiète aussi pour cette femme dont bien peu se soucient. Mon idée de permis de visite refait surface; Célia va s'occuper de faire une demande, qui n'a pas besoin de passer par le tribunal : Jeanne étant condamnée, c'est le directeur de la prison qui délivre les sésames.

★

Après avoir discuté à bâtons rompus durant une petite heure, ma rage est retombée tel un soufflé sorti du four trop rapidement. Et je m'offre le luxe de

picoler un second verre, seule cette fois, puisque maître Ducard est retournée à son bureau. Je me perds dans des pensées où Jeanne tient une grande place. Les barreaux, les fouilles : tout est là, tapi dans un coin de ma mémoire. Je ne vois ni ne perçois le mouvement du type qui a reçu ma phrase concernant une boisson corsée. Il me fait tressaillir en m'apostrophant, debout devant le siège laissé vacant par l'avocate :

– Bonjour! Vous me permettez de m'asseoir à votre table?

– Hein? Ah, faites comme vous voulez. Je vais partir, de toute façon.

– Je ne vous chasse pas, au moins?

– Pas le moins du monde, mais je dois retourner à mon boulot. Mais vous êtes bien curieux; pourquoi toutes ces questions?

– Ben... j'ai surpris quelques bribes de conversation entre vous et votre amie.

– Ce n'est pas mon amie; juste mon avocate, voilà tout!

– Vous avez donc des ennuis? Un divorce peut-être?

– Divorce? Mais non! Je suis... veuve, et la justice m'a accusé d'avoir tué mon mari.

–...? Zut alors! Mais si vous êtes ici, c'est que vous avez été mise hors de cause, non?

– Depuis... un peu plus de deux heures maintenant, oui. Alors je souffle un peu.

– À la bonne heure! Donc le « coup de fouet », c'était pour fêter ça?

– On ne peut rien vous cacher. Vous êtes de la famille de Christine Haas?

– La voyante? Ah, je vois, vous avez un humour décapant! Non, c'est pour alimenter la conversation. Vous êtes... très jolie.

– Vous me faites quoi, là, Monsieur?

– Jules... mon prénom c'est Jules. Et vous?

– Donnez-moi une seule bonne raison de vous le dire.

– Ben... vous me plaisez; c'en est une. Et la seconde, c'est que j'aimerais vous revoir. Je crois que nous pourrions nous entendre sur bien des plans...

– Laurence. Et sur quels points voyez-vous une possible ressemblance?

– Je crois... j'ai le nez pour cela, que vous aimeriez ma manière très particulière de vivre mes amours. Disons que je flaire chez vous une propension à être celle que je pourrais... former.

– Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que j'attire depuis quelque temps tous les dingues des environs, et les ennuis qui vont avec ceux-là?

– ...

Il rigole franchement. Et son rire est très contagieux; je lui emboîte donc le pas et fais comme lui. Comme d'un coup ça me fait du bien! Quelque part, ça me libère de ces poids qui m'étouffent. L'image de ce sale type de juge et la peur qu'il arrive un truc fâcheux à Jeanne, tout se dilue dans ces éclats de petits bonheurs que déclenche ce Jules. Il se saisit d'une de mes mains, sans trop que j'y prête attention. Pourquoi? Il la presse doucement dans la sienne, et c'est vrai que la chaleur qui irradie mon bras d'abord se disperse aussi dans tout mon être. Il porte le dos de

sa prise vers sa bouche. C'est là que je me surprends à aimer son geste, presque sensuel. Comment est-ce possible? Ce gars a un don? Du coup, il m'apparaît bien plus dangereux que je pourrais le croire.

Alors? Quelle obscure raison m'interdit-elle de retirer vivement ma main? Il revient à la charge par des bisous très chastes. Mais... je me sens trop sous son emprise. Je commence à entrevoir ce qu'il voulait me dire. Il est comme un aimant, et je suis polarisée par cette attirance qui émane de sa personne. Oui, là est le danger. Je cherche muettement une échappatoire à cette étreinte qui ne dit pas son nom. Il maîtrise son sujet, et en l'occurrence, là, il s'agit bel et bien de moi. Un sursaut, et ma pogne revient dans l'alignement de mon corps. Ses quinquets sont plantés dans les miens. Pas moyen d'échapper à ce regard gris acier qui me glace tout en me donnant très chaud.

Et si je tremble, c'est de toute autre chose que de peur!

— Vous êtes vraiment dans l'obligation de retourner à votre bureau? J'ai une bien meilleure occupation à vous proposer.

Mais, c'est qu'il me propose la botte, celui-là, ou je rêve? Merde alors! Je dois avoir l'air d'une cruche avec ma main sur l'anse de mon sac, sans me redresser pour ficher le camp. Il sent bien que mon hésitation est... un aveu. Celui de ma difficulté à résister à cet appel qu'il a créé là, sans que je ne puisse vraiment réprimer cette espèce d'envie qui me creuse les reins.

— Non, mais je ne vous connais pas assez pour... cela.

C'est ma voix? C'est bien moi qui viens de lui répondre? Bien sûr que le son sort de ma gorge mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive encore? Mes jambes, elles sont toutes molles; je n'ai plus aucune volonté. Les deux verres de rhum? Ça ne peut pas être autre chose. Il n'a pas pu non plus verser quoi que ce soit dans ma boisson, je l'aurais vu faire. Zut! Pourquoi est-ce si compliqué?

— Allez, faites un effort. Ne me refusez pas un peu de votre précieux temps. Je suis certain que vous allez aimer également. Venez.

— Mais enfin! Où voulez-vous m'emmener?

— On va bien dénicher un petit hôtel dans le quartier; qu'en dites-vous? Une heure ou deux à jouer, non? Un grand moment sans autre ambition que de nous donner un plaisir intense.

— ...? Franchement, vous êtes...

— Chut! Je ne suis rien d'autre qu'un type qui rêve de faire l'amour avec une belle – que dis-je – une très belle femme.

— ... Et vous croyez que sans plus vous connaître, vous pensez vraiment que ça fonctionne de la sorte?

— Il vous suffit d'oser. Un oui, et c'est parti. Encore faut-il un certain courage pour tenter le diable...

Merde! Je suis sur le cul. Je n'arrive pas à me dépêtrer de ce loustic qui insiste de plus en plus lourdement; mais il le fait avec une certaine élégance, un panache et une audace dont bien peu d'hommes sont capables.

– Vous voulez prendre un autre rhum avant d’y aller ?

– Mais non, pourquoi ?

– Pour vous donner la force de me dire « oui ». Je vous sens d’un côté très attirée par ma proposition, et de l’autre vous avez encore quelques doutes. Je ne vais pas vous manger dans une chambre d’hôtel ! Encore que ça dépend ce que l’on entend par « manger »... Ce que je devine de vous mettrait l’eau à la bouche de bien des hommes, sans doute.

– ...

Je ne suis plus moi ! Comment ma main, pour la seconde fois en très peu de temps, se retrouve-t-elle dans celle de ce mec ? Pourquoi est-ce que je marche à ses côtés, tel un zombie, vers je ne sais où ? J’ai beau me répéter que c’est une énorme connerie, je suis passive, totalement dépendante de ce bonhomme. Et je le vois comme dans un brouillard payer une chambre à un réceptionniste qui doit se douter de ce que nous allons faire dans cet endroit dont il nous refile une clé. D’ailleurs, le sourire sur les lèvres de l’employé en dit bien plus long que tous les discours du monde. Et nous voici entrant dans un ascenseur qui va nous faire grimper au troisième étage.

Là, dans cette cabine, Jules – si c’est bien son prénom – me colle contre sa poitrine et m’embrasse sans aucune résistance de ma part. Le chuintement des portes qui coulissent, puis un long couloir dans l’ombre.

– Viens ; tu es une chouette nana. Je... j’ai envie de te baiser partout.

– ...

Partout ? Ce mot résonne dans ma cervelle ! Partout ? Il veut dire dans tous les endroits du monde, ou tout simplement... par tous mes orifices ? C’est toujours dans un incroyable brouillard que je suis happée par l’ouverture d’une chambre, semblable à toutes celles des hôtels de ce style. Pas de répit. Jules me caresse déjà sur mes fringues, puis il m’embrasse encore et encore. Il ne tient sans doute pas à ce que j’aie une minute pour réfléchir. Et sa patte est déjà sur mon minou, toujours couvert de ma lingerie. Je me traite d’imbécile, d’idiote, de cochonne, de salope. De pute aussi ! Ça ne m’empêche pas de faire le forcing pour défaire la ceinture du pantalon de ce gaillard. Et fébrilement, je tente de le lui retirer.

Propulsée sur le plumard de cette piaule anonyme, je vois mes habits jetés un à un au sol par ce type qui précipite mon effeuillage. Lui est sans fute, mais il a toujours sa chemise. Il s’assoit sur le bord du lit et me colle simplement en travers de ses cuisses. Je n’ai pas vraiment le temps de cogiter que déjà sur mes fesses ainsi présentées, une claque sonore vient me donner des frissons. Un peu de honte aussi. Je vais pour récriminer, mais une autre suit, et ensuite une véritable fessée s’abat sur mon derrière alors que de sa main libre il me maintient en position. Je ne hurle même pas, trop saisie par ce que me fait ce doux dingue.

Je n’ai vraiment mal qu’à mon amour-propre, et plus il me fesse, plus je me prends au jeu. Sous mon ventre bien calé à la jointure de son corps, sa bite est toute raide. Cette fessée le fait terriblement bander. Du coup, ça renforce mon

sentiment d'envie et je m'abandonne tout entière à ce jeu de main. Tout au fond de ma caboche je me sens vicieuse, et pour ne pas mentir, j'adore ce sentiment très spécial. Oh, bien entendu qu'il n'appuie pas ses claques, se contentant de les asséner de manière régulière sur une fesse, puis l'autre. Et mon imaginaire fait le reste. Je m'imagine le cul zébré de stries ou de traces rouges, enflées, gonflées. Je songe même un court instant que je ne vais plus pouvoir m'asseoir, mais il s'arrête. Et sa voix rauque, perturbée par son envie ou tout bêtement par ce qu'il vient de réaliser sur l'inconnue que je suis, prend un ton plutôt mâle :

— Mets-toi à genoux, comme la petite salope que je veux!

— ... ?

— Allez, ma belle, tu vas devoir me sucer la bite. Une gorge profonde... tu vois le genre ?

Elle est là, sa bite, alors que je prends la posture qu'il veut. Devant ma bouche danse son sexe hyper tendu. Il insiste encore :

— Allez, ouvre la bouche! Non, pas avec tes mains! Juste ta belle bouche. Je veux te baiser la bouche. Ouvre en grand ce bec qui va devenir chatte en chaleur.

Incroyable! Les paroles du mec me font mouiller; il en est plus que conscient et il me le fait savoir :

— Tu es bonne! Je savais bien que j'avais deviné juste. Tu es une belle esclave... Suce-moi, léchouille, et avale à fond ma bite! Voilà! Impeccable! Oui, encore plus profondément.

Je manque de vomir. Un haut-le-cœur fait que ma tête recule vers l'arrière mais il la ramène en avant dans un geste d'impatience. C'est bref, et si intense : pas vu venir cette vague qui asperge mes amygdales. Là aussi j'ai une sorte de second haut-le-cœur, et pourtant il ne relâche pas la pression de ses mains sur mon crâne.

— Avale! Bois! N'en recrache pas une seule goutte, sinon...

Ouais ? Sinon quoi ? Il s'imagine que je vais encore le laisser me frapper ? Bien sûr que ça me fait de l'effet ; évidemment que j'apprécie qu'il ait osé. Mais je ne vais pas me laisser cogner juste pour son plaisir : je veux ma part du gâteau ; il le sait sûrement. Ça y est, je percute soudain : ces mots, ils ne me sont pas destinés en totalité : ils sont là aussi pour se donner encore plus envie, pour bander plus fort. Un encouragement à sa queue pour qu'elle reste en forme plus longtemps. Et dès qu'il a suffisamment semé son foutre dans mon gosier, il vient derrière moi. Je suis prête, ouverte, et c'est une délivrance. Il entre dans mon con sans que je ressente une douleur quelconque. Il reprend des mouvements de va-et-vient, fait aller et venir son bassin, me bourre tantôt très violemment pour la seconde suivante ressortir très, très lentement. Un supplice! Notre combat dure un bon bout de temps. Il me lèche la chatte, je le suce de nouveau, il me défonce, et nous jouons jusqu'à ce que la petite mort s'ensuive.

Les bras en croix sur le paddock, le bonhomme est redevenu doux comme un agneau. Il caresse mon front, me donne de petits bisous sur le visage, me murmure des mots sans fin. Des choses si tendres que j'en oublie la honte de cette fessée

du début. Quand me reparle-t-il? D'abord, je ne pige pas tout à fait ce qu'il me demande, alors il répète un ton plus haut :

— Tu as parfois des fantasmes inavouables?

— Quoi? Je...

— Je sais bien que tout le monde en a. Mais ce sont les tiens, ceux qui te font te caresser toute seule, le soir dans ta chambre; oui, ce sont ceux-là qui m'intéressent. Tu veux bien m'en toucher deux mots?

— Pourquoi? De toute façon, je n'en réaliserai aucun... alors ce serait me faire du mal d'en parler.

— Un bon point! Ça veut dire que tu en as de forcément peu ou pas avouables, sinon tu minauderais moins. Alors, accouche! Je veux tout savoir, tout entendre de ta bouche.

— ...

Comme il insiste, je ferme les yeux. Ce n'est pas si simple de dire à ce mec ce qui, quelquefois, me traverse l'esprit. Oui! Il me revient cette image de deux mecs avec Pénélope... mais c'est vrai que ça m'a donné envie lorsqu'elle en a fait état. Alors je lui raconte lentement, en prenant ma respiration, un peu ensuite en restant en apnée, cette idiotie qui me donnerait plutôt envie. Bien sûr aussi que je ne saurais trouver deux bites pour cela. De plus, mon malheureux ami, Marc... une fois de plus cocu... Je me traite de pute, là, d'un coup, alors que je réalise que ce Jules rebande déjà comme un taureau.

Il me laisse dans la position où je suis installée, à savoir couchée sur le ventre contre son flanc gauche. Et avec une souplesse insoupçonnée il se vautre entièrement sur moi. Je sens son dard qui coulisse dans la raie de mes fesses. Pensant qu'il veut le laisser tout seul trouver l'entrée de ma chatte, je ne bronche pas, mais je comprends vite mon erreur; surtout lorsque sa queue bute contre mon œillet. Je me raidis, mais c'est bien trop tard. Les pattes du gaillard me serrent au niveau de la poitrine, et ses doigts pincement mes seins par en dessous. Un coup de reins plus prononcé, et il est déjà dans la place.

Mais la douleur du pincement de mes tétons fait que je n'ai pas du tout souffert de l'intromission dans mon anus. Il s'enfonce millimètre par millimètre dans le petit orifice qui, lentement, se laisse entièrement investir. Il stoppe enfin la progression de sa pine quand son ventre touche mon cul. Un long moment immobile, je sens frémir en moi cette chose qui me chauffe par devant et me donne des frissons. Je mouille comme pas possible. D'un coup, il prend une vitesse de croisière et me ramone exactement comme il vient de le faire dans ma chatte quelques minutes plus tôt. Et ce ne sont pas des hurlements de douleur qui remplissent la piaule...

Je viens de sentir le sens de sa phrase « J'ai envie de te baiser partout. » Comment s'est-il débrouillé, ce Jules, pour que je n'aie pas de douleurs lors de cette possession « anormale »? Les pincettes effectuées sur mes seins ont-elles été des éléments déclencheurs de cette folie sexuelle qui s'est emparée de mon corps? Parce qu'assurément, je ne suis plus moi, là! J'avoue que je prends un incroyable

plaisir à une manière de faire l'amour qui n'est pas dans mes habitudes, et je suis la première à remuer du popotin pour que son sexe plonge le plus loin possible en moi. Ses mains aussi sont revenues, et elles se montrent très délicates envers mon clitoris.

Je n'analyse pas la position qu'il adopte. Je ne veux retenir de tout ceci que la montée de ce que je dois bien appeler un orgasme démesuré. Je suis secouée comme un prunier, et mes véritables cris se mêlangent à des soupirs masculins de plus en plus rapprochés. Cette fois, il se vide à l'intérieur, et ça me rend complètement dingue, cette possession que bien des femmes redoutent. Puis tout s'apaise. Nous nous affalons sur le lit, lui toujours en moi. Il reste ainsi quelques minutes, le temps que lentement son vit quitte l'endroit. Forcément, il glisse tout seul à l'extérieur après ses performances. Et il laisse un sentiment d'abandon très peu agréable dans mon esprit.

La neutralité des chambres de l'hôtel n'interdit pas la douche. Et c'est séparément que nous nous lavons, moi d'abord, lui ensuite. Pendant mes ablutions, puisqu'une simple cloison nous sépare, il me parle. Malgré le bruit de l'eau qui coule, je saisis parfaitement ses paroles :

— Tu sais, Laurence, ton fantasme... Si tu en as vraiment envie, je peux parfaitement t'aider à le réaliser.

— Quoi ? C'est juste un rêve, une idée folle ; pas spécialement un réel besoin. Un fantasme, ça permet aussi de vivre intensément un moment de solitude.

— Oui, oui, mais tu vois bien aussi que si on lâche prise, on découvre que le plaisir peut être bien plus... explosif. Quelques claques sur les fesses, si elles arrivent à un moment bien précis, déclenchent parfois des sensations décuplées, n'est-ce pas ?

— ... ! Je ne veux pas me poser ce genre de question. Je sais juste que c'était bien, mais que ça ne se renouvellera pas. J'ai un copain, et je ne suis pas fière de mon comportement.

— Ah, un petit ami ? Pourquoi ne l'as-tu pas dit avant ? Il n'est pas prêt, lui, à... passer le cap ?

— Le cap de quoi ? Il bosse, et moi... je le trompe honteusement.

— D'un autre côté, c'est aussi l'interdit qui donne le plus de plaisir. Tout cela pour te dire que je serai toujours prêt à t'aider à réaliser ton rêve.

Je m'essuie et ne veux plus rien écouter de ce qu'il me raconte. Il est évident que pour ce genre de plan il est et sera toujours d'accord pour me donner un coup de main, ou d'autre chose, bien sûr. Mais alors qu'il prend ma place dans la cabine exigüe pour passer sous la flotte, je me rhabille rapidement, et avant qu'il ne ressorte du coin douche, je file en catimini. La rue est pleine de vie ; je cours plus que je ne marche. Une fuite en avant pour masquer cette honte qui m'assaille par tous les pores de ma peau. Suis-je à ce point devenue une telle salope que je ne résiste plus à l'envie dès qu'un mec me tourneboule le ciboulot ?

Depuis une semaine, et bien qu'elle n'en dise rien, le comportement de Pénélope change. Je remarque parfois comme des larmes au coin de ses yeux. Des ennuis ? Mais comment aborder le sujet avec elle sans la froisser ? Je n'ose pas vraiment. Mais ce matin, bonne nouvelle pour moi ; ma joie ne peut être cachée, alors elle a une sorte de sourire triste. Elle se force pour me faire cette risette ? Je veux partager :

— Je suis contente ! Je viens de recevoir enfin l'autorisation d'aller visiter mon amie Jeanne, là-bas.

— Tant mieux pour toi.

— Ça ne va pas fort, hein ? Je vois bien que depuis quelques jours... tu ne veux pas en parler ? Ça fait du bien de vider son sac lorsqu'on n'est pas en forme.

— Oh... Maxence me tient le même discours.

Ça me soulage d'un coup, de savoir que son mec est de mon avis. Mais également que ses ennuis ne viennent pas de son Max. J'ai cru un instant qu'il était à l'origine de son état mais là, d'un coup, trop oppressée, et devant mon enjouement elle se met à nu :

— Tu sais, je suis en train de passer des examens médicaux. J'ai découvert une petite boule sur un sein. J'ai consulté, mais je n'ai pas encore les résultats. Alors j'ai sacrément peur que ce soit mauvais...

Merde ! Je n'ai pas de réponses toutes faites dans ce cas de figure. C'est vrai que je ne peux pas me mettre à sa place. Ça doit être flippant lorsque l'on sait le nombre de saloperies qu'on peut choper... Le cancer en est une, et nos poitrines sont fragiles. J'essaie de lui remonter le moral, mais c'est compliqué.

— Tu les auras bientôt ?

— Oui... Je ne te dis pas l'angoisse !

— Oh, ce n'est peut-être rien. Il faut rester positive ; rien ne sert de se mettre de mauvaises choses en tête tant que tu ne sais pas de quoi il retourne.

— Pour Maxence, ma poitrine c'est... mon identité. Si jamais... je ne suis pas certaine qu'il n'irait pas voir ailleurs.

— Mais... arrête tout de suite ça ! Il t'aime, et je ne crois pas un mot de ce que tu dis là. Il te soutient et va continuer à le faire. Et puis tu n'en es pas encore là, si ? Ne pense pas déjà au pire. Tu vas me faire le plaisir de vivre normalement.

— ...

Elle est stupéfaite de ma réaction. Je me doute bien que ça ne l'aide pas, mais il faut la booster un peu pour qu'elle ne sombre pas dans une déprime d'où elle aurait du mal à sortir. Je ne veux pas croire que des hommes soient lâches au point de courir vers une autre parce que leur compagne a des problèmes de cet ordre-là. Non ! Ça n'existe pas, ce comportement déplacé. Mais je me dis que je vais rester attentive à celle qui est, depuis que je bosse ici, devenue une amie. Notre discussion lui a remis les pieds sur terre pour un temps, et c'est l'essentiel. Mais la messagerie de mon téléphone vient interrompre notre partie de ping-pong verbal. Marc, une fois de plus, m'annonce qu'il ne peut venir déjeuner avec moi.

C'est en plongeant la main dans la poche de ma veste que mes doigts découvrent un papier qui n'a rien à faire là. Depuis quand s'y cache-t-il ? Je n'en sais rien. Il remonte, pincé entre index et majeur. Une carte de visite ? Non : un simple bristol, avec un prénom, Jules, et un zéro six. Tiens donc... Ce gaillard a donc fourré ce papier dans ma poche alors que j'étais sous la douche ? Passé totalement inaperçu depuis tout ce temps, il refait surface au pire moment, celui de l'incertitude. Avec Marc, nous nous voyons de moins en moins ; mais est-ce bien son travail la cause profonde de ses longues absences ?

Depuis ma coucherie avec ce Jules inconnu, Marc et moi ne nous sommes vus que deux petites fois, et encore entre deux portes. Il m'évite ? Si oui, pour quelles raisons ? Pourtant, il n'a pas montré de signes particuliers d'inquiétude ou fait preuve de mauvaise humeur lors de ses dernières visites. C'est vrai qu'il n'a pas non plus fait montre d'un empressement exagéré. Et en y repensant mieux, nous n'avons pas fait l'amour depuis... bien avant ma faute avec l'inconnu de l'hôtel. Mon ami ne sait rien – enfin, je l'espère – de mes deux frasques successives. Il m'en aurait touché deux mots, non ? Et c'est à mon tour d'être soucieuse.

Pénélope a une réaction très... féminine en s'apercevant de mon trouble :

– Hé, ma vieille ! C'est moi qui ai un souci, alors il ne faut pas que ma morosité déteigne sur toi. J'ai besoin de toi, de ton aide pour m'en sortir. Pas que tu fasses une gueule d'enterrement. Tu m'as remonté le moral, et tout va aller, je te le promets.

– Hein ? Ah oui, oui, bien sûr ! Pas de quoi se faire du mouron.

Le carton me brûle les doigts ; je le colle dans mon sac à main. Ce type n'a pas perdu le Nord. Après tout, c'est de bonne guerre. Il a réussi à me mettre dans son lit, à me baiser, et bien plus fort que je ne l'aurais voulu. Une sacrée partie de cul que celle qui nous a réunis tous les deux ! Mais... est-ce une raison pour croire que je peux en redemander ? C'est là que je le juge balaise et fort dans son entêtement. Il a su me faire raconter mon rêve de pluralité masculine venu, celui-là, du songe de cette femme qui se tient là, face à moi. Et aussi bizarrement, pourquoi ces chiffres et ce prénom me ramènent-ils à cette pensée ? Non. Non ! Je veux résister à un appel qui se fait déjà jour au fond de ce ventre qui ne demande qu'à être fouillé.

Pour arrêter d'y penser, il me faut mettre un autre sujet sur le tapis. Et Jeanne est là, grâce au permis de visite dont j'ai reçu l'approbation de la prison.

– Regarde, Pénélope ! Le dirlo de la prison m'autorise enfin à aller voir ma codétenue, Jeanne.

– Tu avais fait une demande ? Mais je croyais qu'elle devait sortir prochainement !

– Oui, mais on sait toujours quand on entre dans cette foutue baraque, jamais la bonne date pour la quitter. J'irai samedi après-midi pour une heure de parler.

– Ça va pas te faire drôle de repasser les portes de la taule ?

– Si, peut-être... Mais Jeanne a été mon unique soutien quand j'étais en galère et je lui dois d'être assise en face de toi aujourd'hui. Je ne peux pas la laisser

tomber. Et puis pour préparer son passage chez moi quelques jours, il est plus facile de discuter de vive voix.

— Chez toi? Mais il n'est pas un peu petit, ton appartement?

— Figure-toi que j'ai récupéré les clés de ma maison; une équipe de nettoyage que m'a trouvée Marc a tout lavé : il n'y a plus de traces de ce qui s'est passé. Et je suis certaine que Pierre serait heureux que je revive dans ce qui fut notre nid.

— Tu me la feras découvrir un jour, ta belle maison?

— Oui, oui! Attends seulement que j'aie retrouvé mes marques. Et puis là, j'ai une chambre pour Jeanne. Pour toi et ton compagnon aussi si un jour vous avez envie de me rendre visite...

— Merci.

— Je peux te poser une question?

— Ben oui. Pourquoi tu demandes?

— Toi et Max... vous continuez vos... petits jeux?

— Plus depuis que j'ai la trouille, mais il aime beaucoup, et je veux lui faire plaisir.

— C'est comment avec deux mecs? Pour une femme, je veux dire; ça se passe de quelle manière?

— Oh... pour nous, parfaitement bien. Mais le type est un pote de Maxence, et nous nous connaissons depuis quelque temps. C'est donc venu tout naturellement. On dirait que ça t'intéresse; vous y pensez avec ton Marc?

— Non, pas vraiment. Je ne le vois plus tellement depuis un moment; il est toujours pris par son taf...

— Il te manque?

— Parfois, oui.

Sent-elle que ma réponse n'est pas très claire, mal assurée? Il doit bien y avoir un peu de cela dans la moue étrange qui s'affiche sur son visage, mais elle se contente de baisser le nez et de reprendre son travail. Je dois faire la même chose. Ce qui nous amène rapidement à l'heure du déjeuner. Pénélope s'éclipse pour rejoindre son amoureux et je suis à nouveau seule. Mais je ne vais pas rester au bureau, non! Je remonte les rues, fais un peu de lèche-vitrines. Mon esprit vagabonde loin, de l'autre côté de ces hauts murs où Jeanne doit aussi manger. J' imagine son plateau... et ça me coupe un appétit déjà peu important.

Mes pas me font errer sans but précis, et je finis par traîner dans le quartier du palais de justice. Là, comme un clin d'œil, le bar où j'ai rencontré le dénommé Jules. Me voici franchissant le seuil de cet établissement. Au zinc, quelques hommes seuls; dans la salle, deux ou trois tables où des jeunes s'amuse et rient. Je me tasse dans le fond, dans un recoin, pour être tranquille. Un serveur fonce dans ma direction.

— Madame...

— Un Perrier-citron, s'il vous plaît. Vous faites des sandwiches?

— Oui : jambon-beurre, ou fromage, au choix.

— Un jambon-beurre, s'il vous plaît.

— Tout de suite, Madame.

Le voilà de dos qui marche vers le bar. Quelques minutes plus tard, ma commande est sur la table; je règle la note immédiatement. Je mange en silence, entourée par des bruits de bistrot. C'est au moment de remettre dans mon sac mon porte-monnaie que la carte de Jules ressurgit par hasard. Elle me poursuit, ou quoi? Et elle est là, sur la table, sous mes doigts qui la tournent et la retournent. Qu'est-ce qui me prend? Je ne vais pas rappeler ce type! Zut alors, ce serait lui dire implicitement que je marche dans sa combine. Mais cette idée... elle me perturbe vraiment. J'ai beau me dire que c'est la plus grosse ânerie de la semaine, mon téléphone sort de ma veste.

Pas toute seule dans ma caboche évidemment, et je suis bien consciente que je me plonge une fois de plus dans un sac de nœuds. Rien que l'image devrait me faire chialer. Entêtée, je m'enfonce dans ce que je sais être une impasse avec une indicible conscience. Dix chiffres que d'un index je tapote, puis l'envoi vers la destination inconnue de mon appel. Une sonnerie, deux, et dès la troisième, la voix plutôt mâle de cet homme percute mon oreille :

— Allô!

— Bonjour. Vous êtes Jules?

— Oui. À qui ai-je l'honneur?

— Je ne vous ai donc pas laissé un souvenir si impérissable, je vois...

— Dites-moi votre prénom, s'il vous plaît; votre timbre de voix ne m'est pas très familier...

— Laurence. Ça vous parle plus?

— Oui : la nana qui rêve d'un plan avec deux mecs.

— Je vois. À part ça, qu'en avez-vous retenu d'autre?

— Ben... un sacré bon coup! Je crois qu'il est difficile de trouver mieux. Que devenez-vous? Je n'avais plus vraiment d'espoir d'un appel de votre part; je n'aurais pas parié un sou sur celui-là.

— Vous vous seriez trompé, vous voyez!

— Tant mieux alors. Toujours ce fantasme... assez simple, somme toute, à réaliser?

— Pas plus que cela.

— Vous vous ennuyez peut-être? Il y a du monde autour de vous? Vous êtes dans un troquet?

— Oui... le même que lors de notre rencontre.

— Mince alors! Si j'avais su plus tôt... Je suis de l'autre côté de la ville, et pour revenir vers vous... ça va être l'heure de reprise des bureaux. Sauf si vous avez l'après-midi de libre.

— Non. Je ne vous appelais pas vraiment pour cela; j'ai juste envie de ne pas être totalement isolée, et la seule voix qui m'est remontée à la mémoire, c'est

la vôtre. J'ai trouvé votre numéro dans mon sac et me voici, par l'oreille, moins solitaire.

— Vous êtes une femme surprenante. Mais j'aime beaucoup cette manière de dire les choses telles que vous le faites. Demain peut-être ?

— Demain ? Pour quoi faire ?

— Je pourrais aussi me rendre disponible une partie de l'après-midi ; ça vous tenterait ?

— ... Je... à brûle-pourpoint, là, je n'en ai aucune idée. C'est à réfléchir...

— Je dois cependant le savoir, pour annuler un ou deux rendez-vous. C'est à vous de décider.

— Pourquoi pas ? On se retrouve au Bar du Palais ?

— Je...

— Vers seize heures trente. Vous quittez votre poste dans ces eaux-là ?

— Oui, seize heures trente. Mais pourquoi ne pas nous donner rendez-vous directement à l'hôtel de notre première fois ? Vous êtes directe, Laurence. Avec vous, on est pas déçu. Une dernière question, je peux ?

— Oui, faites.

— Seul ou pas ?

— Quoi, seul ou pas ? Je ne saisis pas.

— Allons, vous n'allez pas me faire croire que vous n'avez pas compris le sens de ma question ! Répondez, je vous prie.

— Faites comme vous l'entendez ; à vous de décider. Je vous laisse le choix.

— Bien ! À demain, alors. Je vous embrasse.

— Moi aussi. Bises !

Et voilà ! L'art et la manière de se fourrer dans les ennuis. C'est moi dans toute ma splendeur. J'ai un grand coup de pompe après ce silence du téléphone. Zut, je regrette déjà cet appel et ce qui pourrait bien en découler. Un peu tard pour avoir peur ; je me traite de folle, de pute aussi. Racoler de cette façon, ce n'est pas permis ! Et je fais des moulinets avec mes bras ; je gesticule tant que le serveur prend pour un signe mes mouvements inconsidérés. Évidemment, il rapplique, et je me sens dans l'obligation de lui commander une boisson.

— Un café, s'il vous plaît.

— Bien, Madame.

Il se barre, et je suis pensive. Merde ! Et si demain Jules s'amène aussi avec un second inconnu ? Je fais quoi, moi ? Je me laisse baiser par les deux ? Quelle crétine, tout de même... Franchement, je suis nulle ! Mon caoua est là, et je touille sans mettre de sucre. Ça dure un bout de temps avant que je réagisse et avale par petites gorgées un expresso pratiquement froid. Je n'ai plus en tête que l'image possible d'un futur trop proche. Une envie de rappeler ou de laisser un message au bonhomme pour annuler notre rencard me traverse l'esprit. Ma caboche dit non, mais mes sens le contraire. Une bataille effrénée se livre sous ma tignasse, et j'abandonne purement et simplement l'idée de déranger à nouveau Jules.

Je referme le dossier sur lequel je bosse depuis une partie de la journée et j'arrête proprement mon ordinateur. Je suis au pied du mur : aller ou ne pas aller à ce rendez-vous débile que j'ai engagé hier ? Pénélope est déjà sur le parking. Me voyant partir vers le centre-ville, elle me fait signe.

– Tu veux que je te dépose en ville, Laurence ?

– Hein ? Pourquoi pas...

– J'y vais, de toute façon. Allez, viens !

Voilà qui m'évite de faire demi-tour et de fuir à toutes jambes. Une fois installée dans la voiture qui roule, je suis entraînée dans mes chimères. C'est rapide. Elle me largue au début de la voie piétonne, et machinalement je la traverse sans me préoccuper des badauds que je croise. Face à moi, le lieu où Jules doit déjà être arrivé. Le signal d'un SMS est tombé sur mon portable depuis plus d'une heure, mais je n'ai pas eu le courage d'y jeter un coup d'œil. Je sais de quoi il s'agit : du numéro de la chambre qu'il a louée un peu avant de m'appeler. Je n'ai donc plus d'autre alternative que de lire le message :

Laurence.

Chambre 118.

À tout de suite !

Bises. Jules.

Ça bout dans ma tête. Pendant que j'avance vers la porte, mon cœur bat si fort que je crois l'entendre. Les personnes que je croise doivent aussi percevoir ce boucan qu'il fait. Je peux encore filer. Mes guibolles sont en coton et je me sens toute molle. Trois ou quatre pas me séparent d'une suite dont je n'imagine pas vraiment ce qu'elle peut être. J'y vais, ou pas ? Je me parle toute seule. Décide-toi, ma vieille ! Et la sottise fait exactement le contraire de ce que lui dicte son cerveau. Il n'y a plus qu'une brume devant mes yeux alors que je franchis le seuil de mon destin. Le rez-de-chaussée, puis les escaliers qui mènent aux chambres de cent à cent-vingt.

Je gravis les marches. Ensuite, le long corridor plongé dans la pénombre m'en rappelle un autre. Une à une, je lis sur les portes les nombres qui sont à gauche pairs et à droite impairs. Cette fois, j'y suis : cent-dix-huit ! Porte anonyme à la poignée de laiton jaune brillant. La breloque dans ma poitrine fait un barouf insensé. Ma dernière chance d'échapper à ce que je pressens peut encore se saisir maintenant dans un demi-tour rapide. Et pourtant mon index en crochet vient frapper le volet de bois. Pas de réponse ; seulement la cloison qui pivote sur ses gonds. L'intérieur de la piaule est aussi sombre que le couloir.

Je fais une enjambée et me retrouve dans ce qui ressemble à l'endroit où je suis déjà venue avec l'inconnu. Je n'ai pas besoin de repousser le battant : un groom mécanique s'en charge. Je suis plantée près de la douche, à un mètre cinquante d'un lit dont je ne devine pas les contours. Jules est-il là ? Sans doute, puisqu'il

a ouvert sans un mot dès que j'ai frappé. Une main. Elle rampe sur mon épaule, puis sans heurt me pousse vers le centre de la pièce. Sur ma poitrine, la paluche se promène tandis que je suis tétanisée.

Pourquoi ne me rassure-t-il pas avec une parole ? Il se contente de me caresser ? Pas vraiment, non plus. Non, il me retire ma veste, ouvre mon chemisier, toujours dans un silence de mort. Il cherche à tâtons le système de fermeture de la jupe de mon tailleur. C'est long avant que je ressente le relâchement du tissu au niveau de la ceinture ; la corolle glisse sur mes chevilles. Et enfin il se décide. Je me sens attirée contre sa grande carcasse. Un baiser pour enflammer mes sens tellement exacerbés que je réponds à sa pelle avec une sorte de soulagement. Nos langues renouent une amitié qu'elles n'ont pas oubliée.

Sa position lui permet de dégrafer de mon soutien-gorge. Cette opération réussie, la patte qui vient de désolidariser les deux liens de ce sous-vêtement file directement sur mes reins. Ma culotte est sa cible. D'abord les doigts s'immiscent entre dentelle et peau, sur mes fesses : c'est pour mieux faire descendre sur mes gambettes ce triangle fin qui ne couvre plus rien. Je suis mise à poil en quelques instants ! Nos bouches ne se sont pas vraiment quittées, et du poids de son corps, il pèse sur moi, m'obligeant à reculer. Contre mes mollets, le bord de la couche où il a bien l'intention de m'étendre.

Mais ne suis-je pas venue pour cela ? Donc plus de résistance, et je me laisse allonger sur le plumard. Et là, à ma grande surprise... un autre corps s'y trouve déjà ! Mon cœur va se décrocher à coup sûr ; je vais mourir de trouille ! Pas le temps de penser : deux autres pattes anonymes sont sur la peau d'endroits qu'elles peuvent tripoter. C'est incroyable aussi combien ça me fait mouiller... La suite se déroule dans un flou artistique qui me laisse pantoise. Deux bouches, quatre mains pour un festival de caresses. Je me sens câlinée partout. Mes cuisses sont écartelées, et deux baisers simultanés viennent prendre le haut et le bas.

Qui fait quoi ? Bien difficile à dire. Dans cette nuit qui nous entoure, je ne tiens pas à savoir. Et j'apprécie même cette langue qui me lèche le sexe alors qu'une queue se déplace vigoureusement en lui. Un duo de caresses bien rôdé. Ces deux-là sont comme larrons en foire ; je suis prise, reprise... alors comment ne pas jouir de cette situation où je suis le jouet de ces affamés ? Ils ne parlent pas, se contentant de me posséder avec un brio qui ne se dément pas. Ils intervertissent les rôles, et je ne suis plus qu'un immense champ de bataille pour deux bites en rut. Je suce tantôt l'un, tantôt l'autre sans distinction. Et je ne calcule plus rien.

Tout se déroule sans violence, entre « amis ». Mon corps est servi, et ces messieurs me comblent vraiment. À aucun moment une pensée pour Marc ne vient gâcher mon plaisir. J'ai orgasme sur orgasme, et mes plaintes sont toutes des suppliques à la continuité des opérations entreprises par mes deux amants. Je ne renâcle pas, et suis même heureuse de me sentir attirée sur le ventre de l'un pendant que l'autre passe derrière moi. Et lorsqu'ils me pénètrent les deux, je ne suis pas loin de l'évanouissement tant j'apprécie la fête.

Pas de sodomie pour l'instant, mais l'impression qu'une énorme bite me prend. Les deux en même temps dans ma chatte me portent aux nues. Je suis leur chose, je suis un pantin, une poupée dont ils usent, abusent avec mon consentement tacite. Et je me pâme dans les bras de ces deux loustics qui s'en donnent à cœur joie. Vient un léger fléchissement de leur forme ; à moins que ce ne soit éreintant de rester dans une telle position ? Quand celui qui se tient au-dessus ressort, je me sens moins remplie ; mais c'est pour mieux revenir, pas tout à fait au même endroit. Je suis la première à remuer ma croupe pour faciliter l'abordage, et les va-et-vient reprennent de plus belle. Je voulais savoir... eh bien je sais !

Il fait nuit lorsque je regagne mon appartement. J'ai le dos en compote, les reins douloureux. De mes deux baiseurs, je n'ai pas vu les traits. Jules, je sais qui il est ; mais son acolyte ? Je peux le croiser dans la rue sans jamais le reconnaître. Du coup, je comprends mieux Pénélope qui dit aimer ce genre de galipettes : il est certain que toutes les sensations sont multipliées par dix et que j'ai joui sans arrêt. Mais un fantasme réalisé est un fantasme mort. En cache-t-il d'autres ? Je n'en sais foutre rien, et je ne suis pas pour cette fin de soirée en mesure de penser à cela d'une manière sereine.

Une bonne nuit de sommeil et je pourrai revisiter cela plus calmement. Ma mémoire en tirera sans doute des conclusions. Mon cerveau, lui, ne veut plus fonctionner alors je plonge dans un sommeil sans rêves. La seule chose que je sais, c'est que je suis devenue une fieffée salope ! Comment expliquer ce déferlement de sexe que réclame mon corps ? Est-ce que celui-ci va se satisfaire de ce que je lui donne ? Aucune certitude, et de toute façon il n'est plus temps de songer à ce genre d'argument. Dormir... dormir, et demain sera une autre journée.

Jeanne m'accompagne d'un coup alors que je plonge dans un abîme réparateur.

★

La file d'attente est longue. Des hommes, en majorité, lesquels tiennent des sacs transparents remplis de fringues bien pliées. Des maris, des frères, des enfants qui viennent en visite voir une femme détenue. C'est à mon tour d'avancer dans le hall d'entrée et de passer sous un détecteur de métaux identique à ceux des aéroports. J'ai retiré mon alliance, ma montre et ma chaîne de cou. Sur ma gauche, un tapis roulant au milieu duquel un contrôleur de bagages voit défiler les sachets de vêtements. Comme je n'en ai pas, ça va plus vite pour mon cas. Une fois toute la journée passée au crible, que tous sont clean, nous sommes guidés vers les « parloirs familles ». Je me doute bien que Jeanne est fouillée dans une salle prévue à cet effet.

Je suis donc dans un minuscule box, avec deux sièges fixés au sol et une table. Par la porte vitrée, je la vois qui me cherche des yeux. Elle me fait un signe de la main et la matonne lui ouvre ma cabine. Nous restons un long moment face à face, hébétées de nous revoir. Elle rompt enfin le silence :

— Laurence, si tu savais comme ça me fait plaisir...

— Et à moi donc ! Oh, Jeanne ! Pas une seule journée ne se passe sans que je pense à toi. Je n'ai rien oublié, tu sais.

— C'est difficile de revenir à une vie « normale » ?

Ces paroles ne sont pas une affirmation, mais bien une vraie question. Elle voudrait savoir, mais qu'ai-je à lui opposer, moi qui ne suis toujours pas bien dans mes godasses ? Je lui bredouille des banalités, pas rassurantes en fait.

— On s'y fait. Et puis je vais te préparer une chambre dans ma maison : tu vas être comme un coq en pâte.

Je pars dans une envolée de phrases pour lui dire qu'elle est la bienvenue, que moi aussi je suis impatiente de la voir chez moi. Notre conversation tourne uniquement sur les conditions de sa sortie, et elle sourit ; je ne me sens pourtant pas moins inquiète. Bizarre, cette idée qui s'accroche au fond de mon crâne, celle de me dire que sous son sourire se cache une tout autre réalité, que sa peur de liberté est plus forte que son désir d'air pur et sans barreaux. Pourquoi ne puis-je tout au long de notre heure de parlotte me défaire de ce pressentiment ? Jeanne, ma Jeanne dont les yeux lancent des éclairs à chacune de mes descriptions de l'endroit où elle va vivre... dans quelques jours.

Pourquoi ai-je l'impression que ces prunelles-là se voilent plus qu'elles ne s'éclairent ? La sonnerie qui résonne dans les cabines signe la fin de notre dialogue. Déchirant instant que celui de nous retrouver seules, face à une immensité de silence. Je la vois qui baisse la tête, et le clin d'œil qu'elle m'envoie quand la gardienne ouvre la porte de notre box, il a un goût d'adieu. Pourquoi ? Je traîne dans les rues ; pas envie de rentrer chez moi, pas envie de parler. Je tiens juste à marcher. Dans une foule anonyme, dans la voie piétonne où personne ne me connaît, c'est avec Jeanne que je veux rester, le plus longtemps possible. Et qui dit Jeanne dit cellule... j'y replonge avec amertume.

Les jours suivants, je ne suis plus qu'une ombre. Je gravite entre le fantôme de Pierre et le souvenir des jours sombres passés avec cette Jeanne pour qui je me fais du souci. Je m'installe dans la maison, celle d'un bonheur passé qui ne reviendra plus. J'ai beau me dire que notre amour était mort, j'ai encore une infinie tendresse pour ce mari dont je revois le corps étendu dans le salon. Cette pièce est désormais close et je n'y mets plus les pieds. Ma collègue vient certains soirs pour passer un peu de temps ici et m'aider à surmonter mon retour dans ces lieux où j'ai vécu autant de beaux moments que de mauvais.

Elle est plus enjouée depuis qu'elle sait que sa tumeur n'est pas maligne ; juste une saloperie de kyste qui lui a bien mis le bourdon. J'admets que moi aussi je suis soulagée de la savoir mieux. Les jours qui passent nous soudent plus que je ne l'aurais imaginé. Il ne reste que neuf jours avant l'élargissement de Jeanne. Je suis allée encore deux fois la visiter au parloir. Pas moyen de savoir si dans sa tête ça tourne rond. Elle le dit, mais le pense-t-elle vraiment ? Tout est prêt pour l'accueillir dans une chambre remise à neuf pour son arrivée imminente.

Marc ne vient plus : il a décidé que son travail passait avant tout. Je n'ai pas eu mon mot à dire, et je dois accepter cette situation. Reste Jules. Mais lui, c'est une tout autre histoire. Il n'y a entre lui et moi aucun sentiment. C'est purement sexuel. Je crois que ça ne fonctionne que pour cette raison. Nous n'avons et n'aurons jamais aucun projet commun. Il est là pour me permettre d'assouvir certaines de mes pulsions, et il organise toujours des rendez-vous coquins dans ce qui est devenu « notre hôtel ». Je ne le rencontre pas régulièrement, mais c'est toujours intense. Seul, ou avec son « ami » dont je ne sais pas le visage, nous avons nos heures de gloire.

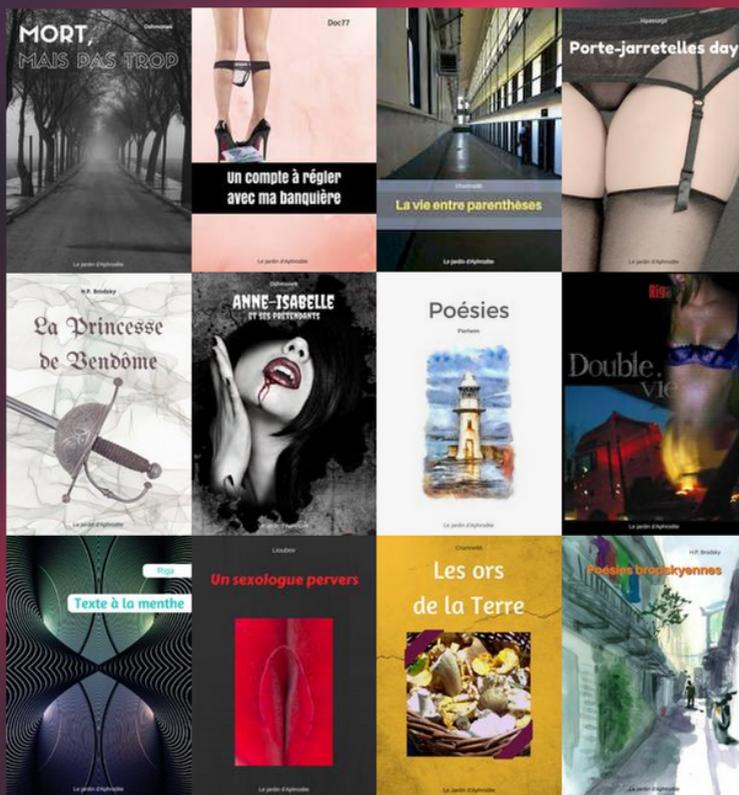
La vie avance... et Louise est satisfaite de mon travail. J'ai eu une augmentation de salaire ; alors de quoi devrais-je me plaindre ?

« L'espoir fait vivre. » : si je savais l'imbécile qui a écrit cette connerie ! Les miens d'espoirs me font juste végéter. Pourtant, ce matin je ne suis pas au taf, non : je fais les cent pas devant la fameuse porte verte de la taule. Une heure déjà que nous guettons avec Célia Ducard la frimousse de celle qui doit sortir. Le ciel est gris, bas, en deuil dirait-on. Je n'ai pas pu me résigner à attendre dans la voiture avec l'avocate ; trop fébrile, trop énervée. Dans mon champ de vision, l'ouverture lente, agaçante du lourd panneau de métal, et une frêle silhouette voûtée avec à la main une vieille valise hors d'âge : Jeanne.

Une nouvelle existence qui recommence là, sur le parvis de la grande maison. Elle avance vers moi avec des pas mal assurés ; comme à regret, elle quitte son enfer. Mais notre avenir est-il meilleur ? Plus brillant que ces heures que la justice nous a volées ? Une étreinte, un bisou, et nous marchons vers demain, elle et moi. Oh, Jeanne ! J'ai envie de te crier toute mon amitié. Saurai-je te rendre cette aide reçue au pire moment de mon existence ? Je ne sais pas... mais je veux essayer. Et la voiture de maître Ducard nous embarque. Nous voici de nouveau dans la même galère ; ramons ensemble !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite